010662.de.7.

BIBLIOTHEQUE AMUSANTE.

On imprime sur le même format tous les Romans les plus curieux & les plus intéressans, dont il paroît déja l'*Histoire Amoureuse des Gaules ; les Amours de Henri IV*, & autres dans ce genre.

MÉMOIRES

DU CHEVALIER DE RAVANNE,

PAGE DE S. A. R. LE DUC RÉGENT,

ET MOUSQUETAIRE.

TOME PREMIER.

A LONDRES.

M. DCC. LXXXI.

MÉMOIRES

DU CHEVALIER

DE RAVANNE,

PAGE DE S. A. R. LE DUC RÉGENT,

ET MOUSQUETAIRE.

TOME PREMIER.

A LONDRES.

MÉMOIRES

DU CHEVALIER DE RAVANNE,

PAGE DE S. A. R. LE DUC RÉGENT, ET MOUSQUETAIRE.

JE ne pourrois jamais comprendre la facilité avec laquelle on écrit tant de Mémoires, si je n'étois convaincu que ce n'est la plupart du tems qu'un jeu d'ima-

gination. L'effet qu'elle produit ſur le cœur n'eſt apparemment pas auſſi ſenſible que la réalité, autrement je doute fort qu'on vît un ſi grand nombre de pareilles productions.

C'eſt un abus encore, ſelon moi, que de prétendre qu'en racontant ſes peines, on les ſoulage. Si cela eſt, ce ne peut être que lorſqu'il reſte aſſez de douceur & d'agrémens pour les faire ſupporter, ou lorſqu'un meilleur ſort en a pris la place. Pour moi, qui malheureuſement ne ſuis dans aucun de ces cas, & dont les plaies mêmes ſaignent encore, peu s'en faut que la plume ne me tombe de la main.

On m'alléguera peut-être qu'il y a de certaines peines chéries où l'on ſe plaît, & que c'eſt ce qui me ſéduit. Point du tout. Les miennes ſont d'une nature à en déteſter juſqu'au ſouvenir même. Je n'ai que des reproches à me faire; un autre à ma place les garderoit peut-être en lui-même. Moi, au contraire, je

croirois en mériter un nouveau, ſi je privois le public de l'utilité qu'il en peut tirer. Voilà mon but. Si j'ai d'ailleurs quelque grace à demander, ce n'eſt pas pour ma conduite, que je condamne d'avance; mais pour mon ſtyle, qu'une trop grande diſſipation ne m'a jamais permis de bien former.

L'hiſtoire de ma vie peut, ſur-tout, ſervir d'exemple aux jeunes gens. C'eſt à eux en particulier à qui j'en fais le ſacrifice, afin qu'ils apprennent à raiſonner de bonne heure & à tenir en bride leurs paſſions. Si elles ſont capables de jeter dans les plus grands écarts les perſonnes les plus expérimentées, que n'en ont pas à craindre des cœurs encore novices & inceſſamment remués? Enfin, ce ne ſeroit pas la premiere fois qu'un bien ſortiroit d'une mauvaiſe cauſe: c'eſt ce que j'eſpere; ainſi j'entre en matiere.

Le lieu de ma naiſſance ne ſe trouvant que dans quelque Carte particu-

liere, je me contenterai de dire que je ſuis de la Province de Champagne, de cette partie qui tient à la Lorraine. Mes parens, nobles comme le Roi, n'en étoient pas plus à leur aiſe. Ils vivoient, à l'égard des richeſſes, dans cette heureuſe médiocrité, qui fut toujours l'aſyle le plus sûr du véritable honneur & de la probité. Auſſi tout ce qu'ils eurent jamais de plus fort à ſe reprocher, fut d'avoir mis au monde un fils qui s'éloignant de leur noble ſimplicité, s'eſt plongé dans un abîme d'égaremens & de miſeres.

Mon pere étoit le meilleur pere qui fut jamais. Ma mere n'avoit pas moins les qualités d'une bonne mere; mais la mort me la ravit dans mon bas âge, & me laiſſa avec un frere & deux ſœurs. Mon pere la voyant ſur le point de mourir, lui demanda ce qu'il feroit de nous. Vos filles, lui répondit-elle, ſe ſouviendront, j'eſpere, de mes leçons; entretenez-les dans la modeſtie, la frugalité;

& ſur-tout ne permettez pas qu'elles s'abandonnent à l'oiſiveté. Pour vos fils, ajouta-t-elle, c'eſt votre affaire; tranſmettez-leur ſeulement ce que vous tenez de nos ancêtres, l'honneur & une probité qui montre des mœurs réglées. A ce dernier égard, reprit-elle en ſoupirant preſque pour la derniere fois, veillez ſur votre aîné, je crains de ſon tempérament les paſſions vives & volages. Hélas! c'étoit de moi qu'il s'agiſſoit. Ma mere, au dernier moment de ſa vie, ſembloit prophétiſer mes déréglemens & mes infortunes.

Elle mourut. Le deuil fut extrême dans toute la famille. Mon pere le porta le reſte de ſa vie. Le veuvage auquel il ſe condamna, quoiqu'à la fleur de ſon âge, n'en fut que la moindre marque. Il la pleuroit preſque ſans ceſſe, & ſur-tout pendant les premieres années. Il arrivoit ſouvent de nous prendre tous quatre, pour gémir avec nous ſur ſa perte & la nôtre. Plaiſe à Dieu, s'é-

crioit-il quelquefois dans ces occaſions, qu'aucun de vous ne me donne jamais plus d'autre ſujet de pleurs !

Mes ſœurs ayant encore beſoin d'une gouvernante, il en vint une aſſez propre à remplir le plan de leur éducation. Mon pere ſe chargea lui-même de la mienne & de celle de mon frere ; c'eſt-à-dire, pour les principes d'honneur, le maintien & les manieres. Du reſte, nous avions des maîtres de pluſieurs eſpeces & qui ſervoient également à mes ſœurs & à nous. Nos âges ne différoient pas de beaucoup ; & nos jeuneſſes ſe confondoient tellement, que l'on ne reconnoiſſoit qu'à peine les aînés des cadets.

A peine eûmes-nous appris, mon frere & moi, ce qu'on nous enſeignoit de commun avec mes ſœurs, qu'on fit venir un Précepteur pour nos humanités. Nous nous mîmes donc au Latin. J'y fis d'abord aſſez de progrès. Peut-être en aurois-je fait de plus grands, ſi je

n'euſſe été diſtrait par l'arrivée d'une couſine de mon âge, dont la mere venoit auſſi de mourir. Ce fut là le premier écueil de repos. La vue de cette tendre fille, pleine de mille graces, & vétue d'un petit deuil charmant, me toucha juſqu'au vif.

Tout ce que je ſus d'abord d'elle-même, fut qu'elle s'étoit promiſe une grande conſolation en rendant viſite à ſes couſines; mais qu'elle regrettoit déja de ne la pouvoir pas faire peut-être auſſi longue qu'elle le voudroit. Son petit air, ſa petite maniere de s'exprimer, acheverent de me pénétrer. Chaque geſte en elle paroiſſoit un petit *impromptu*; & ſoit qu'elle parlât ou qu'elle remuât, j'étois ravi de plus en plus. Comme je ne perdois rien de tout ce qui lui échappoit, je lui demandai comme par inſtinct, s'il étoit donc vrai qu'elle reſteroit ſi peu avec nous? Elle me répondit, ſans héſiter, que cela n'étoit que trop vrai, que ſon pere la conduiſoit au Couvent,

& que pour comble de disgrace, elle ne le reverroit qu'au retour de la campagne qui alloit commencer en Flandres.

Cette nouvelle, que j'entendis mieux que la premiere fois, me rendit tout-à-coup morne & rêveur. Si l'on m'en avoit demandé la cause, je n'aurois guere su que répondre, excepté que j'aurois voulu qu'elle restât, & qu'elle ne parlât jamais de s'en aller. C'est tout ce que ma jeunesse me permettoit de penser; mais bientôt je donnai à connoître ce qu'il y avoit à craindre de mon tempérament.

Ma petite cousine avoit accusé juste, en disant qu'elle ne nous tiendroit pas long-tems compagnie. Son pere, frere de ma défunte mere, & Capitaine de Cavalerie, ne l'avoit amenée qu'en passant. Obligé d'aller en campagne, & plus embarrassé de sa fille, que mon pere ne l'étoit encore des siennes, il la conduisoit dans un couvent à cinq lieues

de là. Ni mes inſtances, qui ſembloient ne tirer à aucune conſéquence, ni celles de mes ſœurs, & de mon pere même, ne purent le faire changer de réſolution. Mon oncle avoit déja écrit à l'Abbeſſe. Sa parole étoit donnée; & tout ce que nous pûmes obtenir, fut qu'il reprendroit ſa fille au retour de la campagne, & qu'ils viendroient enſemble paſſer l'hiver avec nous.

Il fallut me réſoudre à voir partir le cher petit objet de mon ame. Je l'embraſſai mille fois. Ce n'étoit de ſon côté & du mien que geſtes, que jargon de tendreſſe. On nous admiroit. Mais que l'on ſe trompoit groſſiérement, de croire que ce petit manege ne fût qu'un effet de la nouveauté ou de la ſympathie du ſang! Je n'eus pas perdu de vue mon oncle & ſa fille, que je tombai dans l'abattement & la mélancolie. Je ne pouvois plus reprendre mes exercices, qu'on m'avoit permis de négliger pendant leur ſéjour. L'image de ma petite couſine me

ſuivoit par-tout. J'allois dans tous les lieux où j'avois badiné avec elle, & ne l'y trouvant plus, je pleurois.

Ce déſordre, où mon pere lui-même me ſurprenoit à chaque inſtant, ne put manquer de lui rappeller les dernières paroles de ma mere. Mais comme il ſavoit que ce que je voulois je le voulois d'abord fortement, & qu'après je m'en déſiſtois de moi-même, il crut que ce qu'il avoit déja vu arriver plus d'une fois, arriveroit encore. Tel en effet a toujours été mon caractere, facile à émouvoir, & trop violent pour que cela durât long-tems. Qu'on ne s'étonne point après cela ſi à l'école des Pages & des Mouſquetaires, école auſſi brillante que dangereuſe, on me voit tantôt dans les bras de l'amour, tantôt au jeu, & quelquefois au Cabaret, toujours ſans partage, & abandonnant l'un pour courir après l'autre. Aujourd'hui même, revenu de ces déſordres, je conſerve néanmoins le

même fond de caractere. J'en ſuis encore tous les jours la dupe à l'égard de quelques liaiſons d'amitié, où je donne d'abord tête baiſſée. Il eſt vrai que dès que j'y apperçois quelque abus, je me ſers de la facilité que j'ai à me détacher, pour rompre & n'y plus penſer.

Mon pere s'attendoit donc que je me conſolerois de l'abſence de ma couſine; mais le moment en étoit bien plus éloigné qu'il ne s'imaginoit. Jamais je n'avois rien ſenti qui approchât du plaiſir que m'avoit donné ſa vue, ni du chagrin que me cauſoit ſon départ. On avoit beau vouloir me divertir par de nouveaux objets, aucun ne pouvoit balancer celui dont j'étois frappé. Cependant mon Précepteur qui voyoit que je me négligeois de plus en plus, conſulta mon pere ſur la maniere dont il devoit en uſer. Mon pere me remit à ſa diſcrétion; mais en lui recommandant néanmoins d'uſer,

autant que cela ſe pourroit, moins de ſévérité que de douceur.

Suivant ſes ordres, mon Précepteur s'aviſa d'un ſtratagême qui lui réuſſit. Ce fut de me promettre que j'irois voir ma couſine. Alors je fis des efforts incroyables. Il m'amuſa le plus long-tems qu'il put de cette promeſſe; mais voyant qu'elle ne s'exécutoit point, je me dépitai & fis moins que jamais.

Après le ſuccès qu'avoit eu la ruſe de mon Précepteur, mon pere, qui d'ailleurs ne pouvoit ſe porter à la rigueur que demandoit le cas, mollit par tendreſſe, & ſatisfit mon entêtement. Ah! que c'eſt aimer mal un enfant, que de ſe rendre ainſi à ſes volontés! Les peres & meres ne ſavent guere quelquefois ce qu'ils s'attirent par-là. Je les plaindrois, ſi je ne croyois plus encore qu'ils méritent d'être blâmés.

Un beau matin, lorſque je m'y attendois le moins, mon pere me demanda

ſi

ſi je voulois l'accompagner ? J'ai fait ſeller ton bidet, ajouta-t-il en ſouriant, nous irons voir ta couſine ; mais à condition que ton Précepteur ne ſe plaindra plus de toi. N'eſt-ce pas encore une tricherie, mon cher pere, lui répondis-je la larme à l'œil. Non, je t'aſſure, répliqua-t-il avec complaiſance, pourvu que tu me promettes ce que je veux de toi. Je le ferai, m'écriai-je en me précipitant dans ſes bras. Il m'embraſſa, & nous partîmes.

Je fus d'une impatience ſans égale pendant tout le chemin. Je ne ſouffris qu'avec peine que nous nous arrêtaſſions pour dîner chez un Gentilhomme de nos parens. Enfin nous arrivâmes ; & mon pere, avant même que de ſe déboter, me mena au Couvent où étoit ma couſine. De peindre ce qui ſe paſſa chez moi en la voyant, il me ſeroit impoſſible. Je demeurai pendant quelque-tems tout ſtupéfait & comme immobile. Je revins peu-à-peu de ce

agréable ſaiſiſſement ; & mes ſens reprenant leur cours, je lui donnai le mieux que je pus un baiſer au travers de la grille.

Elle n'étoit guere moins émue que moi. Les Religieuſes qui l'accompagnoient, admiroient la ſenſibilité qui paroiſſoit des deux côtés dans cette entrevue. Nous ne nous quittâmes qu'à la nuit ; & juſqu'au lendemain, la joie que j'avois reſſentie, & celle que j'eſpérois encore, ne me permirent preſque pas de dormir toute cette nuit. Je me levai de grand matin, j'éveillai mon pere & ne ceſſai de le tourmenter, juſqu'à ce que nous retournaſſions où nous avions été la veille. Nous nous y rendîmes, & pour comble de ſatisfaction j'entrai, à la faveur de ma jeuneſſe, dans l'intérieur du Couvent, tandis que mon pere alla viſiter quelques amis.

Me voyant dans le Couvent, & preſqu'auſſi-tôt dans les bras de ma

chere couſine, on peut juger de mes tranſports. Je ne pouvois ſuffire à l'excès de ma joie; & quoiqu'elle fût troublée par la préſence importune de quelques Religieuſes, je l'aurois bien ſouhaitée de plus longue durée. Je dînai, & paſſai tout le jour dans le Couvent; mais le ſoir, & mon pere arrivant, il fallut prendre tout-à-fait congé. Ce ne fut pas ſans peine, ni ſans nous promettre que nous nous reverrions bientôt. Lorſque nous fûmes ſortis, mon pere fortifia cette eſpérance. Je pris courage, & nous fûmes nous repoſer pour partir le lendemain.

De retour au logis, il fallut ſonger à contenter mon Précepteur. Je ne tins pas ſi religieuſement parole, qu'on n'eût beſoin d'uſer encore de quelques artifices. Le plus efficace de tous, fut de me menacer que ma couſine que j'attendois ne viendroit pas, ſi on ne voyoit en moi plus d'application. Par-là on me tint en haleine; je parus

avoir quelqu'ardeur pour l'étude, & les progrès en auroient été plus conſidérables, ſi mille diſtractions, dont je n'étois pas le maître, n'en euſſent rallenti le cours.

Un accident qui ſurvint dans la famille l'arrêta même tout-à-fait & me priva du plaiſir de voir ma couſine. La petite vérole nous prit tous quatre preſqu'à la fois. Quoique cette maladie ſoit bien moins dangereuſe dans notre Province qu'à Paris, nous en fûmes tous fort maltraités. Je crois, ſauf l'avis de la Faculté, que moins on fait dans la petite vérole, moins on la rend dangereuſe. J'en juge par trente enfans de payſans qui furent atteints en même-tems que nous de cette maladie, & qui, malgré la ſaiſon déja aſſez froide, & le peu de précaution qu'on prenoit de les retenir même à la maiſon, furent plutôt & mieux guéris que nous, dont on prenoit un ſoin particulier. Pas un d'eux ne pa-

rut ſeulement dans le moindre danger, tandis que mon pere faillit à nous perdre tous à la fois.

Cependant mon oncle, pere de ma couſine, ayant fini la campagne, arriva ſur ces entrefaites. Voyant notre déſordre, & prévenu du riſque qu'il y auroit pour ſa fille en ſuivant ſon projet, il aima mieux la laiſſer où elle étoit. C'étoit l'unique enfant qu'il eût d'un tendre mariage, contracté à la ſourdine dans une Garniſon. Outre qu'il l'aimoit tendrement, il eût perdu avec elle plus de revenu qu'il n'en tiroit de ſa Compagnie, & il eſt rare qu'un Officier en ait trop.

Il y avoit déja près de trois ſemaines que mon oncle étoit au logis, ſans que j'en ſuſſe rien. On me l'avoit caché, non-ſeulement parce que j'étois fort mal, & qu'étant même aveugle, je n'aurois pu le voir; mais parce que la connoiſſance de ſon arrivée auroit pu augmenter l'impatience où j'étois de

voir ma couſine, & rendre mon état plus dangereux. Je n'étois pas moins chéri de mon pere, qu'elle l'étoit du ſien. La crainte qui les poſſédoit tous deux m'auroit peut-être tenu bien plus de tems encore dans l'erreur, ſi, commençant à me lever & mes yeux à s'ouvrir, je ne l'euſſe apperçu d'une fenêtre de ma chambre qui donnoit ſur le jardin.

Je fis un ſaut en le voyant, qui marquoit bien le danger qu'il y auroit eu en effet, ſi j'avois eu plutôt connoiſſance de ſon arrivée. N'eſt-ce pas mon oncle, m'écriai-je, en m'élançant en l'air & frappant des mains? Non, non, Monſieur, me répondit un valet qui étoit du ſecret, vous vous trompez. Pour cela non, repris-je en regardant de nouveau, je ne me trompe point; c'eſt lui-même, & je veux voir ma couſine. Ce valet, voyant que la mêche étoit éventée, ſe mit à rire, & deſcendit pour en donner avis.

Tout étant bien concerté, je vis

preſque ſur le champ paroître mon oncle & mon pere. Dépêche-toi de te rétablir, me dit mon pere en entrant. Voici ton oncle, & pour ta couſine, elle viendra quand tu ſeras en état de la recevoir. N'eſt-elle donc point encore ici, demandai-je avec empreſſement? Vraiment non, reprit mon pere; voudrois-tu qu'elle y fût au riſque de prendre ta maladie, & de mourir peut-être à tes yeux? Mourir, répliquai-je, non! mais je voudrois pourtant bien la voir. Tu la vertas, dit alors mon oncle en s'approchant; puis me prenant par la main & me conduiſant devant un miroir, il ajouta tout en riant: Vois ſi, laid comme tu es, tu oſerois jamais l'embraſſer, quand même elle ſeroit ici. En effet, je me trouvai horrible, & je pris alors pour argent comptant tout ce que l'on voulut me faire accroire.

Cependant j'étois un peu trop ruſé & trop impatient pour être long-tems dupe ſur ce qui me tenoit au cœur. Je

pris à la vérité patience juſqu'à ce que mon viſage, qui demeura toujours extrêmement changé, parût être un peu plus préſentable. Comme on m'alléguoit ſans ceſſe que ma laideur ne s'effaceroit pas ſitôt, je dis à mon tour, & du ton d'un homme qui ſe ſeroit apperçu qu'on le jouoit, que ſi l'on attendoit que je fuſſe comme ma ſœur cadette, je courois grand riſque d'attendre toute ma vie. Cette ſœur, d'ailleurs aſſez jolie, avoit été la moins maltraitée de notre accident commun.

Mon pere & mon oncle, entendant cette eſpece de ſaillie, ne purent s'empêcher de faire des éclats de rire. Le printems néanmoins approchoit : mon oncle parloit même déja de retourner en campagne. Il me dit alors : Ecoute, je dois partir bientôt ; tâche de devenir joli garçon, que ta couſine n'ait plus peur de toi, & je te l'amenerai en automne, pour ne plus jamais te quitter. En automne, mon cher oncle ! lui

répondis-je ; n'eſt-ce pas ce que vous promettiez déja il y a un an ? Sans doute, repris-je après lui : oh ! je vous jure que je n'attendrai de ma vie juſqu'à ce tems : je vois bien, m'écriai-je tout en larmes, qu'on ſe moque de moi. Dieu ! eſt-il permis qu'on puiſſe être ſi cruel ! On voulut m'appaiſer, il n'y eût pas moyen. J'entrai au contraire dans une eſpece de petite furie. Je frappois des pieds, & criois de toute ma force. Enfin, j'en dis & fis tant, que mon pere, à qui je perdois le reſpect, me fit prendre & enfermer à clef dans une chambre. Certainement j'aurois dû eſſuyer un châtiment beaucoup plus rigoureux. Mon oncle même le vouloit ; mais mon pere s'y oppoſa : mon caractere dans le cas vouloit ou toute douceur ou toute rigueur. C'eſt ſouvent ainſi que, faute de bonnes meſures, on échoue dans l'éducation des jeunes gens. On ne devroit jamais manquer de conſulter leur caractere, & d'agir avec eux auſſi mé-

thodiquement qu'avec des perſonnes d'âge.

Ne m'ayant jamais vu traiter avec la rigueur qui venoit de ſe paſſer, & que je ſubiſſois dans ma priſon, je ne laiſſai pas que d'être fort étonné. Revenu à moi, j'eſſuyai mes larmes, & commençai à former mille petits projets. On m'a trompé, diſois-je, on s'eſt moqué de moi; mais puiſque la ruſe eſt d'un ſi bon uſage, qui empêche que je m'en ſerve, & que je ne me ſatisfaſſe? Ma couſine au bout du compte n'eſt pas ſi loin : je ſais le chemin de ſon Couvent; ne pourrois-je donc pas y aller? Sans doute, ajoutois-je, & je pourrois même, comme j'ai lu dans certains Livres, l'enlever & vivre éternellement avec elle. Ceci me paroiſſant auſſi facile que je le penſois, je m'écriai : Oui, ma chere couſine, je vous verrai malgré tous, & vous poſſéderai plutôt qu'on ne ſe l'imagine.

Ces paroles, que je prononçai appa-

remment assez haut, furent entendues d'un domestique, qui rodoit autour de ma prison, & qui ne manqua pas de les rapporter aussi-tôt à mon pere & à mon oncle. De pareils indices ne marquant pas une simple amitié, mais une vive passion, ils jugerent qu'il falloit s'y opposer, ne fût-ce que pour le tems de mes exercices, & m'obliger au moins à me former. J'avois alors environ douze ans : mes humanités étoient fort avancées ; mon pere, qui étoit déja dans le dessein de nous envoyer, mon frere & moi, à Nanci pour y achever nos études, le communiqua à mon oncle, qui l'approuva. Tous deux espéroient que me mettant dans une espece de nouveau monde, ils me feroient oublier l'objet qui avoit allumé cette espece de passion. Ils se trompoient ; c'étoit la premiere que j'eusse jamais sentie, & il n'y avoit que le désespoir qui pût m'y faire renoncer.

La résolution prise, on ne pensa qu'à

l'exécuter. Elle le fut, même avant le départ de mon oncle. Comme il devoit aller cette année en Alſace, il fut arrêté qu'il prendroit ſon chemin par Nanci, & il m'y conduiſit avec mon pere. Notre Précepteur, dont on étoit content, & qu'on jugeoit nous être encore néceſſaire, ſur-tout à moi, fut du complot & de la partie. Ce fut lui qui m'en vint annoncer la nouvelle. J'en fus déſolé; mais après y avoir réfléchi, je m'imaginai que le ſuccès de mon projet n'en ſeroit pas plus difficile, & qu'il le ſeroit peut-être moins.

Mon Précepteur revenant à la charge, fut fort ſurpris de me trouver tout-à-fait diſpoſé. Il en fit ſon rapport, & preſque ſur le champ on me fit ſortir de ma priſon. Je reparus, après dix jours de captivité, devant mon pere & mon oncle, qui juſque-là n'avoient pas voulu me voir. Ma ſoumiſſion les charma; ils la regardoient comme un effet du châtiment qu'ils m'avoient fait ſubir; mais

mais c'eſt tout au plus ſi l'ennui, dont j'étois ſorti, y avoit quelque part. Je ne ſavois pas que mon premier projet avoit été trahi ; mais le ſecond me paroiſſoit ſi sûr, que j'aurois volontiers fait mes remercîmens pour la facilité que je trouvois à l'exécuter.

Au lieu de tirer mon départ en longueur, comme on auroit dû s'y attendre, je le preſſai. Mon oncle, étant obligé d'ailleurs de ſe rendre à l'armée, on ne mit de délai qu'autant qu'il en falloit pour mettre ordre au bagage. Cela fait, nous partîmes. Toute mon attention ſur la route, fut de faire des remarques pour l'exécution du deſſein que j'avois en tête. Mille queſtions que je fis, ſur-tout à l'égard du nom des lieux où nous paſſions, m'auroient trahi, s'il eût été permis d'avoir le moindre ſoupçon de mon projet. Enfin nous arrivâmes le deuxieme jour ; & dès le lendemain, mon frere & moi, avec notre Précepteur, fûmes nichés

dans une penſion. Mon oncle prit auſſitôt le chemin de l'armée, & mon pere celui du logis, où les affaires domeſtiques l'appelloient.

Malgré mon impatience, je fus trois ſemaines ou un mois avant que de faire mon coup. J'allois réguliérement en claſſe chez les Peres Jéſuites; je répétois docilement ſous mon Précepteur. Tout alloit ſi bien, qu'il en donna avis à mon pere. Je l'appris, & je crus que c'étoit le tems d'agir pour mon expédition. Je ne ſai ſi c'eſt l'amour qui me donnoit de l'induſtrie; mais ſans un tour comique que me joua mon Précepteur, j'aurois vraiſemblablement réuſſi.

Les adieux que j'avois fait avec mon frere à divers parens, avoient rempli notre petite bourſe commune, dont la direction m'appartenoit. Mon oncle même nous avoit preſque enrichis, en nous quittant, comme s'il eût été de mon projet. Je pouvois donc compter avoir

de quoi m'évader & mettre en liberté ma couſine. L'inquiétude mortelle que cela pouvoit cauſer à la famille, n'étoit pas ce qui m'embarraſſoit le plus : je craignois ſeulement que ma petite couſine ne fût pas auſſi réſolue que moi. après tout, diſois-je, je la verrai au moins. Mais le Ciel, qui voulut bien ſuppléer à la foibleſſe de ma raiſon dans un âge ſi tendre, s'oppoſa à mes petits deſſeins, & je n'eus pas même la vue de cette chere couſine.

La veille du jour que je devois planter là mon Précepteur, j'affectai d'être guai & de le contenter de mon mieux. Le lendemain au matin, il nous mena en claſſe, ſelon ſa coutume. A peine nous eut-il laiſſés, que je fis accroire à mon frere que je me trouvois mal. Je demandai au Régent permiſſion de retourner au logis ; il me l'accorda. Me voyant libre, je gagnai la porte de la ville & les champs. Arrivé au premier village, je tirai une liſte que j'avois

dans ma poche, & demandai le chemin du ſecond. On me le montra. Cependant je ne laiſſai pas que de me perdre; & la laſſitude m'obligeant même de m'arrêter avant la fin du jour, je gîtai dans un hameau à quatre lieues de Nanci.

La crainte de m'égarer de nouveau, jointe à la laſſitude extrême, me firent arrêter un cheval & un guide. Avec ce ſecours, je fis le lendemain dix lieues, & comme je me trouvois bien de ma monture, & que je jugeois en avoir beſoin pour le ſuccès de mon entrepriſe, je l'achetai de mon guide, à qui elle appartenoit. Je lui payai ſi graſſement ſa bête & ſes peines, qu'il s'offrit de me conduire juſqu'à Sténay, où je lui avois dit que j'allois. Ce payſan n'étoit pas ſi ſimple, qu'il ne s'apperçût bien qu'il y avoit quelque choſe d'extraordinaire dans mon fait. Il m'avoit déja queſtionné; mais je m'étois tenu ſur mes gardes. La réſerve dont j'en

avois uſé, & celle où j'étois encore à l'égard de ſes offres, le déterminerent à me dire : Monſieur, vous me paroiſſez un Gentilhomme du pays; & tout jeune que vous êtes, je ſoupçonne que vous avez quelque affaire. Ouvrez-vous à moi, ne craignez point : s'il y a lieu de vous rendre ſervice, je le ferai.

La généroſité de ce payſan, plus naïve encore dans ſon air & dans ſon patois, me porta à accepter ſes offres. Venez-vous-en donc avec moi, lui répondis-je; & ſi vous me rendez quelque ſervice, vous pouvez compter d'en être bien récompenſé. Je ne lui en dis pas davantage. Je penſois bien en effet qu'il pouvoit m'être utile, auſſi-bien que ſon cheval; mais j'aurois mieux aimé encore m'en paſſer. Nous partîmes. Arrivé à Sténay, je deſcendis à la premiere auberge. Ce fut-là que réfléchiſſant de plus en plus au deſſein qui m'amenoit, je reconnus le beſoin que j'aurois de mon payſan. Je m'ouvris à lui; il ne

ſut d'abord que répondre. J'avois bien prévu ſon ſcrupule : une piſtole que je lui donnai l'en guérit & le détermina à tout ce que je voulus; il m'aida même de ſes conſeils. Nous convînmes de tout ce que ſon imagination & la mienne purent nous ſuggérer. Que d'efforts inutiles! Mon Précepteur avoit déja mis ſi bon ordre à tout, qu'il coupa juſqu'à la racine du mal qui produiſoit tant d'agitations.

Etant venu pour nous reprendre au Collége, & bien ſurpris de ce que mon frere lui apprit, il n'en fit point à deux fois. Sans ſe donner d'autre tems que celui de remettre ſon autre éleve à un valet, il prit la poſte; & au lieu de me chercher en route, ou de venir avertir mon pere, il ſe rendit droit au Couvent de ma couſine. Il me connoiſſoit trop pour douter du motif de ma déſertion, & pour croire qu'il eût jamais de repos avec moi, tant qu'il ſeroit queſtion de ce couſinage.

Le tems que j'avois mis en chemin, lui en avoit donné de reſte pour me prévenir. Il demanda d'abord la Supérieure, & lui ayant fait le détail de mon hiſtoire, il conclut par la prier, au nom du bon Dieu & de toute la famille, de feindre, lorſque je viendrois, que ma couſine étoit morte, & de conduire ſi bien cette innocente & utile tromperie, qu'elle pût avoir ſon effet. La Supérieure le lui promit, & lui tint ſi bien parole, que jamais comédie ne fut mieux jouée. Mon Précepteur ne doutant pas de me prendre au gîte, ſe contenta d'envoyer un exprès à mon pere, pour l'informer de ce qui ſe paſſoit, & le prier de le venir joindre en habit de deuil. Cependant il demeura à m'attendre, & il vit bientôt le ſuccès de ſa piece.

Mon payſan, & moi, bien éloignés de croire que nos meſures fuſſent inutiles, nous pouſſâmes notre pointe dans toute la ſimplicité de notre ame. Je le menai

avec moi au Couvent, & après l'avoir posté dans un lieu pour m'y attendre, j'entrai au parloir, & demandai ma cousine, par son nom. La Touriere qui avoit le mot, me le fit répéter une seconde fois. Qui demandez-vous, Monsieur, me dit-elle? Je demande, lui réponds-je, Mademoiselle..... Ah! oui, oui, reprit-elle; c'est vous Monsieur, si je ne me trompe, qui vintes l'année passée. Mais où est donc Monsieur votre pere? Est-ce qu'il vous envoie seul pour tenir sa place? Je fus si déconcerté, que je ne sus que répondre. Quoi, Monsieur, reprit la malicieuse Touriere, il semble que vous ignoriez que votre chere cousine est morte, qu'elle est déja depuis deux jours dans le cercueil, & que nous n'attendons que Monsieur votre pere pour en faire les funérailles? Je ne sai comment je pus seulement entendre ces dernieres paroles. A peine les eut-elle prononcées, que de la surprise où j'étois déja, je tombai sans connoissance & presque sans vie.

La Supérieure accourant à la grille au bruit de la Touriere, y paſſa toutes ſortes d'eſſences pour me rappeller de mon évanouiſſement. J'en revins ; mais ce ne fut que pour pleurer, ſangloter, & donner des marques de la plus vive douleur. La Touriere elle-même en fut attendrie. Elle fit tout ce qu'elle put pour me conſoler, ſans pourtant ſe démentir ; remede qui eût été le plus efficace. Je fus plus franc qu'elle. Je lui racontai innocemment ce qu'elle n'ignoroit pas ; que j'avois quitté mon Précepteur à Nanci ; que mon pere ne le ſavoit pas ; & que pour ſurcroît de malheur, je craignois ſa diſgrace. Elle me raſſura contre cette crainte. Tranquilliſez-vous, me dit-elle, je ſuis ſure de faire votre paix, & vous n'avez rien à craindre de ce côté. Elle me retint tout le jour avec elle, eſſuyant mes larmes, & me répétant toujours les mêmes choſes. Le ſoir étant venu, elle me conduiſit à mon auberge. J'y trouvai mon payſan, qui

las d'attendre, s'y étoit rendu. Il eut aſſez d'eſprit pour ne me rien dire devant elle; mais quand elle eut fini de me recommander, & qu'elle fut ſortie, il me ſuivit dans ma chambre, & me dit : Monſieur, je m'apperçois que vos affaires vont mal. Je crains, & je vous prie de me permettre de m'en aller. Vous le pouvez, lui répondis-je, & qui plus eſt emmener votre cheval, car je n'en ai plus beſoin. Il me prit au mot; & après qu'il eut été chercher l'hôte, devant qui je répétai la même choſe, il me remercia dans tous les termes que lui dictoit ſa reconnoiſſance, & partit.

Je demeurai à l'auberge, ſuivant que j'étois convenu avec la Touriere, & ſur ſa parole j'y attendis tranquillement mon pere qui devoit arriver. Elle l'amena le lendemain à midi. Le ſentiment de ma honte ſe joignant tout-à-coup à ma douleur, je me précipitai dans ſes bras, comme pour lui demander miſéricorde. Auſſi déſarmai-je tellement ce qui pou-

voit lui reſter de colere, que les larmes lui vinrent aux yeux, & il ne fut en rien queſtion de mon équipée. Je ne doute pas même, que touché de tendreſſe & de pitié, il ne m'eût confeſſé le tour qu'on me jouoit, ſi mon Précepteur ne lui eût déclaré, comme je l'ai ſu depuis, qu'il ſeroit obligé de renoncer à mon éducation, ſi on ne lui tiroit cette épine hors du pied. Il avoit la comédie ſi fort à cœur, que dans la crainte de me donner le moindre ſoupçon, il étoit déja parti pour retourner à Nanci, me laiſſant à mon pere, & attendant le ſuccès de ſa ruſe.

La Touriere s'étant retirée, je demeurai ſeul avec mon pere. Loin de me dire le moindre mot qui ſentît la réprimande, il me conſola de la prétendue perte que j'avais faite, & me diſpoſa à lui aller rendre avec lui mes derniers devoirs. Mon Précepteur avoit ſi bien ſu ménager toute la Piece, qu'on n'attendoit en effet que mon

pere pour chanter une Meſſe de *Requiem*. Nous nous rendîmes donc le lendemain à l'Egliſe du Couvent. J'aſſiſtai à une cérémonie, la plus lugubre que j'aie vu de ma vie ; & ce qu'il y a d'original, c'eſt que ma couſine elle-même y aſſiſta, & pria comme moi pour le repos de ſon ame. Par une eſpece de preſſentiment, je demandai à la voir au moins dans ſon cercueil ; mais on me répondit que j'étois devenu trop grand pour entrer dans l'intérieur du Couvent ; que cette grace qu'on m'avoit faite l'année auparavant, ne pouvoit plus s'accorder : & qu'outre cela la Meſſe étant finie, ma couſine étoit déja enterrée. Je m'en tins-là, & cette tragi-comédie n'eut ſon dénoûment que pluſieurs années après.

Tout jeune & tout paſſionné que j'étois, je ne laiſſai pas que de comprendre qu'il n'y avoit plus de remede à la mort. Ce qui ne pouvoit avoir de priſe ſur moi auparavant, produiſit l'effet

l'effet dont mon Précepteur s'étoit flatté. Lorſque mon pere m'eut pris avec lui, je me tranquilliſai peu-à peu ; & quand je le fus aſſez, lui-même me ramena à Nanci, pour y reprendre le cours de mes études. Mon Précepteur me reçut ſans faire ſemblant de rien. Il adreſſa ſeulement quelques mots à mon pere touchant ma déſertion, & dans la ſuite il ne m'en parla plus.

Un reſte de mélancolie traverſa néanmoins aſſez long-tems mes études ; mais les récréations qu'on me procura, & les connoiſſances que je fis, la diſſipèrent peu-à-peu. Mon Précepteur obſervoit un grand choix dans nos liaiſons, & ſurtout à l'égard du Sexe, dont il ne me voyoit point approcher ſans crainte. Il redoutoit même tout ce qui pouvoit m'attâcher fortement ; & dès qu'il s'appercevoit que je prenois plus de plaiſir à un divertiſſement qu'à l'autre, il tâchoit de m'en ſévrer. J'aurois été heureux ſi j'avois eu, du moins juſqu'à

un certain âge, ce Précepteur ſi ſage, & qui me connoiſſoit ſi bien.

Comme ſa vigilance ſe répandoit ſur tout hors du Collége, & qu'il ne croyoit pas qu'il y eût rien à craindre, c'eſt-là qu'il penſa être pris à ſon inſu. J'étois en Philoſophie. Cette nouvelle carriere, & le Régent ſous lequel j'y entrois eurent pour moi tant de charmes, que je ne voulus pas ſeulement être Philoſophe, mais Jéſuite. Mon penchant ſe fortifia tellement, qu'un jour plus ravi qu'à l'ordinaire d'entendre raiſonner mon Régent, je réſolus de m'ouvrir à lui ſur mon deſſein. Je le fis dès en ſortant de Claſſe, & la maniere dont il reçut ma propoſition acheva de me déterminer. Ce n'étoit donc plus un fol amour qui m'animoit, mais une belle paſſion pour la Philoſophie, & pour le Bonnet de Jéſuite. A tout prendre, mon pere auroit certainement beaucoup mieux aimé celle dont j'étois guéri, & pour laquelle on me tenoit depuis près

de trois ans éloigné, dans la crainte que quelque indiſcrétion ne vînt à la réveiller.

Pendant tout cet intervalle, je n'avois vu mon pere que de tems en tems, & jamais mon oncle, qu'on me diſoit toujours être à l'armée, ou à Paris. Mon pere étant venu nous voir, ſelon ſa coutume, & ayant amené mes ſœurs, que nous ſouhaitions depuis long-tems, je m'ouvris devant tous de mon deſſein. Mon Précepteur, vers qui mon pere ſe tourna, comme pour lui demander s'il en ſavoit quelque choſe, demeura tout interdit. L'un & l'autre ſe leverent, & un moment après, mon pere revenant à nous, me dit : Qui vous a mis, mon fils, un ſi beau deſſein en tête ? La Philoſophie, lui répondis-je ; c'eſt une ſi belle ſcience, on parle, on raiſonne. Apprenez ; interrompit mon pere, à raiſonner ſur vous-même, & à ne pas chercher à me déplaire plus que vous n'avez déja fait.

L'air grave, & preſque déja philo-

ſophe avec lequel j'avois exprimé mon projet, & ſur-tout ma derniere réponſe, jeta dans l'eſprit de mon pere une véritable crainte. Mes ſœurs, qui s'imaginoient déja me perdre tout-à-fait, ſe jeterent à mon col comme pour m'arrêter. La ſcene finit par mon Précepteur, qui me pria inſtamment de déclarer d'où & depuis quand cette fantaiſie m'étoit venue. Comme il étoit Eccléſiaſtique, & partiſan des Jéſuites, il craignoit que mon pere ne s'imaginât qu'il en fût l'auteur, ou du moins qu'il y eût donné les mains. Il étoit néanmoins trop honnête homme pour abuſer de la confiance qu'on avoit en lui, & pour entreprendre ou ſe prêter à rien qui fût contraire aux vues qu'on pouvoit avoir ſur moi. J'étois regardé comme le ſoutien de la famille, non-ſeulement en qualité d'aîné, mais parce que mon cadet étoit d'une ſanté ſi foible, qu'il ne laiſſoit preſque rien à eſpérer.

Les meſures que mon pere prit avant

même que de partir, marquoient assez jusqu'où alloit sa crainte. Il fut trouver le Pere Recteur des Jésuites & mon Régent; mais au lieu de me recommander à eux, comme il avoit coutume, il les pria de me détourner d'un dessein qui n'auroit jamais lieu. A qui se fioit-il? Une Lettre qu'il reçut bientôt du Recteur même & de mon Régent, le lui fit connoître; & si mon Précepteur n'avoit été plus sincere qu'eux, je ne fusse jamais sorti de leurs mains.

Lorsque mon pere & mes sœurs eurent repris le chemin du logis, nous reprîmes, mon frere & moi, celui du Collége. Dès le premier jour, mon Régent me parla de la visite de mon pere, & me racontant ce qui s'étoit passé, il ajouta: Persistez, mon fils, & nous trouverons bien moyen de le faire consentir. Mon Précepteur, toujours rusé, ne me traversa pas ici, comme il avoit fait à l'égard de ma cousine. Soit pour se ménager auprès des Jésuites, soit

pour ſervir plus efficacement mon pere, il feignit d'entrer dans mes vues. Par ce moyen, il apprenoit de moi-même tout ce qui ſe paſſoit; & ſans manquer à ſon devoir, ni aux égards qu'il pouvoit avoir pour les Jéſuites, il en donnoit réguliérement avis. Malgré cette précaution, il penſa néanmoins être dupe.

Un beau jour, plus enthouſiaſmé qu'à l'ordinaire, je demeurai au Collége, & de concert avec mon Régent, je fus trouver le Pere Recteur, à qui je dis que je ne voulois plus ſortir. Auſſi-tôt dit, auſſi-tôt fait. Ma chambre étoit déja toute prête au Noviciat, & ſur le champ on m'y conduiſit. Cependant mon Précepteur, qui avoit perdu l'habitude de nous venir conduire & chercher, voyant mon fere ſeul, prit l'alarme. Il accourut au Collége, & parvint bientôt juſqu'à moi. Ce n'étoit plus le tems de feindre. Il ſe plaignit amérement au Pere Recteur, au Maître

des Novices, & à mon Régent, qui étoit encore là. Il leur dit qu'ils n'ignoroient pas qu'il falloit le conſentement de mon pere ; que le moyen de ne jamais l'obtenir, étoit peut-être la maniere dont on s'y prenoit ; qu'ils devoient ſe ſouvenir d'ailleurs, qu'il étoit obligé de répondre de moi, & qu'il ne comprenoit pas comment on pouvoit lui jouer un pareil tour à lui, qui avoit toujours été un des ſerviteurs les plus attachés à la Société.

L'indignation, le dépit, ſon zele pour mon pere & pour moi, lui donnerent tant d'éloquence, qu'il perſuada ceux qu'il regardoit comme mes raviſſeurs, de me remettre entre ſes mains ; ſauf néanmoins, ajouta-t-il, à me rendre, après avoir écrit à mon pere, & obtenu de lui un conſentement libre & dans les formes. Ce fut la ſeconde folie dont mon Précepteur me ſauva, & qui ne mérite pas moins toute ma reconnoiſſance que la premiere.

On peut bien s'imaginer la conduite qu'il tint, après m'avoir arraché du Noviciat. Il écrivit d'abord à mon pere. Le Recteur & mon Régent écrivirent auſſi de leur côté; mais juſqu'à ce qu'il eût reçu réponſe, il ne permit plus que je retournaſſe au Collége, ni même que je ſortiſſe. Mon pere ne s'en remettant à perſonne, prit la poſte, & arriva bientôt lui-même. Il loua d'abord mon Précepteur, le remercia de ſon zele & de ſa vigilance; & ſans différer, il fit plier bagage & nous emmena. Ni l'un ni l'autre ne prirent congé des Jéſuites. Pour moi, je voulois à toute force dire adieu à mon Régent; mais à peine m'écoutoit-on. Tout le long du chemin, je me plaignois, comme ſi l'on m'eût enlevé du Paradis. Mes plaintes n'empêcherent pas que nous n'arrivaſſions.

Si ce n'avoit été l'affaire qui venoit de ſe paſſer, le deſſein de mon pere étoit de me faire faire tous mes exercices à Nancy; mais dès qu'il apprit la premiere

fois de mon ardeur pour la Philoſophie, & mon plan de Jéſuite, il changea, & avoit même déja écrit à Paris. Mon oncle n'y étoit pas, ce qui rendoit la choſe un peu plus difficile. Il étoit à l'armée : mais le voiſinage de ſa fille, qu'on craignoit de voir reſſuſciter, me fit expédier le plutôt que l'on put. Il fut réſolu que mon frere maingrelet garderoit le logis, que j'irois ſeul avec mon Précepteur, & qu'il ne me quitteroit que lorſque mon oncle y arriveroit au commencement de l'hiver.

Tous ces arrangemens pris, mon pere, le jour même de notre départ, me mena dans une chambre en particulier. Là il m'embraſſa, me fit diverſes exhortations, & la larme à l'œil, il conclut : que le Ciel ait pitié de toi, qu'il te conſerve & te béniſſe ainſi que moi ! Il ajouta à cette bénédiction quelques louis, & mon Précepteur déja fourni, nous partîmes.

J'avois tant ouï parler de Paris, que

l'idée ſeule que je m'en faiſois m'occupoit tout entier. Ayant oublié depuis long-tems le motif qui m'avoit conduit à Nanci, je ne ſongeai preſque plus à celui qui m'en avoit fait arracher. Enfin nous arrivâmes ; & c'eſt ici que vont commencer des ſcenes, dont le ſouvenir me peſe & ne ceſſera jamais de m'accabler.

Parmi les Lettres dont nous étions pourvus, il y en avoit une pour Monſieur le Comte de J. . . . . Seigneur de notre Province, & ami intime de mon pere. Ce fut chez lui que nous fûmes mettre pied à terre. Il ne m'avoit vu qu'enfant. A peine me reconnut-il ; mais il ne m'en fit pas moins d'amitié & de careſſes. Lui-même s'acquitta de tout ce que mon oncle auroit pu faire, s'il avoit été à Paris. Nous demeurâmes pluſieurs jours dans ſon hôtel, & je n'en ſortis qu'avec lui dans ſon caroſſe, pour aller prendre un appartement près du Luxembourg, & à portée

de l'Académie de la Guériniere, où je devois m'exercer tous les jours. Il avoit déja fait parler à ce célebre Ecuyer. L'ayant envoyé chercher ſur l'heure même, il me recommanda fortement à lui ; & après quelques complimens qu'il me fit ſur ce qu'il attendoit de mes diſpoſitions, il nous laiſſa.

La premiere choſe que me propoſa mon nouveau Maître, fut d'aller à ſon Académie. Nous nous y rendîmes. Quelques leçons qu'il donna d'abord dans ſon manege à quelques jeunes gens qui l'attendoient, me charmerent. Nous fûmes enſuite voir l'écurie, & je ne fus pas peu ſurpris d'y trouver quarante à cinquante chevaux magnifiques, & qui ſembloient faire l'éloge de la main qui les avoit dreſſés. La Guériniere nous retint à dîner. Si je me ſentois déja flatté, je ne le fus pas moins d'une compagnie de jeunes cavaliers avec qui je dinai, & dont l'air & les manieres ne me laiſſoient rien à ſouhaiter que de pouvoir les imiter bientôt.

Tous s'empreſſerent à me faire civilité & amitié. L'un d'eux, avec qui une certaine ſympathie m'uniſſoit déja, me demanda mon nom & ma Province. Je le ſatisfis. Il me demanda enſuite ma demeure; j'appris la ſienne, & nous ne nous quittâmes point ſans nous être réciproquement viſités. Le lendemain, dès le matin, il vint me prendre. Tout le jour ſe paſſa en promenades & en divertiſſemens, & nous en fîmes de même juſqu'à ce que tout fût prêt pour recevoir ma premiere leçon. Ce jour-là je traitai le Maître & ceux avec qui je m'étois trouvé chez lui à table. La joie, la gaîté, tout en fut. Quelle différence, diſois-je en moi-même, de ce pays au mien, & de ce Collége à celui de Nanci!

Mon Précepteur, qui ne doutoit pas que ce train de vie ne me plût infiniment, & qui craignoit même qu'il n'allât bientôt ſous ſes yeux plus loin qu'il ne voudroit, me prêcha morale dès que nous fûmes

fûmes entre quatre yeux. Monſieur, me dit-il, voici un nouveau genre de vie, qui me paroît vous plaire aſſez, pour craindre qu'il ne vous plaiſe bientôt trop. Souvenez-vous que j'ai encore à répondre de vous, & que tant que vous ſerez ſous ma direction, vous devez vous laiſſer gouverner & ſuivre mes avis. J'eſpere cette grace de vous; mais je crains bien, lorſque vous ne m'aurez plus, que vous ne m'oubliez bientôt tout-à-fait, & mes conſeils.

Nous nous couchâmes là-deſſus. Le ſommeil qui me permettoit à peine d'entendre cette leçon, me permit encore moins d'y ſonger. Je ne m'éveillai que pour me préparer à aller au manege. Pendant près de ſix mois; c'eſt-à-dire, tout le tems que mon Précepteur avoit à demeurer avec moi, je ne fus occupé d'autre choſe, excepté de quelques parties de plaiſir, où ſa morale revint encore. Elle n'étoit que trop à ſa place; & ſi je n'y fis pas alors toute l'atten-

tion qu'elle méritoit, où ſi même elle m'ennuya, je n'en ai eu que plus lieu de connoître dans la ſuite le tort qu'ont les jeunes gens en pareil cas. Du plus au moins, tous en ſont logés là. Ils dorment, lorſqu'on leur fait prévoir les malheurs qu'ils ont à craindre de leurs paſſions. Mais que ſouvent ils ſont cruellement réveillés! La honte, le repentir, la douleur, ne ſont que les moindres choſes auxquelles ils puiſſent s'attendre.

Mon oncle, que nous attendions tous les jours, arriva enfin, & mon Précepteur prit congé de moi. S'il m'aimoit, je l'aimois auſſi. Lorſqu'il vint pour m'embraſſer & me dire adieu, je m'attachai ſi fort à ſon col, qu'il ne pouvoit ſe dégager. Non, mon cher, lui diſois-je, je ne veux pas que vous me quittiez. Que deviendrai-je après votre départ? Hélas! j'avois bien raiſon, mais non pas dans le ſens que mon affection me le dictoit. Conſolez-vous, me répondit-il

les larmes aux yeux. Souvenez-vous ſeulement quelquefois de moi. Tout ce que je pourrois vous dire de plus, ne ſeroit que ce que je vous ai déja répété mille fois. Je montai avec lui en carroſſe, & le conduiſis juſqu'au lieu où il devoit prendre la voiture publique.

Après l'avoir vu partir, je retournai trouver mon oncle, qui m'attendoit chez moi. Comme il lui étoit indifférent où il logeât, je lui cédai mon appartement, & pris celui de mon Précepteur. Il ſe renferma pendant ſept à huit jours, pour ſe remettre des fatigues qu'il avoit eſſuyées, & pour prendre des arrangemens. Au bout de ce tems, nous ſortîmes, & fûmes faire enſemble quelques viſites. La premiere fut chez Monſieur le Comte de J. . . . . Nous y rencontrâmes Monſieur le Baron d'H. . . . ſon frere, & entr'autres Madame la Comteſſe de C. . . depuis Madame la Maréchale de . . . . . Cette Dame étoit alors dans tout l'éclat de ſa

beauté. Monſieur le Duc d'Orléans qui s'y connut toute ſa vie, la voyoit ſouvent; & quoique ſon regne ne fût pas long, il dura néanmoins aſſez pour qu'elle eût le tems de me placer au nombre des Pages de ce Prince. C'eſt donc à elle que je dois cette faveur. Peut-être m'eût-elle été plus profitable, ſi l'inconſtance ne s'en fût mêlée & n'eût changé la face des choſes.

Ce jour-là, Madame la Comteſſe..... ſe contenta de donner quelque éloge à mon air éveillé, & de me marquer de la bienveillance. Nous dinâmes avec elle. Le repas fini, chacun ſe retira; mais mon oncle & moi reſtâmes & paſſâmes le reſte du jour à cauſer familiérement avec monſieur le Comte de J. . . . & ſon frere. Il fut preſque toujours queſtion de moi. J'appris dans cette converſation que mon pere me deſtinoit à la vie ſimple qu'il menoit, qu'il auroit déja voulu que je retournaſſe près de lui; mais perſonne n'étoit de cet avis. Mon

oncle m'adreſſant la parole, me dit en riant : Et vous, mon neveu, qu'en penſez-vous ? Moi, répondis-je, mon cher oncle, je n'en penſe pas moins que vous. Six mois ici valent mieux qu'un ſiecle en Province. Oui, ſur-tout, reprit-il, quand on n'a plus de Précepteur, & qu'on s'imagine avoir les coudées franches. Le ſoir approchant, nous prîmes congé & retournâmes au logis.

Ce que mon oncle venoit de dire de la liberté dont j'allois jouir, ne pouvoit être plus vrai. Elevé & nourri à la guerre, il n'étoit pas ce ſcrupuleux Précepteur, qui m'étourdiſſoit ſans ceſſe de ſa morale. L'honneur, la bravoure, étoit tout ce qu'il me prêchoit. Du reſte, ayant ſes habitudes, j'eus bientôt les miennes, & excepté le ſoir & le matin, nous ne nous voyions guere que par rencontre. De la liberté je paſſai preſqu'auſſi-tôt au libertinage. Je me liai d'abord fort étroitement avec deux ou trois de mes camarades de manege, &

ſur-tout avec le Chevalier d'Arcis, celui de tous qui m'avoit le plus agréé, en dinant la premiere fois chez la Guériniere.

Ce jeune homme, ſous la phyſionomie la plus douce & la plus pacifique, avoit les paſſions les plus tumultueuſes. Il ſavoit néanmoins compoſer quelquefois ſi bien l'air de ſon viſage, qu'il paſſoit chez les uns pour un Caton, & chez les autres pour un débauché auſſi déterminé qu'aimable. Je ne le connoiſſois encore qu'à demi, lorſqu'ayant toute la liberté de le pratiquer, je le pénétrai par degrés juſqu'au fond.

La premiere marque qu'il me donna de ſon caractere, fut une partie qu'il me fit faire chez des Soubrettes joueuſes, où il alloit quelquefois ſe mettre à ſec. Il y étoit attiré par l'une d'elles, qu'il aimoit. Un ſoir, ſortant de la Comédie, il me dit : Venez-vous-en, je veux vous faire ſouper avec la plus jolie fille de Paris. C'étoit la premiere fois

que je devois me trouver en pareille compagnie. Je ſentis à cette propoſition une eſpece de friſſon; je ne ſavois ſi je devois l'accepter; mais trouvant un fiacre ouvert devant nous, il m'y pouſſa & j'y fus.

C'eſt quelque choſe d'étonnant que le premier pas que l'on fait pour ſortir des bornes de l'innocence. La porte du lieu où nous deſcendîmes, me ſembloit devoir tomber ſur moi. Je ne montai un eſcalier fort étroit qu'en tremblant, & quand je fus entré, je crus être en Enfer. Une table de Pharaon où l'on jouoit en ſecret, ſembloit aſſez le repréſenter. Elle n'étoit preſque environnée que de femmes, dont les viſages enluminés ſembloient autant de Furies. Mon ami s'approcha, il parla à l'oreille d'une de ces femmes, & ſur le champ il revint à moi, qui n'oſois pour ainſi dire avancer.

L'attention où l'on étoit au jeu, ne permit pas qu'on en fît beaucoup à moi. Le Chevalier lui-même s'acquitta des

honneurs. Il me prit par la main, & me tirant à travers pluſieurs joueuſes, mais qui étoient là debout, il me fit voir de près ce que je n'avois encore vu que de loin. Nous étions derriere ſa Belle, à qui il donna quelques louis, qu'elle perdit pour lui. Elle eût bien voulu lui en faire haſarder davantage; mais il lui dit, qu'il voyoit bien qu'elle étoit en malheur, & qu'elle feroit mieux de ſe retirer. La vérité eſt qu'il n'en avoit pas davantage, puiſque pour la contenter, il m'en emprunta quatre, qu'elle perdit encore.

Elle ſe retira voyant que le malheur la pourſuivoit, ou plutôt qu'il ne venoit plus de louis. Nous entrâmes dans une chambre voiſine, où la Maîtreſſe du lieu nous conduiſit. Le Chevalier lui demanda à ſouper, & elle y conſentit ſans peine. C'eſt l'uſage dans ces ſortes d'endroits, que d'y régaler tous les ſoirs une douzaine de malheureux à qui l'on a coupé la bourſe. Mon ami, qui étoit

ſouvent de ce nombre, n'eut qu'à parler. Le ſouper ſe partagea en deux. Une table fut ſervie au lieu du ſacrifice, & l'autre dans la chambre où nous étions. A la nôtre, ſe joignirent la Maîtreſſe, & un vieux Garde-du-Corps, banquier, qui trouvoit-là de quoi ſubvenir au défaut de ſa paie.

Nous paſsâmes une ſoirée trop agréable & trop divertiſſante, pour ne pas s'y plaire. La Maîtreſſe du lieu, bonne amie du Garde-du-Corps, y mit le comble par une eſpece de ſaillie dont elle s'aviſa. Pour cela, dit-elle en s'adreſſant au Chevalier, j'ai pitié de votre ami. Nous ſommes tous pourvus, il n'y a rien ici pour lui : ma foi, continua-t-elle, j'ai envie de lui envoyer chercher une petite ſœur, pour qu'il puiſſe s'amuſer : va, continua-t-elle, en ſe reprenant. Va, répondit le Chevalier. Sur le champ on dépêcha un courier, & preſque dans le moment la Jouvencelle arriva. Si j'avois déja treſſailli plus d'une fois, ce

fut bien pis quand je la vis, & qu'elle ſe fut placée auprès de moi. Je n'oſois la toucher, tous ſe moquoient de moi. Quoi, s'écria le Chevalier, vous êtes ſi novice! Je l'étois en effet; & je puis dire que j'éprouvai alors tout ce que peut l'innocence au point de la perdre.

Mademoiſelle Angélique, c'étoit le nom de cette jolie petite ſœur, étoit bien plus aguerrie que moi. Jamais je n'en vis qui méritât mieux le nom de Diableſſe. Elle s'acquitta ſi bien de ce qu'elle croyoit de ſon devoir, qu'elle me fit rougir cent fois, & penſa me faire perdre la tramontane. Je me ſouviens, diſoit-elle, d'avoir été comme cela; ce ne fut qu'à force de careſſes qu'on vint à bout de moi: mais ſi j'avois été homme je crois pourtant que je n'aurois pas tant fait de façons. Il reſſemble, continua-t-elle, à Hippolite, que je vis repréſenter hier. Enfin, comme je n'y pouvois plus tenir, le Chevalier par pitié ſouffla toutes les bougies, & nous fîmes baccha-nales.

La nuit étant déja fort avancée, on les fit rallumer pour nous retirer. Qu'eſt-ce que ceci, dis-je au Chevalier, quand je me vis ſeul avec lui? Quel tour m'avez vous joué, & que dira mon oncle de ce que je me rends ſi tard? Bon, bon répondit-il. Monſieur votre oncle n'eſt pas ſans doute votre Précepteur. Ces viſages d'Evangile s'épouvantent de tout; mais pour lui, nous lui ferons, j'eſpere, entendre raiſon. Nous arrivâmes. Mon oncle m'attendoit encore. Le Chevalier monta avec moi, & revêtant ſa mine hypocrite, il brocha des excuſes telles qu'elles, mais qui pourtant paſſerent, & furent tout-à-fait bien reçues. Malgré cela, m'étant mis au lit, je ne dormis non plus qu'un criminel qui a mérité tous les ſupplices. Tel fut l'effet d'une premiere tache, que pluſieurs renouvellent aujourd'hui, & que je crois ne pouvoir trop pleurer.

Le Chevalier, frais & gaillard, vint le matin à mon lever pour voir comment

cela alloit. Trois ou quatre ans qu'il avoit plus que moi, & ſon air, par-deſſus tout, ſéduiſirent mon oncle au point de me recommander à lui, comme à un Pédagogue. Fort bien, Monſieur, répliqua-t-il, je vous réponds corps pour corps de Monſieur votre neveu. Bon répondant! La partie & la caution allerent bientôt de pas égal, & je fis plus de chemin en deux mois ſous cette garantie, que je n'en euſſe peut-être fait en deux ans.

Dès le même jour nous retournâmes où nous avions été la veille. J'appris à jouer au Pharaon, & je gagnai cinquante louis pour mon coup d'eſſai. J'aimois déja aſſez le jeu; mais cette premiere amorce me le fit goûter davantage. En deux jours je devins tout ce qu'il y a de pis à craindre pour un jeune homme. Le Chevalier ne voulut pas que nous ſoupaſſions ce ſoir, comme nous avions fait le précédent. Ce ſeroit à vous, dit-il, à régaler; du moins on vous

vous engageroit à le faire, & ce ſont des canailles qui ne le méritent point. Il eſt encore de bonne heure, continua-t-il, allons voir la petite piece de la Comédie ; & pour donner la bonne bouche à M. votre oncle, retirons-nous en gens de bien chacun chez ſoi.

Ce plan fut un peu dérangé. Deux amis que nous rencontrâmes, nous engagerent à une partie de ſouper. Nous en formâmes une autre pour le lendemain, où devoient ſe trouver des Comédiennes, avec qui nous nous promîmes de nous bien divertir. C'eſt encore un écueil pour les jeunes gens que cette ſorte de gibier. Il eſt d'autant plus dangereux, que l'amour & les intrigues ſont de ſon métier, & qu'il poſſede tout le fin de cet art. Pour moi, j'en fus quitte pour les cinquante louis que j'avois en poche. C'eſt la premiere ſotte dépenſe que j'aie fait en ce genre, & dont je fus auſſi aiſément conſolé, qu'on peut l'être d'une ſomme venue du jeu.

Le Chevalier, que le deſir de ſe mettre bien dans l'eſprit de mon oncle preſſoit de ſe retirer, le fit ſous prétexte de s'aller repoſer pour la partie du lendemain. Il me ramena, & monta comme il avoit fait la veille. Mon oncle n'étoit pas encore rendu : il l'attendit, pour ne pas perdre le fruit de ſa peine. Lorſqu'il fut arrivé, l'heure n'étant pas encore indue, nous nous mîmes tous trois à cauſer auprès du feu. Ce fut là que le Chevalier ſe compoſant fit le Caton, & le parut en effet. Si ſa débauche ne m'avoit été connue, moins par ce que j'en avois vu que par ce qu'il m'en avoit raconté, il n'y a pas de doute que je n'euſſe été ſa dupe ; mais ſachant de quel bois il ſe chauffoit, je ne pouvois comprendre d'où il tiroit un ſyſtême de morale ſi bien ſuivi.

Mon oncle lui-même, qui ignoroit que le ſentiment n'y avoit que la moindre part, ne pût s'empêcher d'être ſurpris, & de lui en faire la queſtion.

Monſieur, lui répondit-il, c'eſt une hiſtoire entiere : je vous la ferois volontiers ; mais il eſt déja ſi tard, qu'elle prendroit ſur votre repos. Mon oncle ſe plaiſoit trop à l'entendre jaſer, pour ne pas oublier qu'il dût même ſe mettre au lit. Bon, bon, reprit-il, nous ſommes bien éloignés de l'heure d'hier. Je vais faire apporter une bouteille de Canarie, pour vous humecter de tems en tems le goſier. Du reſte, ſongez que vous êtes encore auprès de votre Maîtreſſe. Maîtreſſe, interrompit mon hypocrite ! ah, Monſieur, que dites-vous là ! Combien ne m'a-t-on pas rebatu que le vin, le jeu, & ſur-tout les femmes, ſont une peſte pour les jeunes gens !

Cette tirade penſa m'arracher un éclat de rire. J'eus toute la peine du monde à me retenir, juſqu'à ce que j'euſſe pris mon mouchoir pour me cacher, & ſurmonter par le bruit de mon nez, celui que je ne pouvois plus empêcher. Pour être plus en ſûreté encore, je me levai,

& ſous prétexte d'aller faire apporter le vin, je paſſai la porte pour rire à mon aiſe. Un valet paroiſſant avec la bouteille & les verres, je rentrai avec lui. On mit le tout ſur une table, & le Chevalier commença ſon récit.

Monſieur, dit-il après un prélude de quelques ſoupirs, je ſuis, tel que vous me voyez, un de ces malheureux enfans à qui les parens n'ont jamais ſouri. Je m'appelle ici, vous le ſavez peut-être, le Chevalier d'Arcis. Ce nom n'eſt pas le mien propre, ni celui d'aucun de ma famille. Je ſuis petit-fils de M. le Comte de ... & de Mademoiſelle de M... dont les amours n'ont été ignorés de perſonne, ni le mariage de la plupart des Seigneurs de la vieille Cour. Louis XIV lui-même le ſut; mais outre qu'il ne voulut jamais permettre la déclaration de ce mariage, c'eſt qu'il en méconnut juſqu'aux fruits. Mon pere, auſſi malheureux que ſa naiſſance étoit élevée, fut nourri dans l'obſcurité & le

ſecret. On pourvoyoit néanmoins largement à ſon entretien, & dès-lors même Mademoiſelle de M... épargna de ſes revenus pour lui en faire un fixe, & juſqu'à ſa mort elle ne ceſſa de l'augmenter.

Si mon pere ne s'étoit pas flatté, malgré le peu d'apparence, d'être un jour l'héritier univerſel de ſa mere, & qu'il eût été plus économe, il n'y a point de doute qu'il ne m'eût laiſſé de plus grands biens. Il diſſipa non-ſeulement le ſien, mais celui de ma mere, qu'il épouſa à l'âge de vingt ans. Ce mariage n'eut pas toute l'approbation de Mademoiſelle de M... Ma mere étoit néanmoins de la Maiſon de C... mais Mademoiſelle de M... eût voulu une alliance de Robe en crédit, & capable de faire valoir un jour ſes droits.

Mon pere marié, fut dix ans ſans avoir d'enfans, ce qui augmentoit les regrets de Mademoiſelle de M... & lui en fit peut-être naître à lui-même. Enfin

ma mere devint enceinte. La joie fut universelle, mais de peu de durée, du moins pour ceux qui devoient y prendre le plus de part. Mon pere mourut avant que de se voir revivre. On m'a dit qu'il fut dépêché; je n'en sais rien. Pour ma mere, elle vécut; mais soit que le chagrin l'indisposât, ou qu'il y eût quelque autre cause, le travail qui lui survint au septieme mois la tua, & en me donnant la vie, elle la perdit.

Sans pere, sans mere, & presque posthume de l'un & de l'autre, je passai du sein où j'avois été conçu, dans les bras d'une nourrice. Mademoiselle de M... qui vécut encore quelque tems après ma naissance, fit prendre de moi un soin digne d'elle. Elle fit même un effort pour réparer la brêche que mon pere avoit faite aux revenus qu'elle lui avoit assignés, & c'est actuellement le plus clair que j'aie. Les parens de ma mere, d'un autre côté, ne m'oublierent pas; mais leurs soins ne s'étendirent

guere que sur l'éducation, & les instructions dont j'avois besoin à l'égard de mes prétentions.

Je fus élevé, je puis dire, en grand Seigneur, & conformément à un rang que je n'aurai jamais. Je passai mes plus tendres années dans les mains des femmes. On m'en tira pour me mettre dans celles des maîtres. Outre un Précepteur pour m'enseigner le Latin, on me choisit un Gouverneur capable de remplir le plan & les vues qu'on avoit sur moi. Comme on supposoit que j'avois sur-tout besoin de Politique, on me donna pour Gouverneur un Ecclésiastique Napolitain, qui ayant long-tems vécu à la Cour de Rome, dans plusieurs autres d'Italie, & sur-tout à celle de France, ne pouvoit manquer de me bien dresser. Ici le même éclat de rire, qui avoit pensé m'échapper avant que le Chevalier commençât son récit, pensa m'échapper encore. J'y fis diversion en me levant, & versant à chacun un verre de vin.

C'eſt à ce Gouverneur, continua-t-il après avoir bu, que je dois tout ce que je penſe. Il n'avoit pas ſeulement une Bibliotheque de toutes ſortes de Livres de Politique, de Cas réſervés, de Morale ; mais il en étoit une lui-même à tous ces égards. Il avoit éternellement à la poche, au lieu de ſon Bréviaire, le célebre Machiavel. Souvent il le prenoit, & me diſoit : Tenez, mon fils, cet homme n'a jamais dit que tout ce que les Princes font. Il m'alléguoit enſuite le Cardinal de Mazarin, & ſes deux maximes : *Croyez tout le monde gens de bien ; mais agiſſez avec tous comme avec des fripons. Paroiſſez homme de bien, quand même vous ne le ſeriez brin.* Pour cette derniere, le Chevalier lui-même ne put la prononcer ſans rire. Pour moi, qui n'en pouvois plus, je pris le parti de m'enfuir en touſſant, crachant & gagnant la porte.

Où allez-vous, s'écria mon oncle ? Je ſors pour quelque beſoin, lui répondis-je.

Dépêchez vous donc, me cria-t-il encore, & revenez vite. Je rentrai en effet preſqu'auſſi-tôt, mais en faiſant des efforts incroyables pour me compoſer. Le Chevalier, de ſon côté, étoit à-peu-près dans la même peine. Il avoit déja eu recours à la bouteille, & la tenant encore, il emplit mon verre, & me l'apporta en ſe pâmant, tandis que mon oncle ſe chauffoit attentivement le viſage au feu. C'étoit quelque choſe d'admirable que de voir deux blancs-becs ſe divertir en quelque ſorte d'un vieil Officier, qui nous eût ſabrés, s'il avoit pu s'imaginer que nous euſſions ſeulement eu cette penſée. Ce qu'il y a encore de particulier, c'eſt que moi-même j'étois la dupe du Chevalier, comme on le verra bientôt.

Hé bien, dit mon oncle au Chevalier après avoir repris nos places, où en êtes-vous avec votre Gouverneur? Mon Gouverneur, reprit-il, m'endoctrinoit ſans ceſſe. Tout ce qu'il me faiſoit lire

dans Machiavel, étoit, disoit-il, ce que j'avois à craindre pour le but qui devoit m'animer un jour. L'intérêt, selon lui, étoit le thermometre des actions de tous les hommes, & en particulier des Princes. Il me montroit d'un côté, toute la morale qui devoit me servir à jetter de la poudre aux yeux; & de l'autre, toute la ruse dont la vertu a besoin pour n'être pas la dupe des autres, & se faire rendre justice, sur-tout dans mon cas.

A ce que je vois, interrompit mon oncle, votre Gouverneur étoit un rusé compere. Plus rusé encore que vous ne pourriez le penser, répondit le Chevalier. Mais par malheur pour lui il avoit une physionomie si parlante, & qui mettoit tous ceux qui le voyoient si fort en garde contre lui, qu'il auroit pu difficilement les tromper. Mes parens, quand il se présenta pour mon éducation, furent partagés sur son chapitre. Tous étoient enchantés de ses discours, mais

comme ſa phyſionomie les démentoit, pluſieurs n'en vouloient point. Ce ne fut qu'à la pluralité des voix qu'il paſſa à mon ſervice; & encore le ſcrutin fut-il ſi égal la premiere fois, qu'on fut obligé de recommencer. La ſeconde l'emporta; mais ſeulement d'une voix.

Quel fâcheux air avoit-il donc, demanda mon oncle? Oh, Monſieur répliqua le Chevalier! imaginez-vous une tête à cheveux crêpus, moitié rouges, entaſſés ſur les épaules, un viſage maigre & décharné; de petits yeux enfoncés; malgré cela vagabonds, louches quand il les fixoit, & décorés d'un ſourcil fort épais, de même couleur que ſes cheveux, & dont quelques poils ſembloient vouloir l'aveugler. Ajoutez à cela preſque point de front, un nez retrouſſé, un menton de galoche, le tout couvert d'une peau livide & à demi tannée.

Pour cela, m'écriai-je, cherchant à m'épanouir un peu la rate, voilà un

horrible portrait! Mon oncle, ſans rien dire, rioit de tout ſon cœur. Nous nous livrâmes tout entiers à ſon exemple; & pour en avoir le tems je fus chercher le fond de la bouteille. Nous nous ennuyions ſi peu à ſon récit, que nous aurions paſſé toute la nuit à l'écouter; mais notre homme, qui étoit bien aiſe d'aller ſe repoſer pour la partie du lendemain, ne reprit ſa narration que pour la finir de la façon la plus burleſque.

Vous ſavez, Monſieur, dit-il de ſang-froid à mon oncle, que quand on a la tête enfoncée dans les épaules, on eſt menacé d'apoplexie. Oui, répondit-il bonnement. C'eſt auſſi par-là que finit mon Gouverneur, & avec lui ſon gouvernement. Quoi, ſi-tôt? reprîmes-nous tous deux à la fois; ce n'étoit guere la peine de nous raſſeoir. Oh! je ſuis ſûr, ajouta mon oncle, que vous nous trompez. Point du tout, répondit le Chevalier. Il eſt mort, & vous ſavez, Monſieur, que les morts ne parlent plus.

Dites

Dites plutôt ceux qui ont envie de dormir, répliqua mon oncle; mais auparavant apprenez-moi du moins s'il y a apparence de jamais faire uſage des leçons de Politique que vous a donné votre Gouverneur. Non aſſurément, Monſieur, répondit le Chevalier; & je vous prie même de ne jamais révéler ce que je viens d'avoir l'honneur de vous raconter. Je ſuis content de mon ſort. Je ne vivrois pas mieux, ni peut-être ſi bien, avec tout le revenu de Mademoiſelle de M..... que je fais avec le mien. Je tâche de profiter des leçons morales de mon Gouverneur. Pour les autres, je crois qu'elles me feroient plus de mal que de bien. Vous avez raiſon, dit mon oncle en ſe levant: je vous laiſſe dans cette bonne diſpoſition, & je crois en effet qu'il eſt tems de nous aller coucher.

Le Chevalier ne demandant pas mieux, fit un grand ſalut & diſparut. Moi, je me retirai dans ma chambre, où mon

valet qui m'attendoit, fut ſurpris des éclats de rire qui m'échapoient. En effet, je n'en étois pas le maître, quand je me rappellois la maniere dont le Chevalier s'étoit preſque peint, & la bonne-foi avec laquelle j'avois vu mon oncle mordre à la grappe, lui ſur-tout qui ſe piquoit quelquefois d'être ſi connoiſſeur. Si ce que j'avois vu me paroiſſoit riſible, ce fut bien pis quand j'appris du Chevalier que toute ſon hiſtoire n'étoit qu'une fable inventée ſur le champ pour ſon plaiſir.

Il avoit prévenu mon oncle d'une partie que nous avions formée, ſans lui rien dire de plus. Il devoit venir me prendre. Il le fit, mais fort tard, parce qu'il s'oublia au lit. Il y avoit du tems que j'étois prêt quand il arriva. Il ne prit que celui de ſaluer mon oncle, & de s'informer comment il avoit paſſé la nuit. Sur le champ nous partîmes. A peine me vis-je ſeul avec lui, que je tombai ſur ſon hiſtoire. Ce

que vous nous racontâtes hier, lui dis-je, m'a paru bien hardi & bien extraordinaire. Je gage, répondit-il en me regardant fixement, que tu le crois. Comment, ſi je le crois! n'eſt-ce donc pas la vérité? Non, ma foi, me jura-t-il; & tout ce que j'ai dit, je l'ai imaginé pour tuer le tems & amuſer ton oncle. Quel conte, m'écriai-je! Oui, répliqua-t-il, ce que je dis hier, mais non pas ce que je dis à préſent. J'eus toutes les peines du monde à l'en croire, & ce ne fut qu'en me promettant ſa véritable hiſtoire au retour de notre rendez-vous où nous étions près d'arriver.

En attendant, je me tins plus d'une fois les côtés à force de rire, & je le priai de toute mon ame de prendre garde que mon oncle ne s'apperçût jamais qu'il s'étoit moqué de lui, parce que sûrement il n'en auroit réſulté rien de bon. Je ne me ſuis point moqué de lui, répliqua-t-il, & il auroit tort de le prendre ſur ce ton: je n'ai prétendu

que l'amuſer & le divertir. Soit, lui dis-je ; mais quelque don que vous ayez de perſuader, je crois qu'il vaut mieux encore qu'il n'en ſache abſolument rien.

Enfin nous arrivâmes. Nos deux amis nous attendoient déja. Les Comédiennes étoient averties, & nous ne fîmes que les aller prendre. Elles étoient quatre ; c'eſt-à-dire, deux Comédiennes & deux de leurs amies. Celles-ci monterent dans notre carroſſe ; les deux Actrices dans celui de nos amis, & fouette cocher, nous allâmes deſcendre à Saint-Cloud. Dans toutes ces premieres parties, je n'avois ordinairement que le rebut de cette vile marchandiſe. Plus d'une fois je m'en piquai, & penſai même me faire des affaires. Ce jour-là, j'aurois peut-être commencé ; mais le Chevalier qui me voyoit déja de mauvaiſe humeur, me prit en particulier, & me dit : Je vois bien que tu n'es pas content de ta chance : écoute, c'eſt ici

au plus offrant & dernier enchériſſeur : tu as le gouſſet garni, ne te fâche pas, choiſis ſeulement, & je me charge du reſte.

Mais ſi je te diſois, lui répondis-je, que c'eſt à la tienne que j'en veux. Tant mieux, interrompit-il, alors tu en ſeras quitte à bien meilleur prix. Je l'aime pourtant, à ce que je lui ai déja dit ; mais n'importe, viens, & je vais m'en dédire. Non, non, Chevalier, lui répondis-je, tu es trop généreux. Cette autre, ſous la protection de ce Mouſquetaire me plaît bien autant ; garde la tienne, & tâchons d'avoir celle-là. Tu l'auras, me jura-t-il, mais il faut obſerver quelques meſures. Les Mouſquetaires ne lâchent pas aiſément priſe ; il faut avec eux de la ruſe, ou l'épée à la main. S'il ne s'agit que de l'épée, répartis-je avec feu, parbleu j'en ai une. Fort bien, reprit le Chevalier, mais garde-la pour une autre occaſion. Tu ne voudrois pas peut-être que je te ré-

portaſſe mort à ton oncle. Mort, m'écriai-je avec colere! c'eſt bien moi qui ſe laiſſeroit tuer! Etourdi, me dit-il alors, je vois bien que tu as beſoin de mes leçons. Souviens-toi qu'il ne te faut que de l'argent, & que quand il te faudroit du ſang, ce n'eſt pas ici le lieu de le verſer. Il n'appartient qu'aux fous de ſe battre pour les femmes. Je t'en dirai une autre fois davantage. Pour le préſent, ſuis moi, & prépare ſeulement tes louis.

Je m'appaiſai, & fis docilement ce que mon Pédagogue m'intimoit. Nous rejoignîmes la compagnie. Quoique ce ne fût pas trop la ſaiſon de ſe promener, nous allâmes pourtant faire un tour dans le Parc, en attendant le dîner. Nous rîmes, nous batifolâmes; mais en revenant, le Chevalier céda ſa compagne au Mouſquetaire, & prît la ſienne en badinant. Si j'avois connu ce Mouſquetaire, comme j'ai fait depuis, il ne m'en auroit pas coûté mes cinquante

louis pour les faveurs de cette Laïs. Mais mon petit Grec, & moi, n'étions encore que de l'ancienne Grece.

Arrivés au lieu où nous avions fait préparer à dîner, le Chevalier me tira encore à part. L'affaire eſt faite, me dit-il, tu joueras la comédie; mais c'eſt à toi à régler les ſcènes. Elles ſont peut-être un peu cheres à la Cour, & la Dame en queſtion ſe trouve quelquefois à celles des plus grandes Reines. Nous nous mîmes à table. En prenant nos places, je m'apperçus que la Commédienne commençoit à jouer ſon rôle. Elle me donna l'un de ſes côtés, & pendant le repas toutes ſes attentions furent pour moi. Le Mouſquetaire ne s'en formaliſoit point. Ils étoient enſemble à pic-nic, & déja prévenu de ſon aubaine, il la laiſſoit faire.

Cependant, comme s'il y avoit eu tout à craindre, elle obſerva le plus grand myſtere pour le tête-à-tête. Elle feignit que la promenade lui avoit donné

la colique, & ſe levant de table la premiere, elle ſe retira dans une chambre voiſine, ſous prétexte d'être libre. Moi qui ne craignois pas le bruit, je la ſuivis officieuſement, & fis d'abord allumer grand feu. Pendant ce tems, le Mouſquetaire troquoit déja avec moi. Ma chance étoit pour lui du fruit nouveau, & ce n'étoit que faute de nous mieux connoître, que nous n'avions pas fait troc de Gentilhomme. Je parle pour moi; car pour lui, il y avoit du tems qu'il avoit payé une fois pour toutes.

Ayant placé ma Malade près du feu dans un fauteuil, une ſotte diſcrétion me fit croire que je devois faire un tour à la ſalle. J'enfilai la porte. Elle qui craignoit que ce ne fût là tout, me cria d'un ton langoureux: Quoi, vous m'abandonnez! Je retournai ſur mes pas, & pour être d'un retour plus prompt encore, je lui donnai trois ou quatre baiſers que j'avois oubliés.

Si ma diſcrétion étoit ſotte, elle n'é-

toit pas moins inutile. Entrant dans la ſalle, je fus tout étonné de n'y plus trouver que chiens ou chats, à qui la colique prit peut-être auſſi. Pour mes gens ils en tenoient déja & travailloient au remede. Plus content que je n'aurois dû l'être, je ne fis qu'un ſaut pour rejoindre ma Cléopatre. C'eſt là qu'avec mes louis je trouvai bientôt le véritable élixir. Tous défilerent dix par dix ; c'eſt le taux que j'y mis. Un de moins, je craignois que le ſpécifique ne valût rien.

Le mal épidémique étant par-tout bien guéri, on ſe raſſembla par couple au lieu où l'on s'étoit ſéparé. Comme les plus malades, nous n'y arrivâmes que les derniers. Chacun s'étoit déja demandé, comment on ſe trouvoit. On nous fit la même queſtion, & nous la fîmes à notre tour. Tous parurent ſatisfaits, & le Mouſquetaire plus que perſonne. La colique dont nous nous étions débarraſſés, ne nous empêcha pas de retourner à la promenade. Nous y allions

alors pêle-mêle ; tout étoit commun, & plus de particulier. J'en excepte pourtant ma Malade, qui me demandoit de tems en tems le bras, pour en cas de colique être ſans doute guérie au même prix.

Notre promenade ne fut pas longue. Nous rentrâmes bientôt, & ne ſachant plus que faire, on propoſa de jouer. Il ne falloit plus que cela pour m'achever. De dix louis qui me reſtoient, j'en perdis la plus grande partie au quadrille, & j'eus à peine de quoi payer mon contingent de la dépenſe faite ou à faire. Notre ſouper ne fut pas à beaucoup près ſi jovial que le dîner. Nous ne laiſſâmes pourtant pas de nous égayer, mais ſans oublier notre départ. Nous remontâmes dans nos carroſſes, non pas dans le même ordre que nous étions venus. On s'accoupla, ſelon ſon goût, ou plutôt ſelon le caprice de la débauche.

En arrivant, nous remîmes nos Maî-

treſſes chacune chez elle. La mienne paroiſſoit ſi paſſionnée qu'elle ne pouvoit me quitter. Cependant il fallut nous ſéparer, mais avec promeſſe de nous revoir, & même au plutôt. Nous nous rejoignîmes, le Chevalier & moi; c'eſt-à-dire, qu'ayant été ſéparés, il deſcendit du carroſſe où il étoit, pour remonter dans le mien, ou plutôt le nôtre. Il demeuroit dans le même quartier que moi. Le tems que nous mîmes à nous y rendre, fut employé à nous faire réciproquement toutes ſortes de queſtions. Apprenant ce qu'il m'en avoit coûté, il me dit: Diable! la ſauſſe eſt chere: mais paſſe encore pour la ſauſſe, pourvu qu'il n'y ait pas certaines épices: Epices, répondis-je, qu'entens-tu par-là?

J'entens, reprit-il, que ſi j'avois ſu ce que je ſais, je me ſerois bien donné de garde de te ſervir auſſi mal que je crains d'avoir fait. Là-deſſus il ne m'apprit pas ſeulement ce que c'étoit qu'é-

pices, mais que Mademoiſelle Pouſſette (c'étoit le nom de ma Comédienne) étoit une fameuſe Épiciere, connue pour telle; qu'en ayant déja ouï parler, il avoit été extrêmement ſurpris & fâché, d'apprendre par les femmes avec qui il étoit revenu, & ſon nom, & une quantité de poivrades qu'il ſavoit déja. La vérité eſt que cette pauvre Pouſſette avoit ce méchant renom : mais qu'elle le méritât, c'eſt ce que je ne crois pas; car elle étoit beaucoup plus retenue que la plupart de ſes pareilles Son plus grand crime étoit d'être extrêmement jolie & ſéduiſante, préférée par-tout où elle ſe trouvoit, & s'attirant par-là la jalouſie & la rage de toutes ſes concurrentes, qui la déchiroient à belles dents.

Cependant, comme je ne ſavois pas encore toutes ces particularités, je ne laiſſai pas que d'être fort inquiet, & le Chevalier pour l'amour de moi. Il me conſeilla d'abord une neuvaine; & pour me conſoler, il ajouta qu'il avoit dans

ſa

ſa manche l'Eſculape de Paris, dont il avoit été ſecouru plus d'une fois, & toujours avec ſuccès. En diſant ces mots. notre cocher s'arrêta. Je deſcendis, & le Chevalier fut en faire autant chez lui.

La neuvaine à laquelle il me condamna, eut pluſieurs bons effets. Elle retint ma fougue, je repris tant ſoit peu de goût pour mes exercices; je lus comme j'avois coutume de faire ſous mon Précepteur. Je me repoſai enfin, & ce fut toujours autant de pris pour le ſalut de mon corps, de ma bourſe, & ſur-tout de mon ame. Si les jeunes gens réfléchiſſoient qu'il n'y a pas le moindre dérangement qui ne faſſe brêche à l'un de ces grands objets, & ſouvent à tous trois à la fois, ils s'en abſtiendroient peut-être, ou du moins ils éviteroient certains déſordres, qui joignent aux inconvéniens que je viens d'indiquer, la perte de la réputation & de l'honneur.

Je ſais, & il n'eſt que trop vrai, qu'à ce dernier égard, la mode renverſe tout & met le vice à la place de la vertu; mais qui ne ſait en même tems que ce renverſement d'ordre n'eſt venu, & ne ſe ſoutient que par le dérangement de quelques cervelles, qui ſe font une occupation & preſque un devoir de tourner en ridicule tout ce qui a l'air de vertu; & que leur nombre, auſſi petit que mépriſable, ne peut être mis en parallele avec la multitude de ceux qui protégent encore la vertu?

Nous étions dans le cas, le Chevalier & moi, & nous y fûmes dans la ſuite bien davantage, nous n'employions la portion de bon ſens que le Ciel nous avoit donnée, qu'à nous rendre foux, qu'à ériger le vice en vertu, & en faire parade, comme un homme qui tireroit vanité, & ſe délecteroit à être aveugle, ſourd & couvert de lépre. Deux choſes en particulier peuvent faire tomber les jeunes gens dans ce déréglement

d'eſprit & de cœur, le tempérament & l'éducation.

Quelquefois les paſſions ſont ſi vives, qu'après avoir été retenues par bien des efforts, elles ſe répandent enſuite comme un torrent : c'eſt de quoi je pourrois ſervir d'exemple. Quelquefois auſſi, faute de frein, elles ne ſe donnent pas ſeulement carriere, mais elles ramaſſent à droite & à gauche tout ce qui peut les rendre plus vicieuſes. Souvent même certains vices étrangers ſe mettent de la partie, & deviennent bientôt comme naturels. C'eſt ce que l'on pourra remarquer par la véritable hiſtoire du Chevalier, qu'il m'avoit promiſe au retour de notre partie, & qu'il eut tout le tems de me raconter, pendant la retraite ou le relâche dont nous étions convenus. S'il avoit eu pour veiller à ſon éducation un homme auſſi ſage & auſſi ſurveillant que celui qu'on m'avoit donné, j'ai lieu de croire que ſon tempérament, moins fâcheux encore que le

mien, auroit pu être réglé, & que des leçons pareilles à celles que j'avois reçues, ne trouvant pas tant d'obſtacle chez lui que chez moi, auroient vraiſemblablement produit plus d'effet. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il n'eût jamais été Tartuffe : caractere le plus déteſtable, mais qui étoit plutôt riſible en lui, parce qu'il ne lui ſervoit qu'à ſe divertir.

Suivant la réſolution que nous avions priſe, il vint me faire compagnie. Dès le premier jour, je le ſommai de me tenir parole, & de commencer nos récréations par le récit qu'il m'avoit promis. Je croyois, me dit-il d'abord, que tu aurois oublié cette promeſſe. Je regrette quaſi de te l'avoir faite. Deux choſes me peſent, mon cher ami, ajouta-t-il, le paſſé & l'avenir. Je me ſuis mis ſur le pied de n'y ſonger que le moins que je puis, parce que cela m'empêche de goûter le préſent, où je tâche de trouver le vrai bien. Cependant, continua-

t-il, je ſuis prêt à te ſatisfaire, mais à condition que tu garderas tout pour toi, & ſur-tout que ton oncle, que je ne veux pas m'attirer à dos, n'en ſaura jamais rien. Tu ſais trop, lui répondis-je en riant, combien je t'aime, & que tu n'as qu'à vouloir pour être obéi. Comme mon oncle étoit ſorti, & que rien ne nous empêchoit, nous prîmes chacun une chaiſe, & nous approchant d'un bon feu que j'avois fait allumer, il commença.

Tout ce que tu m'as ouï raconter à ton oncle n'eſt en effet qu'une fable, mais qui a néanmoins ſon origine comme toutes les autres. J'en ai bâti ſur ma naiſſance mille encore plus extraordinaires, & qui le ſont peut-être moins que les vérités qui me regardent.

Je ne ſuis pas ſeulement poſthume, comme il me vint l'autre jour dans l'eſprit de le dire, mais une eſpece de Melchiſédec, ſans pere, ſans mere, ſans généalogie ; je dirois même ſans

commencement de jours ni fin de vie, ſi une expérience journaliere ne m'apprenoit que l'on naît & que l'on meurt. Je ne connus jamais de parens, ni de loin ni de près; j'en ignore juſqu'aux noms, & ne ſais d'où m'eſt venu celui que je porte.

Cependant, ſi je m'en crois, je ſuis né quelque choſe : tout autre que moi tireroit cette conjecture de la maniere dont j'ai été élevé, & des ſix cents piſtoles que je reçois réguliérement tous les ans, tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, & toujours avec l'indication de l'uſage que j'en dois faire.

Outre que l'on prend toutes les précautions du monde pour me remettre cette ſomme, c'eſt qu'elle eſt toujours accompagnée des menaces les plus terribles, en cas que je marque la moindre indiſcrétion. Tu es le ſeul à qui j'aie ſeulement oſé juſqu'ici en ouvrir la bouche; mais je ne ſais, je te regarde comme un autre moi-même, & c'eſt

moins pour m'acquitter de ma promeſſe que je me confie en toi, que par un penchant invincible qui m'y porte. Pour ne pas omettre un mot de tout ce que la mémoire me peut fournir de mon hiſtoire, je vais la commencer dès l'âge où il eſt à peine permis de conſerver la moindre idée d'aucune circonſtance.

Je n'ai, par exemple, qu'un ſouvenir très-confus d'avoir été en nourrice dans un village ici autour, & d'y avoir eu même trois ou quatre femmes. Je ne me ſouviens pas mieux d'en avoir été enlevé à l'âge d'environ trois ans, par une Dame vétue de noir, qui me prit dans un carroſſe, & me baiſa mille & mille fois, juſqu'à ce que nous arrivâmes ici dans un fauxbourg où elle me deſcendit. Cette époque m'eſt d'autant plus ſenſible, qu'en deſcendant le pied lui gliſſa, & que tombant avec moi, elle fit des cris terribles, ſur-tout dans la maiſon où elle entra, & où elle me déshabilla elle-même de pied en cap,

pour voir apparemment ſi je n'étois point bleſſé. Heureuſement je ne l'étois pas : ſes baiſers recommencerent ; elle ſortit, & jamais je ne la revis plus.

Je me ſuis ſouvent rappelé cette aventure ; quelquefois j'ai cru que cette Dame ſi tendre ne pouvoit être que ma mere. Mais quelle apparence que m'ayant amené-là, elle n'y eût jamais remis le pied ? C'eſt ce qui ne s'accorde pas, ce me ſemble, avec la tendreſſe d'une mere. Il faudroit ou qu'elle fût morte, ou qu'on lui eût fait accroire que je le fuſſe moi-même. Mais cela ne ſe peut encore : & ne fût-ce que le ſoin que l'on prend de ma ſubſiſtance, je juge le contraire. Quelque précaution qu'elle eût priſe, je doute que mes ſix cents piſtoles me parvinſſent auſſi réguliérement : & d'ailleurs à quoi ſerviroit tant de myſtere ? Un pere, ou tout autre, ne leveroit-il pas le maſque, du moins à mon égard ?

Quoi qu'il en ſoit, cette Dame me

laiſſa dans les mains des deux autres. C'étoit bien des Dames en effet, les comparant aux femmes que je venois de quitter ; mais je ne ſus jamais qui elles étoient, pendant quatre ans que je fus avec elles, & qu'elles m'enſeignoient elles-mêmes ce qu'un enfant de mon âge pouvoit naturellement apprendre. Elles me montrerent tour-à-tour à lire, à écrire. Jamais l'une ne me quittoit que l'autre ne prît ſa place. Ce n'étoit que ſoins, qu'attentions : je faiſois tout ce que je voulois, à la réſerve de ſortir à la rue. J'eus beau le demander, jamais on ne me l'accorda ; il eſt vrai que la maiſon où j'étois, petite en elle-même, mais bien ornée, & fournie de tout ce qui pouvoit m'amuſer, ne me laiſſoit que cette ſeule choſe à ſouhaiter. Un grand & magnifique jardin qu'elle avoit derriere, avec de belles allées, pouvoit, au lieu de la rue, ſuffire à me promener. Tout ce qui me manquoit, c'étoit des enfans de

mon âge ; mais ne connoiſſant point cet agrément, il m'étoit facile de m'en paſſer.

Sachant déja paſſablement lire & écrire, un Précepteur vint me tirer delà pour pouſſer mon éducation. C'étoit un Eccléſiaſtique, le premier de cette robe, & preſque auſſi le premier homme que j'euſſe jamais vu. Les Dames avec qui j'étois m'embraſſerent en pleurant, & me livrerent entre ſes mains. J'eus de la peine à les quitter ; & la différence que je trouvai bientôt de la vie douce que je menois auprès d'elles, avec le tourment de la Grammaire, augmenta mes regrets au point de chercher à les aller retrouver. Mais comment ? mon Précepteur m'avoit d'abord emmené à Meaux, & delà prenant avec moi le carroſſe public, nous étions arrivés à Paris, comme ſi nous fuſſions venus de Province. Tout cela s'étoit fait ſans doute par précaution ; & dans cette même vue, mon Précepteur m'avoit

déja baptiſé le Chevalier d'Arcis, & s'étoit nommé l'Abbé de Fléville.

Nous prîmes un logement dans le Collége de Navarre : mon Précepteur m'y occupa d'abord depuis le matin juſqu'au ſoir. Il n'y avoit ni pleurs ni gémiſſemens qui tinſſent. Son pouvoir étoit abſolu, & ſi je n'obéiſſois, le châtiment ſuivoit. C'eſt dans un de ces malheureux jours, que rebuté à l'excès, je m'échappai de mon tyran, & me ſauvai par la ville. Je ſavois en général que j'avois été à Paris, & que j'y étois encore. Mon deſſein étoit de tant courir, tant chercher, & de frapper à tant de portes, que je rencontrerois à la fin le paradis d'où j'étois ſorti. J'eus aſſez d'eſprit pour courir d'abord bien loin : je ſavois qu'il ne paſſoit preſque point de carroſſes dans le quartier que je cherchois ; cela, pour ainſi dire, me ſervoit de guide. Je traverſai cinq ou ſix fois Paris d'un bout à l'autre. Je heurtai en effet à mille & mille portes : on m'in-

terrogeoit, je ne ſavois que répondre; pluſieurs touchés de mes pleurs, & jugeant que j'étois un enfant égaré, me prioient d'entrer; mais voyant que ce n'étoit point ce que je ſouhaitois, je remerciois & allois plus loin.

Quatre jours ſe paſſerent ainſi, ſans preſque manger ni boire, & couchant où je pouvois. A la fin, mon Précepteur, qui avoit fait courir par-tout, & qui étoit lui-même à mes trouſſes, m'attrappa dans le fauxbourg Saint-Marceau, où je cherchois depuis deux jours, & au même gîte où je m'étois retiré la veille. En le voyant, tout mon corps friſſonna. Quelque pitoyable que fût mon ſort, quel qu'il ait pu être, je l'euſſe préféré au chagrin de retourner ſous ſa diſcipline. Il s'approcha pour me ſaiſir: je le repouſſai en jetant des cris effroyables. Vous ne m'emmenerez pas, lui criois-je; j'aime mieux perdre la vie. Si ce n'eût été le reſpect qu'impoſoit ſon caractere, je ne crois pas que

les

les bonnes gens chez qui j'étois l'euſſent jamais laiſſé faire ; mais eux-mêmes m'encourageant, me firent monter avec lui en carroſſe, & je retournai à mon Collége.

Soit inquiétude ou fatigue, ſoit indiſpoſition venue de plus loin, mon Précepteur tomba malade. Il ſe mit au lit, & ne s'en leva plus. Toutes les fois que je réfléchis à cette perte, je crains de ne l'avoir pas aſſez regretté. Ce ſévere Eccléſiaſtique eût, je crois, fait de moi tout autre choſe que je ne ſuis. Il eſt sûr au moins que je ne ſerois pas ſi ignorant, & qu'ayant peut-être à la fin pris du goût pour l'étude, je n'en aurois pas tant aujourd'hui pour la vie que je mene ; vie qui m'ennuie quelquefois, & qui n'eſt pas ſans remords. C'eſt ainſi qu'au milieu de la débauche même, la conſcience parle & nous preſſe. On ſent, malgré l'ivreſſe, le tort qu'on a de s'y livrer ; & pour peu qu'elle paſſe ou diminue, on ne peut

s'empêcher de ſe haïr & de ſe déteſter. Malheureuſes paſſions ! troublerez-vous toujours le repos & la raiſon ?

Pendant la maladie de mon Précepteur, continua le Chevalier, un autre Eccléſiaſtique vint d'avance occuper ſa place. Je ne ſais comment cela ſe fit, & ſe fait encore ; mais ſi jamais quelqu'un eut lieu de croire aux Génies, c'eſt moi, par l'impénétrabilité des circonſtances de ma vie, qui ſont autant de myſteres. Ce nouvel Eccléſiaſtique étant entré, comme pour venir conſoler mon Précepteur, s'approcha de ſon lit, & lui parla quelque tems à l'oreille. Je crus que c'étoit un Confeſſeur : je ſortis même ; mais un moment après il vint me prendre par la main, & me conduiſit auprès du malade, qui d'une voix mourante me fit ſes derniers adieux. Voilà, ajouta-t-il, le Précepteur que je vous laiſſe : Dieu veuille qu'il n'ait pas à eſſuyer autant de peines & de chagrins que vous m'en avez donné ! Il rendit l'ame deux jours après.

Sa mort ne me fut pas à beaucoup près auſſi ſenſible qu'elle l'eût été, ſi cet homme de bien eût acheté, comme font la plupart de ſes ſemblables à l'égard de leurs éleves, mon amitié par une lâche complaiſance. La conſcience & l'honneur le guidoient; & je puis dire, que moins je paroiſſois le regretter, plus en quelque ſorte je faiſois ſon éloge. Son ſucceſſeur ſembloit encore avoir été fait exprès pour diminuer mes regrets. C'étoit l'homme dont j'ai fait le portrait dans ma fable précédente, & que j'ai tiré d'après nature, excepté pourtant ſa figure que j'ai un peu outrée. Pour faire la juſte comparaiſon de ces deux Eccléſiaſtiques, il ſuffira de dire que tous deux, à tous égards, étoient de véritables antipodes.

Ghibelli, c'étoit le nom de mon nouveau Maître, prit d'abord avec moi le titre de Gouverneur. Il ne pouvoit ſouffrir qu'on l'appellât Précepteur. Je ne ſais pourquoi; car il étoit auſſi peu

digne de l'un que de l'autre : tel il me prit, tel il me laiſſa ; avec cette différence pourtant, que ſans lui je n'aurois jamais ſi bien ſu déguiſer mes penchans & me donner quelquefois la comédie. Il n'en étoit pas de même ſous ſa conduite ; tout étoit ſérieux & méthodique, & ſi jamais je n'eus de bruit pour n'avoir pas été ſage, je m'en attirai ſouvent faute de l'avoir paru. C'eſt à quoi ſe réduiſoient toutes ſes leçons. Du reſte, auſſi facile, auſſi complaiſant que mon Prédéceſſeur l'étoit peu, il gagna bien vîte mon amitié ; de ſorte que j'euſſe donné pour lui mon ſang & ma vie.

Je ne ſais d'où étoit venu à mon prétendu génie un pareil Gâte-Jeuneſſe ; mais celui-là, & ayant d'autres ſurveillans, notre conduite lui revint. Mon Gouverneur en reçut de vives cenſures ; je le ſus, & voici comment : plus d'une fois je l'avois vu triſte & rêveur ; en vain je lui en demandois la cauſe. Sui-

vant ſa réponſe, c'étoit toujours un mal de tête ou une migraine. Ce mal lui prenoit à la fin ſi fort & ſi ſouvent, que je jugeai qu'il avoit autre choſe. Peut-être m'en ſerois-je tenu là; mais dans un de ces jours de criſe, je l'apperçus, ſans qu'il me vît, une Lettre à la main, & dès-lors je réſolus de m'éclaircir.

Pour y réuſſir, je feignis moi-même d'être malade, & d'avoir beſoin de dormir. C'étoit le ſeul moyen de l'éloigner, autrement il étoit toujours avec moi, & peu m'importoit, puiſqu'il travailloit lui-même à me procurer toute ſorte de plaiſirs. Voyant que je m'étois mis ſur le lit, il ſortit comme je l'avois prévu, & fut voir un ami dans le Collége. Moi auſſi-tôt je me leve, j'entre dans ſa chambre; & ſoit haſard, ſoit que n'ayant jamais eu aucun lieu de ſe méfier de moi, il n'égligea les moindres précautions; je trouvai la clef ſur on cabinet, & je n'eus qu'à tourner. Comme je n'avois que des Lettres en

vue, je mis d'abord la main ſur un paquet qui m'en promettoit. J'y en trouvai en effet, & ce fut-là qu'en cherchant à ſatisfaire ma curioſité, je l'augmentai à un point qui depuis ne m'a preſque laiſſé aucun repos.

Ces Lettres étoient toutes ſans nom, mais de deux mains; l'une d'homme, à ce qu'il me parut, & l'autre de femme. Par-tout je n'y voyois que le nom de fils & de cher fils. La matiere d'ailleurs me faiſoit aſſez connoître qu'il s'agiſſoit de moi, & ſur-tout les premieres, qui étoient ſans contredit les dernieres que mon Gouverneur avoit reçues, & qu'il avoit miſes par rang l'une ſur l'autre. Les premieres, dis-je, ne reſpiroient que colere & menaces. Je me ſuis repenti cent fois de ne les avoir pas emportées; mais la crainte & la hâte où j'étois, me donnerent à peine le tems de lire; je me preſſai de ſortir, pour n'être pas pris ſur le fait.

Mon Gouverneur, qui ne me quittoit

jamais pour long-tems, rentra presqu'aussi-tôt. J'étois déja retourné sur mon lit, mais en proie à tout ce que je venois de lire, ou plutôt à une curiosité qui me dévoroit. C'est donc-là, disois-je en moi-même, cet enfant trouvé sous un chou, ou venu comme un champignon. C'étoit en effet les réponses qu'on avoit fait cent fois à mes petites questions enfantines; mais dont j'étois depuis long-tems désabusé, sans pourtant être plus instruit de ma naissance. Cette rencontre me donna tellement envie d'en savoir davantage, que j'eus toutes les peines du monde à ne pas me trahir d'abord à mon Gouverneur. Tout ce que je pus faire, fut de me contenter ce jour-là; mais dès le lendemain je commençai à ne donner à mon Gouverneur non plus de repos que j'en goûtois. Il ne se méfia jamais de rien, & prit toutes mes instances pour un effet de l'âge, qui ne me permettoit plus de m'ignorer moi-même.

Quelque choſe que je fiſſe, il tint ferme, & je n'en tirai jamais aucune lumiere. Je ſuis sûr, lui dis-je quelque tems après avoir lu ſes Lettres, que vous pourriez me tirer de la juſte & cruelle démangeaiſon qui me dévore. Vous ne le voulez pas, mais comptez que je me ſouviendrai éternellement du refus que vous me faites. Ecoutez, me répondit-il alors, votre curioſité eſt à ſa place. Je ne ſouffre pas moins que vous de ne la pas ſatisfaire : mais ſavez-vous ce qu'il nous en coûteroit infailliblement & à vous & à moi ? Quoi, lui répartis-je ? La vie, continua-t-il en m'ouvrant des yeux & une bouche comme pour m'avaler. J'avoue que je demeurai tout interdit. Il s'en apperçut. Hé bien, ajouta-t-il d'un ton plus modéré, votre démangeaiſon ſe paſſe-t-elle ? m'étourdirez-vous encore ? Vous le pouvez, ſi vous êtes las de vivre. Je fus quelque tems ſans dire mot ; mais la parole me venant avec la réflexion,

je fis une derniere tentative. Qui ſaura jamais, lui alléguai-je, ce que vous pourriez m'apprendre? Nous ne ſommes que nous deux. Fort bien, interrompit-il; mais qui me répondra, ſi je ne ſais me taire, que vous le ſachiez mieux que moi. Encore une fois, continua-t-il en colere, ne m'en parlez plus.

Si je lui obéis, ce ne fut que pour le moment. Dans la ſuite, & ſur-tout à certains quarts-d'heure, je le démontois. Mais il étoit Italien, & qui plus eſt Napolitain; c'eſt-à-dire, un homme qui naturellement impénétrable, l'étoit encore plus par la crainte du fer ou du poiſon. Cependant je ne crois pas qu'il y ait échappé. Sa prétendue apoplexie dont j'ai parlé, fut le nom qu'on donna à ſa mort ſubite: mais ſi l'on eût ſu comme moi ce que l'on en devoit penſer, & qu'on l'eût ouvert, je ſuis perſuadé que le poiſon s'y fût trouvé. J'en juge par diverſes occaſions, & ſur-tout parce que ne démordant point de ſa

conduire avec moi, & ſe fondant peut-être ſur ce qu'on n'oſeroit jamais le congédier, il avoit manqué dès auparavant d'être aſſaſſiné. L'aventure eſt particuliere. Ce fut moi qui lui ſauvai pour cette fois la vie, au riſque même de la mienne.

Parmi pluſieurs habitudes, nous en avions une ſur-tout à l'entrée du Marais. De ce quartier, au Collége de Navarre, il y a loin. Un ſoir, lorſque nous nous retirions, & que nous paſſions par la place de Greve, on arrêta notre fiacre. Il falloit bien que mon Gouverneur s'attendît à quelque choſe de ſemblable. Il s'élança auſſi-tôt hors du carroſſe, porta la main à deux piſtolets de poche qu'il avoit, les tira au haſard, & pour ſurcroît d'accident perça la jambe de notre cocher. Moi, ſans ſavoir de quoi il étoit queſtion, j'étois ſauté à bas comme lui, & ma petite épée à la main je tins tête à trois aſſaſſins. Prenez garde, cria l'un d'eux,

ne nous trompons point. Pendant qu'ils cherchoient à meſurer leur coup, un autre carroſſe avec deux flambeaux ſurvint. Il paſſoit à toute bride ; mais malgré cela mon Gouverneur qui craignoit tout pour lui & rien pour moi, ſauta derriere avec les laquais & me laiſſa-là.

Il étoit ſi certain qu'on n'en vouloit qu'à lui, que d'abord qu'il fut échappé, les aſſaſſins mirent bas les armes, & me faiſant des juremens en forme de prieres, me perſuaderent de rengaîner, & de me confier à eux pour me remener. Bon-gré, malgré, je ne pus les empêcher. Ils me prirent à braſſe-corps, me jetterent dans mon même fiacre, & craignant le Guet, ils obligerent le cocher, tout bleſſé qu'il étoit, de fouetter à tour de bras au Collége de Navarre. Eux-mêmes donnerent l'ordre ; ce qui prouve qu'ils étoient bien inſtruits. J'étois ſi ému, & de l'action qui venoit de ſe paſſer, & d'entendre encore mes grivois jurer, tempêter de ce qu'ils avoient

manqué leur coup, que j'arrivai ſans preſque avoir ſoufflé.

L'un d'eux étant deſcendu, ſonna; & le portier qui avoit coutume de nous attendre, ouvrit, mais ſans chandelle, par bonheur; car s'il avoit vu mes conducteurs maſqués, comme ils étoient, il eût peut-être refermé, & m'auroit laiſſé avec mes ſcélérats. Comme il étoit à demi endormi, & qu'il faiſoit plus obſcur encore ſous la porte que dans la rue, j'entrai ſans qu'il s'apperçût que mon Gouverneur manquoit. Le bonheur voulut que malgré mon émotion, j'euſſe aſſez de préſence d'eſprit pour ne lui rien dire. Je gagnai ma chambre, & tel que j'étois je me mis ſur le lit, où après avoir repris mes ſens, je m'endormis, juſqu'à ce que mon Gouverneur lui-même vint m'éveiller.

Je fus ſi ravi de le revoir, que je ſautai à ſon col, comme ſi je le revoyois des morts. Lui de ſon côté, ne l'étoit pas tant. Voyez, me dit-il, les riſques

que

que je cours; mais laiſſons cela, & apprenez-moi comment vous vous êtes rendu. Je le lui racontai. Il m'applaudit de n'avoir rien dit au portier. Il en avoit fait de même, & nous convînmes de ne pas lâcher le moindre mot de notre aventure. Etant tranquilles de ce côté, il m'apprit à ſon tour comment il avoit paſſé la nuit. Le carroſſe derriere lequel il étoit monté, s'étant arrêté près de la Place des Victoires, il étoit deſcendu avec les laquais. Le maître bien étonné l'avoit prié d'entrer, & entendant ſon aventure, dont lui-même avoit eu frayeur, il lui avoit offert, peut-être par reſpect pour ſon caractere, un lit qu'il avoit accepté.

Après nous être mutuellement ſatisfaits, mon Gouverneur ſe répandit en plaintes ameres ſur ſon ſort. On veut ma mort, s'écria-t-il, je n'en doute plus. Mais ne devroit-on pas à préſent craindre ma vengeance. Je crus que c'étoit le tems de tirer de lui ce que

je n'avois pu lui arracher juſques-là. Pourquoi ces alarmes, lui dis-je ? Ne pourrois-je donc pas vous mettre à l'abri, ſi de vous à moi vous me développiez ce que je vous ai demandé tant de fois? Non, reprit-il, ma perte eſt jurée, & tout ce que vous pourriez ne la retarderoit pas, & ne feroit au contraire que l'avancer. Son affliction, ſa triſteſſe, étoient ſi grandes, que ma curioſité ſe changea en compaſſion, & qu'au lieu de le preſſer davantage je me mis à le conſoler.

Cependant cette affaire ne le rendit pas ſeulement triſte & rêveur, mais beaucoup plus retenu & circonſpect. Nous négligeâmes nos habitudes, ſurtout nous ne nous retirâmes plus la nuit. Malgré cela, je n'en crois pas moins qu'il a été dépêché pour l'autre monde. Outre cette aventure, qui me fait croire qu'on avoit en effet réſolu de s'en défaire, c'eſt que deux heures avant que de tomber, je ſavois déja qu'il devoit

mourir. Il eſt vrai que je n'y penſai qu'après coup : mais ſi j'y avois bien réfléchi d'abord, peut-être y auroit-il eu encore du remede, & que je l'euſſe ſauvé une ſeconde fois.

Le matin du jour ou de la nuit qu'il mourut, étant ſortis enſemble, nous avons été arrêtés à dîner. C'étoit chez une femme, où pluſieurs femelles jeunes & jolies, nous appelloient ſouvent. Je ne ſais ſi c'étoit par preſſentiment, mais il réſiſta à mille inſtances qu'il n'avoit pas coutume de faire. Peut-être même eût-il tout-à-fait réſiſté, ſi lui faiſant le détail de tout ce qui pouvoit flatter ſon goût, on ne lui eût nommé un petit pain aux champignons. On ſavoit qu'il en étoit amateur & friand par-deſſus tout. Enfin, pour ſon malheur, il demeura, & je crois qu'on ſe ſervit de ſa friandiſe, non-ſeulement pour l'empoiſonner; mais encore pour faire croire, en cas de ſoupçon, qu'elle avoit ſeule cauſé ſa mort. La Matrône chez qui je

m'échappai un jour pour lui en parler, me paya de cette monnoie.

Quoi qu'il en ſoit, le ragoût qu'on laiſſa, je m'en ſouviens encore, tout entier à Ghibelli, ne ſe fit point du tout ſentir juſqu'à ce qu'il le tua. Le même ſoir, ſoupant au Collége, il but, mangea à ſon ordinaire, & paroiſſoit ſe porter auſſi-bien qu'il eût jamais fait. Après le repas, lui dans ſa chambre, & moi dans la mienne, j'entendis ouvrir doucement ma porte. Je tournai la tête pour voir ce que c'étoit; j'apperçus un petit homme maſqué, qui s'avançant une Lettre à la main, me faiſoit ſigne de l'autre, & me diſoit *chut*, *chut*. Si j'avois été moins accoutumé aux myſteres, je ſerois peut-être tombé d'effroi, ou j'aurois crié. Tout au contraire, je me levai, non pourtant ſans un peu d'émotion; mais n'importe, j'avançai & je reçus la Lettre. *Bravo*, s'écria doucement le petit homme en me la remettant, cela va bien. Adieu, j'eſpere

vous revoir demain. Il partit, & me laiſſa-là.

A peine eût-il tourné le talon, que je courus à la lumiere pour lire la Lettre : elle n'avoit pas même d'adreſſe. Je l'ouvris, & je reconnus ſans peine la même écriture de femme, que celle que j'avois vue dans le cabinet de mon Gouverneur. Je me flattois quaſi d'y trouver quelque éclairciſſement. Point du tout, je n'y lus pas même les doux noms de fils & de cher fils. Ce n'étoit qu'un ſimple ordre de me rendre ſeul à une telle heure dans le jardin de l'Hôtel de Condé; & des réitérations de n'y pas manquer. Hélas ! par malheur pour le pauvre Ghibelli, on ne ſavoit que trop, comme je le crois, qu'il ne me tiendroit pas compagnie. Je n'eus pas achevé la lecture de ma Lettre, ou du moins de réfléchir à la maniere dont je l'avois reçue, & à ce qu'elle contenoit, que je crus l'entendre ſe débattre & tomber. Je ſaiſis la chandelle, je courus à ſa chambre, &

je le vis en effet par terre & preſque déja ſans vie.

Il eſt aiſé de s'imaginer que ſi j'avois eu toute la liberté de penſer, & que je l'euſſe fait ſecourir ſur le champ, il en fût peut-être revenu ; mais je fus ſi effrayé, que je tombai moi-même ſans connoiſſance, & que je ne la recouvrai que pour le voir tout-à-fait mort.

Nous n'avions jamais eu de domeſtiques que le portier du Collége, & un Savoyard pour faire nos commiſſions. Celui-ci étant venu le matin, ſelon ſa coutume, trouva nos portes ouvertes, & paſſant de ma chambre dans celle de mon Gouverneur, nous trouva tous deux étendus ; il courut avertir le portier ; tout le Collége le ſut bientôt, & s'aſſembla auprès de nous. Le Médecin qui vint enſuite nous examina, & jugea d'abord que je n'étois pas mort ; mais venant à mon Gouverneur, il n'y trouva aucun ſigne de vie. Pour moi, je reſ-

ſuſcitai bientôt, quelques eſſences en firent l'affaire ; mais quel ſpectacle ! lorſqu'ouvrant les yeux, je vis Ghibelli qui les avoit fermés pour jamais.

J'ai déja dit que ce Gouverneur m'étoit cher. Sans examiner alors ſi j'avois tort ou raiſon, je m'abandonnai à la plus vive douleur ; je fis des extravagances ſur ſon cadavre, que j'aurois honte de réciter. Enfin on m'en arracha ; & ce qu'il y a de particulier, c'eſt que parmi ceux qui m'obligerent à me retirer dans ma chambre, l'un d'eux reſtant le dernier, me mit un billet dans la main, & s'enfuit avec les autres : je n'étois pas en état de le lire, je le gardai plus de deux heures tel que je l'avois reçu, ou plutôt je le mouillai de mes larmes, comme s'il en eût été la ſource. A la fin je l'ouvris, & je vis que ce n'étoit que pour m'intimer de nouveau le rendez-vous qu'on m'avoit donné la veille : on préſumoit ſans doute que je pourrois l'oublier, en effet, je

n'y penſois déja plus ; mais malgré un nouveau ſujet de mortification, je ne laiſſai pas que de m'y rendre.

Juſques-là il ne m'étoit pas ſeulement tombé dans la penſée de m'emparer des papiers de mon Gouverneur ; cette idée me vint tout-à-coup, après avoir lu ce dernier billet, je me levai, & fus me ſaiſir de ſes clefs ; mais ouvrant ſon cabinet, je trouvai les moineaux dénichés. La douleur où j'étois ne m'empêcha pas de ſentir ce nouveau coup ; de m'imaginer que Ghibelli les eût brûlés, cela ne ſe pouvoit, non-ſeulement il n'avoit aucune raiſon pour le faire ; mais pluſieurs au contraire devoient l'obliger à les garder. Ce que je crois, c'eſt que mon petit homme n'étoit pas fort loin, quand j'entendis mon Gouverneur tomber & ſe débattre, qu'il attendoit peut-être dans un coin de notre antichambre le moment de la tragédie, pour enlever les papiers, de quelque maniere que ce fût ; mais que

m'ayant vu moi-même étendu, & jugeant qu'il n'y avoit rien à craindre pour moi, & peut-être que je ne reſterois pas ſi long-tems dans cet état, il avoit fait ſon affaire, & étoit décampé & revenu. Je dis revenu, parce que je crois encore que c'eſt lui qui me fourra le dernier billet dans la main, & qui s'enfuit après, comme je l'ai dit.

Quoi qu'il en ſoit, incertain de mon ſort, & accablé de mille douleurs, je me rendis au lieu marqué. Arrivé, & déja aſſis ſur un banc, le même petit homme que j'avois vu la veille, vint preſqu'auſſi-tôt ſe placer à mon côté. Malgré l'obſcurité, il avoit encore ſon maſque; c'eſt moi, me dit-il, qui vous donnai hier ce rendez-vous. Il eſt arrivé depuis un grand changement. Votre Gouverneur n'eſt plus, je le ſais; mais loin de vous en attriſter comme il ſe pourroit, vous devez vous en réjouir. Je penſai le battre, quand j'entendis ce début. Je l'euſſe du moins laiſſé,

s'il ne m'eût arrêté ; en me prenant par la manche & m'appaiſant. Raſſéyez-vous, ajouta-t-il, & m'écoutez. Qu'allez-vous faire à préſent ? Je vais, lui répondis-je bruſquement, tenir compagnie à mon Gouverneur, juſqu'à ce qu'il ſoit en terre ; après, le Ciel y pourvoira. Il y a déja pourvu, interrompit-il : tenez, prenez cette bourſe, & faites-en l'uſage que vous indiquera un billet que vous y trouverez ; vous recevrez la même ſomme exactement tous les trois mois ; mais prenez garde, il y va de votre vie, ſi vous ne vous conduiſez pas comme on le veut, ſi vous marquez la moindre curioſité, & ſur-tout ſi jamais vous parlez : vous n'aurez plus déſormais de Gouverneur, continua-t-il ; il eût mieux valu que vous n'en euſſiez jamais eu, mais l'on y ſuppléera par des avis qu'il faut ſuivre, ou mourir.

Mourir, repris-je, il n'y aura pas grand mal, auſſi-bien je ne vis qu'à

demi. Je me levai pour m'en aller. Il m'arrêta encore, & tandis qu'il continuoit à m'endoctriner, deux perſonnes nous joignirent, & s'aſſirent auprès de nous. Elles étoient maſquées comme lui; mais l'une d'elles levant ſon maſque, m'embraſſa avec un tranſport de tendreſſe qui n'eût jamais d'égal. Je ſentis en même tems des pleurs couler. Elle exprima auſſi quelques paroles d'une voix baſſe & entrecoupée. Tout ce que j'entendis de plus diſtinct, fut: *Mon fils, mon cher fils, fais ce qu'on exige de toi; c'eſt pour ton bien, on t'aime, tu le ſauras peut-être mieux un jour.* L'autre perſonne qui étoit ſurvenue, ſe contenta de me prendre la main, de me la ſerrer, & tous deux ſe retirerent, me laiſſant encore avec mon petit homme. Je crois qu'il n'étoit demeuré que pour m'obſerver, & empêcher que je ne ſuiviſſe ces tendres perſonnes pour tâcher de les connoître. J'en juge, parce qu'il ne me dit preſque plus mot,

& qu'en ſe levant il marmotta ſeulement entre ſes dents ; ils ont eu le tems de ſe rendre. Adieu.

Je me levai preſqu'en même tems que lui. Je le ſuivis des yeux tant que je pus ; mais craignant qu'il ne s'imaginât que je le ſuiviſſe en effet, je le perdis bientôt de vue, & repris en droiture le chemin de mon Collége. Je trouvai ma chambre & celle du mort remplies. J'en fus ravi ; car s'il n'y eût eu qu'une ou deux perſonnes comme je m'y attendois, le ſpectacle eût été trop lugubre pour que j'y euſſe réſiſté. J'aurois cependant bien voulu viſiter ma bourſe ; mais je me contentai d'en tirer le billet, & de m'éloigner un moment pour le lire. J'y trouvai à peu près une répétition de tout ce que m'avoit dit mon petit homme : outre cela il y avoit une direction pour ma conduite, qui conſiſtoit en ceci : » Qu'après avoir rendu les derniers de-» voirs à Ghibelli, mon Gouverneur, » j'abandonnerois le Collége ; que je ne

» quitterois

» quitterois pas moins toutes les habi-
» tudes que j'y avois, ou celles que je
» pouvois avoir d'ailleurs ; qu'il falloit,
» en un mot, que je vécuſſe d'une toute
» autre maniere, & que je commen-
» çaſſe à me retirer à l'Hôtel d'Anſpach
» dans la rue Jacob, juſqu'à nouvel
» ordre ».

Je ſuivis ponctuellement tous ces ordres. Mon Gouverneur, mort, enterré, tout le Collége l'étoit pour moi. J'étois même bien-aiſe de m'en éloigner, pour n'avoir pas éternellement ſous les yeux des objets qui ne pouvoient qu'entretenir ma douleur. Je fis faire à Ghibelli des obſeques magnifiques ; & à mes frais. Tout le Collége y aſſiſta, comme s'il n'y avoit eu rien à dire ſur ſon compte. Cependant, outre pluſieurs ſcandales que notre conduite avoit cauſé ; c'eſt que voulant approfondir qui nous étions, il s'étoit débité diverſes calomnies infâmes & capables de lui faire refuſer la ſépulture. Mais monnoie fait

tout, plus encore parmi le Clergé qu'ailleurs ; & notre argent qui avoit juſques-là couvert nos défauts, ſervit encore à les enterrer.

La cérémonie faite, j'abandonnai le Collége dès le même jour. En paſſant la porte, je remis les clefs de mes chambres au portier. Je lui donnai en récompenſe de ſes bons ſervices, tout ce qu'il y avoit ; & ſuivi de mon Savoyard que j'avois chargé de quelques bagatelles, je me rendis au lieu qu'on m'avoit preſcrit. On m'y attendoit déja. J'eus à peine parlé, que l'on me conduiſit dans un appartement magnifique. J'y trouvai même un grand valet qui me ſalua comme ſon maître, & que je gardai comme tel ſans lui faire aucune queſtion. Pour ne conſerver aucune idée de mon Collége, & ſur-tout pour n'avoir rien qui me rappellât le triſte ſouvenir de mon cher Ghibelli, je récompenſai mon Savoyard & le renvoyai.

La premiere action ſérieuſe que je fis dans ma nouvelle demeure, fut de viſiter ma bourſe. Je l'avois bien déja fait, mais ſeulement pour y puiſer; ce n'étoit pas aſſez. Mon petit homme m'en avoit promis autant tous les trois mois. Je ſavois à peu près ce que j'en avois ôté, & je voulois calculer pour ſavoir quel pourroit être mon revenu. J'y trouvai deux cents louis, & cinquante environ que j'en avois tirés, cela me faiſoit par an mille louis. Bon, m'écriai-je, j'aurai-là du moins de quoi me divertir. Cette ſomme me fut réguliérement payée pendant deux ans que je demeurai-là. Toutes les fois que mon petit homme ſe montroit à moi, ſoit le ſoir à la promenade, ſoit de bon matin chez moi, c'étoit toujours la même bourſe de louis. Il n'en eut rien rabattu ſans doute, ſi j'en euſſe fait un bon uſage; mais une Demoiſelle de Province étant venue loger dans mon hôtel, je m'en amourachai. Non-ſeulement je

dépensois pour elle tout mon revenu, mais elle me fit faire beaucoup de dettes. J'empruntois à droite & à gauche. Mon génie en fut averti, cela lui déplut, & il m'en fit faire des réprimandes.

S'il n'y avoit eu que cela, peut-être ne m'eût-on rien rogné, & qu'on eût payé mes dettes, à condition de n'en plus faire : mais j'étois si occupé de ma passion, que je négligeois tous les exercices qui m'étoient prescrits. Mon génie me fit faire des plaintes là-dessus, plus vives encore que sur tout le reste. Elles me furent réitérées trois, quatre fois. Voyant qu'elles ne produisoient rien, on fit enlever & conduire ma Provinciale je ne sais où. On m'ordonna de sortir de mon hôtel, on m'indiqua celui où je suis, avec des menaces terribles si je ne m'y rendois pas au plutôt, & m'exerçois réguliérement à l'Académie de la Guériniere. J'obéis, & je le fais encore tous les jours, le désespoir dans

le cœur, ſur-tout quand je me rappelle ma chere Provinciale qui m'a été ravie, & que je ne compte plus de revoir jamais.

Je ne ſus d'abord qu'une partie de mes malheurs ; c'eſt-à-dire, que je n'appris la réduction de mon revenu que lorſque je le reçus, ſix ſemaines après, de mon petit homme. C'eſt ici près au Jardin du Luxembourg que j'eus ſa premiere rencontre. Il ne m'en parla point. Je ne le connus que trop au poids de la bourſe ; & lorſque pour m'en aſſurer mieux, je voulus la viſiter, j'y trouvai un billet avec ces mots : *Pour vous apprendre à être ſage.* Je n'ai donc plus, depuis ce tems-là, que cent cinquante piſtoles tous les trois mois. Je m'en conſole aiſément. C'eſt même plus qu'il ne m'en faudroit pour vivre content, en attendant mieux, ſi l'on s'en fioit aſſez à moi pour me croire capable d'un ſecret qui m'intéreſſe autant que celui-ci. Mais au lieu de cela, ce ne ſont

que menaces, au cas ſeulement que je marque la moindre envie de me connoître. Cependant rien n'eſt plus naturel, & je trouve dans les marques de tendreſſe que j'ai reçues, & que je reçois, une cruauté inouïe qui les dément.

Quelque raiſon qu'on ait pour le myſtere, c'eſt me ſacrifier que de ne m'en pas faire part. Suppoſons que les auteurs de ma ſubſiſtance, & qui le ſont ſans doute de ma naiſſance, viennent à mourir, où en ſuis-je! Me voilà non-ſeulement pour jamais ſans aucune connoiſſance de pere ni de mere, mais réduit à ne ſavoir que devenir. Quand même je parviendrois à découvrir mon origine, comment la perſuader, comment faire reconnoître mon rang, ou répéter mes droits; tandis que toute la terre m'aura ignoré! C'eſt l'ouvrage d'un fatal honneur, dont je ſerai la victime. Se peut-il qu'une chimere prévale ainſi ſur les ſentimens les plus in-

times de la nature ! Ces réflexions m'accablent ; & lorſque j'enviſage l'avenir, je ne cherche pour m'étourdir qu'à jouir du préſent.

Le Chevalier finiſſant ainſi ſon hiſtoire, je lui marquai la vive part que j'y prenois ; & quoique je ne fuſſe guere propre au perſonnage de conſolateur, je ne laiſſai pas que de le faire en ſa faveur. J'eſpere mieux que vous, lui dis-je. Comptez que votre Génie ne vous abandonnera pas plus pour l'avenir que pour le préſent, & qu'il préviendra tous les malheurs que vous redoutez. Le plus grand, répliqua-t-il, ſeroit de demeurer éternellement une eſpece de *Melchisédec*. J'aimerois mieux être Savetier & connoître mes parens, qu'être Potentat & ne ſavoir d'où je viens. Quand je vous entends quelquefois dire mon oncle, & que je ſonge qu'il n'y a pas un être au monde que je puiſſe ſeulement qualifier de couſin, cela me navre juſqu'à l'ame. En effet, je ne

ſache rien de ſi triſte, que de n'avoir aucun parent dont on puiſſe ſe réclamer. Le Chevalier, quoiqu'iſſu d'une des maiſons de France, les plus illuſtres & les plus nombreuſes, étoit néanmoins comme étranger dans le monde entier. Je laiſſe à ceux qui le ſont, ou qui l'ont été ſeulement d'une Province ou d'un Royaume à l'autre, à juger de ce qui en eſt. Eux ſeuls le peuvent. Pour moi je vis encore actuellement dans cette diſgrace, je trouve que la mort eſt préférable.

Il étoit heure de dîner quand le Chevalier eut fini, & que nous eûmes fait toutes nos petites réflexions. Comme mon oncle en ſortant m'avoit dit qu'il ne rentreroit que le ſoir, j'avois ordonné le dîner dans ſa chambre. Il étoit prêt, & nous nous mîmes à table. J'ai le goſier aſſez ſec, dit d'abord le Chevalier, pour boire un coup, & pour te conſoler, interrompis-je; ma foi tu as raiſon, c'eſt une bonne choſe que

le vin. Il s'en verſa lui-même, & ſur le champ il en fit l'épreuve. Les jeunes gens font aiſément divorce avec le chagrin. Nous perdîmes inſenſiblement ſon récit de vue, & la gaîté n'en laiſſa bientôt preſque aucune trace.

De la table, nous fûmes, malgré le froid, en divertir le reſte au Luxembourg. Je ne ſai ſi Mademoiſelle de.... avoit auſſi quelque idée triſte à diſſiper, mais nous l'y trouvâmes accompagnée de deux Dames, & je me ſouviens que le Chevalier me dit : *Je voudrois que ce fût-là mon génie.* Nous la ſaluâmes en nous croiſant ; mais nous étant retournés à quelque diſtance, nous les ſurprîmes toutes trois déja tournées elles-mêmes & qui nous regardoient aller.

De quelque part que vienne une certaine attention, l'amour-propre, toujours prêt à juger favorablement, s'y plaît ; mais je remarquai que le Chevalier prit un ſingulier plaiſir à celle

qu'avoit pour nous Mademoiſelle de.... Loin que notre action interrompît la ſienne, elle ne ceſſa de nous regarder, & l'on pouvoit même diſtinguer qu'il y avoit chez elle quelque choſe de plus qu'un ſimple attrait de curioſité. Hélas! tant dans l'un que dans l'autre, c'étoit la nature qui agiſſoit. Quoiqu'aveugle chez le Chevalier, elle ne ſe faiſoit pas moins ſentir que chez Mademoiſelle de.... où elle étoit éclairée. Quelques années après les maſques tomberent, les myſteres s'éclaircirent; & comme il arrive preſque toujours d'un fruit illégitime, le Chevalier fut ſacrifié, comme il le craignoit.

Nous paſsâmes lui & moi le reſte de ma neuvaine comme nous l'avions projetté; c'eſt-à-dire, à faire trêve avec le plaiſir, & à n'en prendre qu'à nos exercices. La vérité eſt qu'il n'avoit pas le ſou, & que m'étant déja redevable de quelques louis, il attendoit l'apparition de ſon petit homme pour me les

rendre, & nous divertir à frais communs. Il en uſoit ainſi ſans que je le ſuſſe; mais lorſque je l'appris, je m'en fâchai, & dans la ſuite nous fîmes bourſe commune. La conformité d'inclinations, qui forme ordinairement les liaiſons, nous unit ſi étroitement, qu'il n'y eut pas ſeulement entre nous communauté d'eſpeces, mais que nous ne faiſions pour ainſi dire qu'un corps & qu'une ame. Malgré mon changement d'état, qui arriva bientôt, il n'y en eut aucun dans notre amitié. Les nœuds ne s'en ſerrêrent pas moins, & l'abſence qui arrivoit quelquefois, ne ſervoit qu'à nous revoir avec plus de plaiſir.

Avant que mon eſpece de retraite fût finie, mon oncle, qui avoit vu plus d'une fois M. le Comte de J.... avoit appris de lui que Madame la Comteſſe de C.... avoit deſſein de me faire Page de M. le Duc d'Orléans. Mon oncle avoit goûté cette propoſition. Il s'étonna même qu'étant aſſez connu du

Prince, cette penſée ne lui fût pas venue auſſi-tôt après ſon arrivée; mais il aimoit encore mieux que cela ſe fît par le canal de Madame la Comteſſe. La premiere fois qu'il m'en parla, ce fut avec toute ſorte d'avantages. Il me dit, que je n'en ferois pas moins mes exercices, que j'aurois par-là un Protecteur, non-ſeulement déja puiſſant, mais qui ayant la perſpective de la Régence, pouvoit un jour mieux qu'aucun autre m'avancer & faire ma fortune. Tu ſeras là, ajouta-t-il encore, avec de jeunes éveillés comme toi, & Dieu ſait comme tu vas te réjouir.

Le parti me parut ſi beau, que j'aurois déja voulu que l'affaire eût été faite. Mon oncle avoit écrit ſur le champ à mon pere pour l'en informer, & nous n'attendions que ſon avis pour voir Madame la Comteſſe de C.... & la prier de mettre les fers au feu. La maniere dont mon oncle s'y étoit pris à l'égard de mon pere, les couleurs qu'il avoit donné

donné à ce deſſein, comme pouvant être un jour avantageux, & à moi & à toute ma famille; de plus, l'eſpérance de me poſſéder également dans ſa vieilleſſe, le flattoit trop agréablement pour ne pas recevoir bientôt le conſentement que nous eſpérions. Nous le reçûmes en effet. Le ſeul obſtacle après cela étoit le Chevalier, que je craignois de perdre, & qui témoigna pour moi la même crainte, lorſque je lui fis l'ouverture du parti qu'on m'offroit. Il eſt sûr que j'y euſſe renoncé plutôt qu'à lui; mais nous trouvâmes que ce n'étoit qu'une terreur panique, & qu'à l'exception de nous voir ſans ceſſe, ce qui la plupart du tems fait naître le dégoût, notre ſéparation n'empiéteroit rien moins que ſur notre union.

Nous ne ſongeâmes donc, mon oncle & moi, qu'à profiter de l'heureuſe diſpoſition de Madame la Comteſſe de C... Comme la propoſition nous étoit venue par M. le Comte de J.... nous paſsâmes

d'abord chez lui. Il offrit de nous accompagner. Nous acceptâmes ſa politeſſe, & ſur le champ nous allâmes nous faire annoncer. Il eſt inutile de dire l'accueil plein de charmes & de grace que nous fit Madame la Comteſſe de C..... connue pour la Dame la plus galante de la Cour, elle en eut toujours les manieres. Enfin nous dînâmes chez elle. A la fin du repas, elle ordonna de mettre les chevaux à ſon carroſſe, & à l'inſtant elle partit pour aller conclure l'affaire.

Elle s'y prit ſi bien, que dès le lendemain nous fûmes avertis de nous rendre chez M. le Comte de J... Nous le fîmes, ſans différer. Un moment après, Madame la Comteſſe y arriva, & nous prenant dans ſon carroſſe, elle nous conduiſit elle-même au Palais-Royal. Elle y avoit alors les grandes entrées. Comme M. le Duc d'Orléans étoit déja prévenu, nous fûmes d'abord introduits. Il étoit avec l'Abbé du Bois.

Monſeigneur, dit-elle en me montrant de la main, voici le jeune Gentilhomme dont j'ai eu l'honneur de vous parler. Avouez, continua-t-elle, qu'il paroît propre au myſtere : ma foi, ſi vous n'en voulez pas, je le garderai pour moi. *Il te conviendroit mieux qu'à moi*, répondit le Prince en riant. *N'eſt-ce pas l'Abbé? qu'en dis-tu?* Hélas! répondit celui-ci, le reſpect, Monſeigneur, m'empêche de vous contredire.

Après ce badinage, le Prince lui-même m'ordonna d'avancer. J'obéis. Il me fit quelques queſtions, auxquelles je répondis. Mon oncle qu'il reconnut, l'empêcha peut-être d'en faire davantage. J'en fus ravi; car tout réſolu que je pouvois être ailleurs, je l'étois fort peu devant un ſi grand Prince. L'idée remplie de ſon rang & de ſon mérite, je n'étois pas le maître d'une ſotte timidité, qui me coupoit pour ainſi dire le ſifflet. Mon oncle ayant pris ma place, je me retirai preſque derriere lui. M. le

Duc d'Orléans s'entretint quelque tems avec lui, & ſans me jetter dans un nouvel embarras, il lui dit qu'il parleroit à M.... ſon Ecuyer, & que je n'avois qu'à venir endoſſer l'habit quand je voudrois.

J'accepte votre Page, dit-il à Madame la Comteſſe, qui paroiſſoit s'échauffer avec l'Abbé du Bois. *Je le prends ſur votre parole, mais à condition que vous me le dreſſerez*. Oui, oui, Monſeigneur, répondit-elle; s'il ne tient qu'à cela, j'en fais mon affaire. Nous nous rétirâmes, mon oncle & moi, & la laiſſâmes avec Monſieur le Duc & l'Abbé.

Le lendemain nous ne manquâmes pas d'aller la remercier. Elle me tint mille diſcours égrillards, auxquels je ne ſavois trop que répondre; & quoique j'euſſe voulu déja être chez l'Ecuyer, elle l'envoya inviter à dîner, pour ne nous pas laiſſer aller, & pour, diſoit-elle, ſe recommander à lui, afin qu'il m'envoyât de tems en tems chez elle.

Nous demeurâmes confus de ſes politeſſes. Monſieur l'Ecuyer vint. Madame la Comteſſe lui apprit le motif de ſon invitation. Il la remercia, & me dit à moi qu'il croyoit en effet me voir le matin, que Mr. le Duc d'Orléans lui avoit parlé, & que je ſerois Page quand il me plairoit. Dès aujourd'hui, Monſieur, lui répondis-je, crainte de manquer. Bon, dit Madame la Comteſſe, j'aime cette vive ardeur.

Auſſi-tôt que nous eûmes quitté la table, nous prîmes congé. Monſieur l'Ecuyer nous emmena chez lui. Il envoya ſur le champ chercher le tailleur. Je pris poſſeſſion en attendant, & ce jour même je ſoupai avec les Pages. Me voilà donc dans une nouvelle école. Ciel, que va-t-on voir! Un jeune homme abandonné à tous ſes ſens, eſclave des plaiſirs, & qui court en triomphe à ſon précipice, comme une victime couronnée de fleurs. Hélas! pouvoit-on s'attendre à rien moins, non-ſeulement de mon tempé-

rament, ou du commerce libertin de mes camarades, mais plus encore du dangereux exemple de mon illuſtre Maître ?

Si les plaiſirs des ſens, ſi la volupté pouſſée & rafinée à l'excès pouvoit contribuer quelque choſe au caractere d'un grand Prince, aucun ne mériteroit mieux ce titre que Philippe Duc d'Orléans. Il eſt rare qu'un génie auſſi ſupérieur que le ſien, ne tombe dans un excès ou dans l'autre. Le tout dépend du penchant ; lui ſeul décide, ſur-tout quand il peut ſe donner carriere, & que rien ne l'arrête.

Philippe avoit du goût pour le plaiſir. Il n'avoit pas moins d'eſprit, & ſavoit d'ailleurs qu'il étoit au-deſſus du *qu'en dira-t-on*, & des loix. Il diſoit lui-même que celles-ci n'étoient pas faites pour lui, qu'elles n'étoient que pour ceux qui n'oſoient ou ne pouvoient ſe ſatisfaire. Voilà juſqu'où la raiſon s'égare, quand le cœur la ſéduit.

Un autre motif de ſéduction pour ce Prince, c'eſt l'exemple que l'on ſuit ordinairement plutôt dans le mal que dans le bien. Elevé & nourri à la Cour du Monarque le plus galant qui ait jamais été, il franchit ſans peine des bornes que la ſcrupuleuſe ignorance ou le tempérament de ſes modeles limitoit. Il ſe trouva d'abord comme de niveau avec eux, & bientôt il paſſa des égaremens, déja légitimes, par l'exemple & la mode, aux plus illicites ou illégitimes. Le cœur chez lui ſembloit n'avoir été fait que pour dominer ſur l'eſprit; celui-ci ne lui ſervoit que pour approuver celui-là, ou pour s'étourdir, quand le préjugé & les réflexions lui ſuſcitoient quelques remords.

J'oſe dire que depuis Céſar, aucun Prince n'a mieux mérité ce qu'on dit de lui, qu'il étoit grand juſque dans ſes vices; que quoiqu'il en eût beaucoup, il avoit tant de qualités, que dans quelque état qu'il fût né, il l'étoit pour

gouverner. Mais ſes qualités, d'ailleurs ſi connues & ſi rebatues, n'entrent point dans le ſujet qui m'oblige à parler de lui. La place que j'occupe dans ces Mémoires, ne permet guere que je le peigne en homme de génie ou d'Etat. Il s'agira plutôt d'amours & de voluptés; je pourrois dire de vices: mais s'il y en a qui puiſſent être ennoblis, tolérés par le rang ou par la maniere de s'y livrer, c'eſt ſur-tout ceux que j'aurai à décrire. Jamais on n'en vit dans cette Cour de ſi prêts à s'ériger en vertus. Ils alloient déja de pair avec elle. Peut-être l'euſſent-ils tout-à-fait ſupplanté, ſi perdant tout-à-coup leur ſupport, elle n'eût repris ſes droits & ſa place dans l'ordre naturel.

C'eſt choſe étonnante, que l'influence que les mœurs d'un Souverain ont dans tous les Etats du monde ſur celles de leurs ſujets. On peut de prime-abord reconnoître leur goût par celui de leur Cour. Il ne ſe borne pas-là; mais à

meſure que le regne eſt plus long, il paſſe de la Cour à la Ville, & de la Ville à la Campagne. Une mode alors ſemble juſtifier pour un tems ce qu'une autre vient bientôt détruire.

Le Duc d'Orléans, pour ne rien omettre de ce que je penſe, avoit reçu du ciel un génie & un cœur incapables de médiocrité. S'il n'atteignoit pas au plus haut degré de vertu, il falloit qu'il tombât dans un abîme d'égaremens. Le mauvais exemple, qu'il ſuça comme avec le lait, & le malheur d'avoir eu près de lui un homme de mœurs pourries, firent que ſes talens, qui auroient pu ſe tourner du bon côté, prirent le mauvais. Si le choix des ſujets eſt néceſſaire lorſqu'il s'agit d'éducation, il l'eſt ſur-tout à l'égard d'un jeune Prince, appelé à être le modele de tout un peuple.

L'Abbé du Bois, centre du vice, ne pouvoit guere manquer de faire du Prince, ſon pupille, un autre lui-même;

& de donner lieu à cette épitaphe que quelques plaiſans firent pour être miſe ſur le tombeau de ſon illuſtre mere : *Ci gît l'oiſiveté*, ou *la mere de tous les vices.*

Enfin le libertinage, ſous la protection de ce Prince, ne pouvoit malheureuſement être mieux pour proſpérer. Son eſprit ſur-tout enjoué, plein de graces & de vivacité, ſavoit donner à ſes paſſions le tour le plus propre pour les faire applaudir & goûter. Tout en impoſoit chez lui, l'éclat du rang, l'agrément. On ne pouvoit l'écouter ſans penſer comme lui, & ſentir quelquefois beaucoup plus, ſur-tout vers les dernieres années de ſa vie, où ce n'étoit plus qu'un cours habituel d'expreſſions déſanimées de paſſion. Ce n'eſt pas, comme on ſait, qu'il fût fort avancé en âge ; mais quand on a vécu en poſte, la fatigue fait ſur ceux-ci ce que l'âge fait ſur les autres. Je rentre dans ce qui me regarde : qu'on me pardonne

ſi je me ſuis peut-être un peu trop écarté.

Le Tailleur étant venu m'ajuſter un habit ſur le corps, M. l'Ecuyer me préſenta au Prince. Il prit le tems que Madame la Comteſſe de C... étoit avec lui. Je parus, & je puis dire qu'on n'eut jamais lieu d'être plus ſatisfait que je le fus, dès cette premiere fois, de l'affabilité & de la bonté de ce généreux Maître. On me dira peut-être que la Comteſſe en eut toute la gloire. Je pourrois le croire, ſi ſon regne qui finit bientôt, & qui ne changea rien à ſes nobles qualités, ne démontroit qu'elles tenoient du naturel. En effet, tout vicieux qu'il étoit à certains égards, il étoit à d'autres, comme je l'ai déja inſinué, des plus grands, des plus nobles & des plus généreux. Pluſieurs aujourd'hui brillent encore de ſes bienfaits. Si je ne ſuis pas de ce nombre, c'eſt que je n'ai ſu en profiter à tems, ou plutôt que la Providence ſe réſervoit à faire

de moi un modele de pénitence & de châtimens.

Malgré cet abord riant, je n'oubliai pas mon cher Chevalier. Auſſi-tôt que je pus, j'allai le voir en habit de cérémonie, & prendre en même tems congé de la Guériniere, de ſon manege & de toutes les connoiſſances que j'y avois. Le Chevalier voyant que c'étoit tout de bon, ſembloit perdre courage, & n'avoir rien à eſpérer après cet adieu. Tu m'abandonnes, me dit-il, mon cher ami. Si j'avois cru que ce dût être ſitôt, je me ſerois bien donné de garde de me préparer tant d'ennui & de regrets. Il eſt sûr que s'il n'eût dépendu que de lui, au lieu d'avoir lui-même des Pages, comme ſa naiſſance le demandoit, il eût poſtulé pour l'être avec moi. Tel eſt quelquefois le caprice du ſort, de ne relever ſes avantages que pour nous priver des moindres douceurs, ou mieux accomplir notre malheur.

D'où te viennent ces triſtes idées, répondis-je

répondis-je au Chevalier ? Pourquoi du moins ne me les avoir pas communiquées, quand je te fis part de ce qui cauſe aujourd'hui ta peine ? Tu ſais que je n'euſſe jamais paſſé outre ; mais ſi tu le veux encore, parle, & je romps. Non, interrompit-il. Je n'aurois jamais cru à la vérité qu'entre dire & faire, il y eût une ſi grande différence : juſqu'ici du moins je ne l'avois pas encore ſi bien ſenti ; mais le ſort en eſt jeté. Tout ce que je te demande, c'eſt de continuer à m'aimer, & de me le prouver en nous voyant le plus ſouvent que faire ſe pourra. Ce marché, qui n'étoit qu'un renouvellement, fut derechef conclu, & ſcellé de mille proteſtations, qui ne ſe démentirent preſque jamais.

On ſe plaint ordinairement que les vrais amis ſont rares. Je le crois, & j'en ai ſouvent fait l'expérience. Mais ſi on réfléchit combien les fondemens de la plupart des liaiſons ſont peu ſolides, & par combien d'endroits ils ſont outre

cela ébranlés, on ne s'étonnera pas que le nombre en ſoit en effet ſi petit. On pourroit réduire ces fondemens à deux principaux; l'intérêt, qui eſt le grand reſſort qui remue les cœurs, & l'agrément qui les chatouille. A l'égard du premier, l'expérience ne trouve que trop combien il eſt fragile. Pour le ſecond, il le ſeroit peut-être moins, ſi l'on étoit toujours dans une égale aſſiette, & en état de contribuer au plaiſir ou d'en recevoir. Mais comme cela ne ſe trouve guere, & que ce fondement, au contraire, chancele deçà & delà, il arrive qu'il n'eſt pas moins ſujet à crouler que le premier.

Pour peu qu'on mette enſuite ces fondemens en oppoſition avec ce qui peut les attaquer, l'intérêt, par exemple, qui détruit ſouvent d'une main ce qu'il édifie de l'autre, la perfidie, la jalouſie, le caprice, une foule de tracaſſeries, & le reſte, on ne s'étonnera pas ſeulement que les vrais amis ſoient

rares, mais qu'il puiſſe s'en trouver deux, comme on verra peut-être, le Chevalier & moi. Il eſt vrai que le démon de l'intérêt ne nous domina jamais ni l'un ni l'autre, & que l'agrément même n'étoit entre nous deux qu'un acceſſoire. Quelle que fût notre aſſiette, gaie ou inquiete, nous nous tolérions. Du reſte, jamais de tergiverſation. S'il arrivoit que l'un crût avoir lieu de ſe plaindre de l'autre, il le faiſoit, mais avec cordialité, & ſur-tout ſans qu'il échappât rien qui ſentît la réprimande, ou une certaine ſupériorité. Enfin, toujous tendres, fideles & francs, nous n'eûmes jamais qu'une diſpute pour nous être un peu relâchés. Nous le reconnûmes, après néanmoins nous être meſurés; mais cet écart ne ſervit qu'à nous aimer davantage, &, comme je l'ai déja dit, pour jamais.

Le Chevalier, qui ne pouvoit ſe réſoudre à me quitter, & qui connoiſſoit d'ailleurs un Page nommé de Grèves,

voulut m'accompagner au Palais Royal, pour le voir & me lier d'abord avec lui. Mon oncle, que je n'avois pas d'abord trouvé à ſon logis, s'y étoit rendu, & nous le ſaluâmes. Après s'être réjoui avec moi du premier accueil que m'avoit fait Mr. le Duc d'Orléans, lorſque ſon Ecuyer m'avoit préſenté en habit de Page, il nous laiſſa pour aller dîner avec Mr. le Comte de J. . . & lui en faire part. Ce Seigneur n'étoit pas bien à la Cour de mon Maître. Malgré cela je ne laiſſai pas dans la ſuite que de le ſervir, en repréſailles de l'intérêt qu'il avoit pris à moi, & des politeſſes que j'avois reçues de lui. Le Chevalier ayant trouvé de Gréves, nous fûmes de notre côté faire une partie de cabaret. Je liai donc avec ce nouveau camarade. Cela ne me fut pas inutile; parce qu'il me mit d'abord au fait de bien des choſes, que je n'aurois pu apprendre qu'avec le tems.

Nous paſſâmes toute l'après-midi à ne

parler que de Pages, & de leur routine. De Gréves, déja ancien, ne pouvoit que me bien inſtruire. C'étoit celui de tous que j'euſſe préféré, ſi je me fuſſe trouvé dans l'embarras du choix, pour conſulter quelques camarades ſur mon devoir. Ses inſtructions furent interrompues par un autre Page, à qui il avoit donné le mot, & qui vint nous avertir que le Prince alloit coucher à St. Cloud. Nous vuidâmes néanmoins encore maintes bouteilles, en attendant l'heure. Enfin elle arriva, & nous prîmes congé du Chevalier, en lui faiſant promettre de venir nous voir le lendemain.

Nous avions calculé le tems ſi juſte, que le Prince étoit déja en carroſſe, & que nous eûmes à peine celui de nous botter & de courir avec lui. Arrivé à St. Cloud, de Gréves recommença ſes inſtructions. Je n'eus beſoin d'en recevoir ni du Gouverneur, ni de perſonne; & dès que mon tour vint pour ſervir mon Prince, je m'en acquittai ſi

bien, que je m'attirai ſes propres éloges. Madame la Comteſſe de C.... que quelques raiſons avoient obligée à ne lui pas tenir compagnie, n'arriva que fort avant dans la nuit. Elle avoit trop affaire pour ſonger d'abord à moi; mais le lendemain elle s'en ſouvint, & m'empêcha même de jouir du Chevalier comme j'aurois voulu.

A peine fut-il arrivé, que ſans avoir preſque le tems de l'embraſſer, on m'avertit de la part du Prince d'aller lui parler. J'obéis, ſans difficulté. Je gagnai ſon appartement, & en l'abordant il me dit d'un air riant, *que ce n'étoit pas lui qui avoit beſoin de moi, mais Madame la Comteſſe.* Je n'étois plus ſi timide que je l'avois été la premiere fois. Monſeigneur, répondis-je, je ſuis ici pour obéir, ſoit à votre Alteſſe, ſoit à Madame la Comteſſe. Je n'attens que l'ordre, & ſuis prêt à tout. *Parbleu!* dit le Prince alors en éclatant, *on ne peut rien de plus. Parle*, ajouta-t-il à

la Comteſſe, & *vois ce que tu veux.* Oh! pour le préſent, répondit-elle, je ne veux rien que ſa bonne volonté; & j'en profite, Monſeigneur, pour vous prier que ſi vous avez jamais quelqu'un à m'envoyer, vous le préfériez à tout autre. *Diable!* reprit ce bon Prince, *je ne ſais trop ſi je dois m'y fier.* Oui, oui, Monſeigneur, vous pouvez vous y fier; c'eſt moi, au contraire, qui n'oſerois, crainte qu'il ne me trahît. Cela ne fut pourtant jamais vrai; & ſi elle avoit quelque riſque à courir, c'étoit bien plutôt de l'inconſtance de mon Maître, pour qui la nouveauté fut toujours un des plus grands attraits. Pour qu'une femme l'eût fixé, il eût fallu qu'elle eût été un Prothée, & Madame de P. . . . . qui eſt celle qu'il aima le plus, ne le garantit pas de mille infidélités.

Ayant paſſé très-long-tems à répondre à pluſieurs queſtions, ſoit du Prince, ſoit de Madame la Comteſſe, on me

donna campo, & je me retirai. Le Chevalier & de Gréves languiſſoient après moi. Que diable avez-vous fait ſi longtems, me demanda celui-ci ? Je ne ſais, lui dis-je : on m'a parlé ; j'ai répondu, & il y a plus de deux heures que j'aurois voulu avoir du pied au cul & me voir avec vous. Mais encore, reprit de Gréves ? Ma foi, interrompis-je, j'ai déja perdu toutes les queſtions qu'on m'a faites ; & tout ce que je puis vous dire, c'eſt qu'on s'eſt diverti, je crois, de mon air novice. Je ne l'étois néanmoins pas aſſez, pour ignorer que le myſtere où je prévoyois que j'entrerois bientôt, demandoit au moins quelque ſecret. Mais, ſans le ſavoir, ou ſi j'euſſe été d'un autre caractere, j'en aurois eu beſoin ſur-tout à l'égard de de Gréves, qui étoit l'agent des amours du Prince, qui avoit par-là ſa confidence, & qui n'étoit ſi curieux que parce qu'il craignoit tout à la fois de perdre l'un & l'autre. Son preſſentiment ne ſe vérifia

que trop. Je fus même tout prêt, voyant le tort que je lui faiſois, de quitter la partie ; mais Madame la Comteſſe accommoda l'affaire. De Gréves étoit depuis long-tems Page ; le Prince en avoit toujours été content. Elle obtint pour lui une récompenſe, & il me laiſſa le champ libre.

Ne ſachant encore ni ce qui en étoit, ni ce qui en devoit être, nous fûmes paiſiblement nous divertir tous trois au même cabaret, où nous avions fait, le Chevalier & moi, notre partie de Comédiennes. Nous la rappellâmes & la vantâmes beaucoup à de Gréves, qui n'avoit pas été de la fête. Sur-tout nous rîmes à gorge déployée de la colique qui nous avoit tenu tous. Il n'y a pas de doute qu'elle ne nous eût pris encore ſi les Comédiennes y euſſent été ; mais nous nous en dédommageâmes à force de boire & de chanter. Au lieu de colique, nous n'eûmes qu'un mal de tête, qui ſe paſſa par bonheur, ſans avoir beſoin de neuvaine.

Le Prince étant venu pour quelques jours à St. Cloud, notre ami le Chevalier s'en retourna à ſon gîte, mais pour prendre mieux ſes meſures, & venir paſſer le reſte du tems avec nous. De retour au Château, on dit à de Gréves que le Prince l'avoit fait chercher. Il courut recevoir ſes ordres. C'étoit pour une commiſſion qu'il devoit faire le lendemain à Paris. A peine fut-il parti, qu'on m'en donna une autre. Elle regardoit Madame la Comteſſe, & ne pouvoit manquer d'être bien faite, car de Gréves l'avoit reçue ainſi que moi. Comme j'étois parti preſqu'en même-tems que lui, que je n'avois qu'une commiſſion, & qu'il en avoit pluſieurs, je fus de retour beaucoup avant lui, & ſans que nous nous fuſſions rencontrés.

Le Chevalier que nous attendions, & que je ſurpris mettant pied à terre au lieu où nous nous étions divertis la veille, s'étonna lui-même de me voir à

cheval & arrivant au galop. Quoi, me dit-il, déja aux champs ? Ma foi, aux aîles près, je te prendrois quaſi pour le Dieu Mercure. Pas encore, lui répondis-je ; mais avec le tems cela pourra venir. Je ſuis à toi dans l'inſtant, au revoir. Je piquai & allai rendre réponſe de ma Commiſſion. Madame la Comteſſe en parut ſi contente, qu'elle promit d'en faire ma cour au Prince. Dans le fond le ſujet n'en valoit guere la peine, & encore moins de nous faire courir à deux, puiſqu'il ne s'agiſſoit que d'avertir le correſpondant du Gazetier de Hollande, de ne pas donner avis qu'elle fût venue ſe délaſſer de Paris à St. Cloud. Elle craignoit ſans doute quelque conjecture fâcheuſe. Je n'en vis pas moins dans les Gazettes que je lus exprès, qu'elle avoit non-ſeulement ſuivi le Prince, mais que S. A. avoit eu quelques accès de fievre.

De Gréves étant arrivé demi-heure après, je l'attendis pour aller enſemble

joindre le Chevalier. Il ne ſavoit pas que j'euſſe été en commiſſion. Chemin faiſant il ſe plaignit à moi de la fatigue des ſiennes, & peſta entr'autres contre celle que j'avois eu comme lui & qu'il avoit trouvée faite. C'étoit bien la peine me dit-il en maugréant, de me faire courir là pour une pareille fadaiſe, encore eſt-ce un bonheur pour moi d'y avoir été, un autre auroit pris les devans & m'auroit peut-être trahi. C'eſt pourtant un Page, continua-t-il, & ſans doute un tel, que nous avons laiſſé à Paris. Non, répondis-je alors, c'eſt moi-même; je ne fais point difficulté de vous le dire, parce que je n'enrage pas moins que vous d'avoir galoppé pour un pareil ſujet. Ce ſeroit bien le diable, reprit-il. A quelle heure êtes vous donc parti? Un moment après vous, répliquai-je, & nous arrivons preſque enſemble.

De Gréves, qui avoit déja pris la mouche de ce que j'avois demeuré ſi long-

long-tems la veille dans l'appartement du Prince, l'auroit ſans doute pris bien davantage, ſi je n'avois ajouté que c'étoit apparemment une ſuite du divertiſſement qu'on s'étoit donné avec moi la veille. Comme je penſois en effet à ce dernier égard, je tempêtai de ſi bonne grace, que de Gréves ſe le perſuada. Nous nous trompions néanmoins tous deux. C'étoit une eſpece d'eſſai que Madame la Comteſſe avoit voulu faire, pour l'uſage qu'elle m'avoit promis; c'eſt-à-dire, pour en faire ma cour au Prince ſur-tout. La ſuite le vérifia bientôt. Cependant nous ne nous divertîmes pas moins avec le Chevalier, que ſi nous euſſions eu tout lieu d'être contens. Nous lui fîmes part de nos griefs. Il en rit, s'en moqua, & nous en fîmes autant.

Le Prince ayant paſſé à Saint-Cloud le tems fixé, il reprit le chemin de Paris, & nous avec lui. Nul ne fit d'abord plus de commiſſions chez la Comteſſe

que moi. Elle ne s'en tint pas là ; mais elle m'établit ſi bien dans l'eſprit de mon Maître, que je devins ſon agent preſque univerſel. De Gréves ne doutant plus de ſa diſgrace, me fit connoître à ſa mine ſeule que j'occupois ſa place. Comme je ne l'avois ni briguée ni ſouhaitée, ſur-tout à ſon préjudice, je réſolus de le prévenir. Ecoutez, lui dis-je un jour, je ne puis ſouffrir que tu me regardes plus long-tems de ſi mauvais œil. As-tu quelque choſe contre moi, parle, & je ſuis prêt à te ſatisfaire ? Surpris, il ne ſavoit quaſi que me répondre. Ne ſois point embarraſſé, continuai-je ; pour moi, je ne le ſuis que de ta moue, & il n'y a rien que je ne faſſe pour ne la plus voir. Moue, s'écria-t-il après moi ; crois-tu que je n'aie pas bien lieu de te la faire ? Non, interrompis-je, & je crois, au contraire, qu'il vaut mieux que tu t'expliques. Hé bien donc, reprit-il, ſache, ſi tu ne le ſais déja, que j'étois ci-devant auprès du Prince ce que

tu es aujourd'hui. Prends maintenant ma place à tous égards, & juge ſi au milieu de ta faveur tu ſerois bien aiſe qu'on vînt te damer le pion, & t'envoyer pour ainſi dire paître.

N'eſt-ce que cela, m'écriai-je; je m'en doutois déja. Quelqu'autre, ſans s'embarraſſer du reſte, t'allégueroit peut-être que chacun eſt ici pour ſoi, & que la faveur eſt une attrape qui peut. Pour moi je penſe autrement, & pourvu que tu ne croies pas que j'aie fait le moindre pas pour te ſupplanter, ni même que je me ſois plu à le faire, compte que nous ſerons bientôt auſſi bons amis que jamais. Il m'aſſura que non, & que s'il n'avoit cru le contraire, il n'auroit pas été ſi retenu, & m'auroit depuis long-tems propoſé de vider l'affaire. Là-deſſus je l'aſſurai que je ceſſerois plutôt d'être Page, que de continuer à jouir de ſa faveur, & que j'emploierois même le peu que j'en avois pour le faire rentrer dans toute la ſienne.

Piqué de ma généroſité, il ne voulut pas paroître en avoir moins. Je ne permettrai jamais, me dit-il, que tu te ſacrifies pour moi. Ayant à être ſupplanté, je me réjouis de l'être par un auſſi brave garçon que toi. Du reſte, je prends mon parti, & j'attendrai que le Prince ſe ſouvienne de moi, pour la récompenſe qu'il m'a toujours promiſe & que j'eſpere de lui. Récompenſe! interrompis-je : moi-même je me flate de te faire tenir parole ; & ſi le Prince étoit aſſez injuſte pour y manquer, je le croirois indigne d'être ſervi par des gens comme nous. De Gréves étoit en effet un brave Gentilhomme, & je l'étois trop de mon côté pour jouir de ſon poſte, s'il n'en avoit un qui le dédommageât.

Incertain de ce qui pourroit encore arriver, je fus trouver Madame la Comteſſe. Je lui communiquai l'entretien que j'avois eu avec de Gréves, & lui proteſtai que je remercierois plutôt, que de continuer à lui faire tort ou à

lui être un obſtacle. Madame la Comteſſe avoit elle-même l'ame trop grande pour ne pas m'approuver, & ſe porter comme nous à la généroſité. Dès ſa premiere entrevue avec M. le Duc d'Orléans, elle obtint pour de Gréves une promeſſe poſitive d'une Compagnie de Dragons, & deux jours après il en eut le brevet.

Sa joie, la mienne, & celle du Chevalier qui avoit appris notre démêlé, fut ſi complette, que nous la célébrâmes huit jours entiers le verre à la main. Nous invitâmes auſſi nos Maîtreſſes à venir la partager; c'eſt-à-dire, de Gréves, une vieille inclination qu'il avoit; le Chevalier, ſa belle Joueuſe du Pharaon; & moi, Pouſſette, cette charmante Comédienne que j'avois promis de revoir, & qui gronda même de ce que le délai avoit été ſi long. On peut juger à quels tranſports nous nous livrâmes. Bacchus, l'Amour, Cartes ou Dez, car il en falloit à la Maîtreſſe du

Chevalier, ſe relevoient tour-à-tour. Par caprice quelquefois, l'un ſe paſſionnoit en particulier aux genoux de ſa Maîtreſſe, l'autre ſe déſaltéroit, & le troiſieme remuoit le Cornet.

On ſe laſſe de tout. De Gréves voulant d'ailleurs joindre ſon Régiment, & prendre poſſeſſion de ſa Compagnie avant l'ouverture de la campagne, nous terminâmes la joie commune par le Bal de l'Opéra. Ce plaiſir ne m'étoit pas nouveau; je me l'étois donné quelquefois, & j'y avois pris goût. Nous fûmes donc achever de nous y mettre ſur les dents. Le matin, quoique nous n'euſſions beſoin que de repos, nous le renvoyâmes encore. De Gréves & moi, ayant trouvé au Bal quelques-uns de nos camarades, nous les emmenâmes déjeûner. Une nuit de plaiſir pour des Pages, n'eſt rien. Ceux-ci qui étoient frais, nous firent paſſer preſque tout le jour à rire, chanter & boire. Enfin, épuiſés de toute façon, nous reme-

nâmes nos Maîtreſſes chez elles, & fûmes nous repoſer tranquillement chez le Chevalier.

Comme j'étois dans le voiſinage de mon oncle, je fus le lendemain lui donner le bon jour, & lui demander à dîner pour nous. Il me trouva ſi abattu & ſi défait, qu'il me jura qu'il avoit peine à me reconnoître. Il me fit même une vive mercuriale. Fi, me dit-il, eſt-ce-là ſe divertir? c'eſt plutôt s'aſſommer. Je ne ſuis pas, continua-t-il, ennemi des plaiſirs; mais peut-il y en avoir quand on les pouſſe à cet excès, & qu'on riſque ſa ſanté & peut-être ſa vie? Mon cher oncle avoit bien raiſon. Les jeunes gens, que les paſſions aveuglent, ne ménagent ſouvent ni corps ni ame. Ils riſquent effrontément l'un & l'autre; pluſieurs même s'en font gloire. Mais qu'il eſt à craindre pour eux d'être un jour cruellement ramenés de cet abus! Les infirmités, la maladie, ſuites inévitables de leurs excès, les attaquent.

Le corps ſouffre, l'ame gémit, & le maſque tombant, il ne reſte que la honte, les regrets, & quelquefois le déſeſpoir.

Quoique je n'euſſe pas fait alors toutes ces réflexions, je ne laiſſai pas que de ſentir mon tort, & de le reconnoître avec mon oncle. Je ne doute pas que je ne lui euſſe déguiſé la cauſe de mon air abattu, s'il ne m'avoit appris qu'il avoit été me chercher pluſieurs fois au Palais Royal, & qu'on lui avoit dit que j'étois à me divertir avec de Gréves. Il ignoroit encore la récompenſe de celui-ci, & ſon départ. Je le réjouis de cette nouvelle. Elle le calma, & il envoya ordonner à dîner pour nous quatre. Je retournai à mes amis, je les amenai; mais ce fut la comédie avec le Chevalier, lorſque mon oncle, qui ne ſavoit pas qu'il eût été des nôtres, s'en apperçut à ſon air, preſqu'auſſi délabré que le mien. Quoi, vous auſſi, Monſieur, lui dit-il? Moi, répondit le

Chevalier; je ne ſai, Monſieur, ce que vous entendez par-là. J'entends, reprit mon oncle, que vous ſerez bien heureux tous tant que vous êtes, ſi vous ne crevez pas de la débauche que je vous ſoupçonne d'avoir faite.

Débauche, interrompit le Chevalier, aſſurément, Monſieur, vous vous trompez, du moins à mon égard. Il eſt vrai, ajouta-t-il, que ces Meſſieurs m'ont entraîné au Bal, & que n'ayant point coutume de paſſer les nuits, je vous parois peut-être un peu fatigué. Du reſte, je ne voudrois pas avoir à me reprocher ce qu'ils peuvent avoir mérité. Un éclat de rire qui nous prit à de Gréves & à moi, auroit démonté tout autre. Pour lui, il ſe tourna vers nous, & nous défiant d'un ſérieux à glacer: Parlez, dit-il, ſi vous oſez, eſt-ce que j'ai fait le libertin comme vous? Oh que nenni, répondit de Gréves, vous êtes un Saint; & ſi nous diſions le contraire, je gage que Monſieur ne nous croiroit jamais.

En effet, ſi mon oncle n'avala pas la pillule, du moins il le parut. Il ſe ſervit de l'exemple du Chevalier, pour renouveller la morale qu'il m'avoit déja prêchée, & pour conclure que des plaiſirs capables de donner l'air que nous avions, nous ouvroient d'emblée les petites-maiſons. En attendant, il offrit à chacun de mes amis une place auprès du feu, & nous en approchant, la converſation changea. De Gréves en fut preſque l'unique objet. Mon oncle le félicita d'être Capitaine comme lui; mais comme plus ancien, il lui donna tous les avis que l'expérience autoriſe toujours dans un vieil Officier. Pendant ce tems-là le dîner qui s'apprêtoit fut ſervi. Nous nous oubliâmes aſſez long-tems à table. Mon oncle eut la complaiſance de nous tenir compagnie juſqu'à la brune; mais après il fut en chercher une plus ſortable pour lui, & nous laiſſa nous trois.

Ne ſachant que faire, de Gréves pro-

posa de retourner au Palais Royal, de s'y reposer encore jusqu'au lendemain, de se préparer ensuite & de partir. Nous fîmes ce qu'il voulut. J'appris en arrivant que le Prince m'avoit fait demander le même matin. Il s'étoit souvenu apparemment que le congé de huit jours qu'il m'avoit donné étoit expiré, & que je devois être rendu. Pour me donner un air d'exactitude, je courus recevoir ses ordres. Ils se bornerent à m'envoyer chez la Comtesse, qu'il n'avoit presque pas vue, disoit-il, faute de moi, & pour lui dire de venir souper avec lui. Je fis ma commission sur le champ. Madame la Comtesse me suivit de près, malgré une nombreuse compagnie qu'elle congédia sans doute. Je les servis tête-à-tête à souper. Je demeurai seul avec eux un moment au dessert. Je ne sai si l'on ne s'étoit pas encore apperçu de mon air haraſſé; mais il n'en fut question qu'alors, & il fallut satisfaire à mille jolies questions.

Le Prince me demandant ſi de Gréves étoit parti; je répondis que non; que ce ne ſeroit que le lendemain, & que ſi j'oſois je ſupplierois encore pour qu'il me fût permis de le conduire. Oh! pour cela non, répondit Madame la Comteſſe. L'air fatigué que je vous vois, me fait craindre que nous ne vous reverrions plus. Cependant ma demande me fut accordée. Sur le champ je me retirai, pour venir en faire part à mes amis, & me repoſer, afin d'être en état de célébrer les derniers adieux. Pluſieurs Pages ſe joignant à nous, nous fîmes le lendemain cortége à de Gréves. Nous l'accompagnâmes en fiacre juſqu'au Bourget, où il prit la poſte pour ſe rendre à Mézieres, lieu de ſa Garniſon. Avant que de nous quitter, nous dînâmes encore enſemble; & s'il y eut des larmes répandues, je crois qu'elles ne pouvoient guere être que de vin.

De retour au Palais Royal, & libre dans

dans mes fonctions, je nageois comme en pleine eau. Je goûtois dans ma faveur tout ce qu'un jeune homme peut trouver de plus flateur ; mais bientôt elle fut troublée par la disgrace de ma bienfaitrice, que je supportai peut-être moins patiemment qu'elle. Pendant son bail, mon illustre Maître ne laissoit pas que de voltiger çà & là. A la fin Madame la Comtesse perdit le droit de le fixer ; c'est-à-dire, autant qu'il pouvoit l'être. La Desmares, fameuse Comédienne, prit sa place. Ce n'étoit pourtant qu'un amour renouvellé des Grecs. Il y avoit maintes années que le Prince s'en étoit lassé ; mais faute d'autre, il étoit déja retourné là plus d'une fois, & c'est ce qu'il fit encore. Ce retour, dont je m'apperçus bientôt, me navra jusqu'à l'ame. Je le trouvois si indigne, que j'en eusse volontiers fait la leçon à mon Jupin ; mais je craignois que cela n'aboutit qu'à m'attirer aussi sa foudre : malgré bon-gré il fallut changer de route.

Pénétré de l'inconſtance qui m'y obligeoit, je ne pus m'empêcher d'aller marquer ma douleur à celle que je croyois devoir être encore plus affligée que moi. Point du tout : loin d'être triſte, comme une poule qui auroit perdu ſon coq, je la trouvai auſſi gaie que ſi elle en eût déja recouvré quatre. Avancez, avancez, me cria-t-elle de ſi loin qu'elle m'apperçut ; pourquoi donc ne vous vois-je plus ? Ah ! Madame, m'écriai-je. Je ſais, interrompit-elle, ce que vous voulez me dire ; mais à bon chat, bon rat. Ah ! Madame, repris-je encore ; quel goût, quel caprice ! le ciel éclaira-t-il jamais rien de pareil ? Bon, bon, ajouta-t-elle, je ſuis ſure qu'en pareil cas un jeune Plumet comme vous cauſeroit beaucoup plus de regrets que je n'en ſens & que je n'en ſentirai jamais. Cela eſt bien flateur, Madame ; que n'eſt-il auſſi vrai ! mais il y a tant de choſes qui me diſent le contraire, que je n'en ſens pas moins la douleur

qui m'amene. En effet, ce compliment ne ſervoit qu'à me rendre plus équivoque ce que j'en devois penſer; & je ne l'en euſſe jamais crue, ſi elle n'en fût venue à d'autres preuves qui ne ſouffroient point de difficulté. Plus conſtant dans ma reconnoiſſance que mon Maître dans ſes feux, je ne lui en donnai pas ſeulement alors de vives marques, mais encore pluſieurs fois depuis.

Ce changement du Prince, comme je l'ai déja remarqué, n'en apporta aucun dans la faveur où j'étois auprès de lui. Bien-loin d'y donner la moindre atteinte, il l'augmenta juſqu'au point de me rendre le compagnon de ſes plaiſirs, plutôt que le meſſager. C'eſt ſans doute à mon caractere facile & prompt à goûter tout ce qui pouvoit flater les ſens, que j'eus en partie cette fatale obligation. Le Prince n'eut peut-être jamais trouvé, malgré ma jeuneſſe, un Page qui ſe moulât auſſi-tôt & ſi

parfaitement à ſon goût & à ſes manieres. Triſte éloge ; malheureuſe vanité ! De tant de beaux talens, il ne me reſte aujourd'hui que le regret de les avoir eus.

Le ciel, à qui ſeul appartient de tirer du mal un bien, s'y eſt plu à mon égard. Mes talens ne ſervirent qu'à ma ruine. Le Prince me chériſſoit trop pour m'éloigner par quelque récompenſe ſolide, & moi trop enivré, je ne laiſſai pas ſeulement échapper les occaſions, mais je diſſipai encore follement ſes libéralités. Sa mort ne fut pour moi qu'un premier abîme ; mille autres s'ouvrirent enſuite ſous mes pas. Tombant enfin dans le plus horrible de tous, j'y trouvai & trouve encore la juſte expiation de mes égaremens.

L'Abbé du Bois, j'ai tremblé juſqu'ici à le nommer, ne ſervit pas peu à me dreſſer. Il devint mon Pédagogue, à-peu-près comme il avoit été celui du Prince. Si ſes maximes, fort différentes

de celles que j'avois reçues juſque-là, trouvoient quelquefois de l'oppoſition en moi, il ſavoit me les faire goûter de façon à me faire rougir d'un reſte de retenue qui pouvoit encore faire ma gloire. La Religion, la Morale dans les mains de cet Eccléſiaſtique, étoient pires qu'un couteau dans celles d'un furieux. Son caractere ne ſervant qu'à relever l'horreur de ſes préceptes, j'en fus plus d'une fois ſaiſi en les écoutant. Le Prince m'eût dit les mêmes choſes, que je n'en euſſe pas été à beaucoup près ſi frappé. La raiſon de cela eſt, je crois, que le vice, toujours laid, l'eſt infiniment davantage dans un homme vétu en défenſeur de la vertu. A la fin, j'eus le malheur de m'y accoutumer tellement, que l'habit même de l'Abbé ſervoit à m'en impoſer.

Depuis long-tems il avoit l'intendance des plaiſirs ou des voluptés du Prince: moi, je n'en fus d'abord que le courrier; mais, graces à mon goût, j'en

devins bientôt comme lui le précurſeur, & quelquefois mon avis prévaloit même ſur le ſien. Il fut pourtant toujours beaucoup meilleur limier que moi, ou plutôt je ne le fus jamais; mais lorſqu'il avoit découvert le gibier, j'allois ſouvent le reconnoître; & ſi mon rapport s'accordoit avec le ſien, on lui lâchoit le trait, & il alloit l'arrêter. Combien de jeunes filles, qui peut-être ſeroient toujours demeurées vertueuſes, tomberent dans le vice attirées & ſéduites par cet intriguant Eccléſiaſtique.

Le Prince trop conſtant dans ſon inconſtance, ne ſe laſſoit jamais de nouveauté. Quelquefois l'Abbé ne pouvant ſuffire à lui en trouver, nous allions tous trois en chercher dans les lieux publics, bravant les inconvéniens. Il eſt vrai que le Lieutenant de Police, toujours averti par l'Abbé, avoit ſoin de pourvoir à notre ſûreté. Une eſcouade d'Archers, ſans que le Prince en ſût rien, environnoit ordinairement le lieu

où nous étions; pour du reſte, nous allions à la garde de Dieu. Ce manege avoit commencé long-tems avant mon bail. Jamais le Prince n'y avoit eu aucune mauvaiſe aventure : mais cette précaution dont j'ai parlé nous ayant une fois manqué, il nous en arriva une qui penſa nous coûter cher, & où le Prince & mon collegue me dûrent en quelque ſorte la vie.

Un ſoir ayant revêtu nos habits couleur de muraille, & étant ſortis ſans bruit par la fauſſe-porte ordinaire, nous nous rendîmes à la porte Saint-Roch, chez une digne connoiſſance de l'Abbé. C'étoit ſur-tout dans ces ſortes de parties où le Prince prenoit le plus de plaiſir, parce qu'il y trouvoit plus de diverſité. Comme l'envie lui étoit ſurvenue tout-à-coup, le Lieutenant de Police n'avoit malheureuſement pu être averti. Nous n'en fûmes pas moins notre train. Arrivés, nous entrâmes. Tout étoit tranquille dans ce lieu. On paroiſſoit n'at-

tendre que notre pratique, & nous y fûmes reçus avec joie. Après la viſite de toute la marchandiſe qui étoit là, le Prince, qui n'étoit pas encore content de cette variété, envoya par la ville. La Maquignonne elle-même ſortit : une demie-heure après elle revint avec un renfort de quatre, & on s'en tint-là.

Comme elle avoit apparemment dépeuplé le quartier, trois Officiers cherchant à prévenir les beſoins de la campagne, & ne trouvant rien à leur gré nulle part, vinrent à la piſte où nous étions. Ils frappent, on ne répond point. Ils redoublent, mot encore. A la fin ils jurent, tempêtent & enfoncent la porte. Il n'y avoit là ni qualité ni rang qui tînt : d'ailleurs il n'en étoit pas queſtion, & le Prince en avoit laiſſé toutes les marques à ſon Palais. Il n'y a point de doute que nous n'euſſions tous enſemble partagé tranquillement le plaiſir, ſi on ne s'étoit aviſé de vouloir le garder pour nous ſeuls. Mais ces Officiers, qui n'en-

tendoient pas raillerie, piqués non-ſeulement de ce qu'on n'avoit pas voulu leur ouvrir, mais de ce que nous avions dix fois plus de butin qu'il ne nous en faloit, tomberent ſur nous l'épée à la main, & vouloient commencer par nous enfiler.

L'Abeſſe de ce ſaint lieu, & toutes ſes Nones, pouſſerent des cris horribles. Notre Abbé, auſſi poltron qu'elles, en fit de même; mais le Prince & moi, ſautant à nos épées, nous nous mîmes en état de défenſe. Le danger où je le croyois, & ſur-tout ſon exemple, m'animerent tellement, que du premier coup d'épée que je portai de ma vie, j'en jettai un ſur le carreau. Ce n'eſt pas que je fuſſe alors grand Grec, les armes à la main, ni que je l'aie même jamais été: mais comme dit Rodrigue dans le Cid de Corneille, on a toujours *aſſez de force*, quand on a *aſſez de cœur*. Les deux braves qui reſtoient, admirant mon courage, ou peut-être

craignant pour eux le même ſort que leur camarade, rengainerent & me tendirent la main en ſigne de paix. Non, parbleu, Meſſieurs, leur dis-je, la partie eſt à préſent égale ; il faut ou décamper & enlever même votre compagnon, ou voir ce qui en ſera. Le Prince eut beſoin de m'arrêter. Comme je le devançois de deux pas pour le mettre à couvert, & que j'étois ſeul, pour ainſi dire, à faire face, il me prit le bras, & me dit : » Non, il faut toujours faire » quartier à l'ennemi, quand il le de» mande ». C'étoit mon Maître, j'obéis.

La paix étant faite, nous en profitâmes pour nous retirer. Ce ne fut cependant qu'après avoir attendu le Chirurgien. Je ſuis sûr que s'il n'en fût point venu, le Prince, de retour, auroit eu la généroſité d'envoyer le ſien ; mais bientôt il en arriva un. La plaie du bleſſé fut ſondée. Quoiqu'à deux doigts du teton, elle fut jugée n'être

pas mortelle. Là-dessus le Prince sortit, & nous le suivîmes.

L'Abbé, revenu de sa frayeur, & plus content que le Prince, lui dit presqu'en sortant : Que dites-vous de ce brave, Monseigneur ? ne mérite-t-il pas bien que nous lui fassions avoir un Régiment ? » Sans doute, répondit le » Prince ; mais poltron comme tu es, » je suis surpris que tu ne parles pas » plutôt de le garder ». Fort bien, reprit-il, gardons le, & faisons-en un jour un Capitaine des Gardes. Passe pour cela, répliqua le Prince. Mais si les bravoures les mieux placées sont quelquefois mal récompensées, il n'est pas étonnant que celle-ci ait été oubliée.

Cependant elle ne le fut pas tout-à-fait. Etant rendu, & ayant vu mettre le Prince au lit ; je fus chercher le mien. Le lendemain que j'y étois encore, mon oncle & le Chevalier que je n'avois vu depuis quelque tems, vinrent m'y sur-

prendre. Je me levai, & comme j'étois à ma toilette, on vint me demander de la part du Prince. Ne ſachant ce que ce pouvoit être, je laiſſai ma compagnie, & me dépêchai d'aller. En entrant, j'apperçus deux Meſſieurs qui me ſaluerent, & que je crus reconnoître pour mes Officiers de la veille. C'étoit eux en effet, qui ayant apparemment été inſtruits, après notre ſortie, de celui à qui ils avoient eu affaire, étoient là pour demander excuſe, ou grace. Le Prince me l'apprit lui-même. » Voilà, » me dit-il, tes amis d'hier ; qu'en » veux-tu faire » ? Moi, Monſeigneur, rien de plus que ce qu'ils ſavent eux-mêmes ; c'eſt-à-dire, leur montrer, s'il le faut, l'intérêt que je prens à mon Prince, & que je ſais imiter ſa bravoure. » Qu'en penſez-vous, Meſſieurs, » reprit-il, en s'adreſſant à eux ? N'eſt-» ce pas là un garçon auſſi généreux » que brave ? Aſſurément, Monſei-» gneur, répondirent-ils. Hé bien, » ajouta-t-il,

» ajouta-t-il, puiſqu'il ne vous veut » point de mal, je ne vous en veux point » non plus. Pour de ſon ſecret, j'en ſuis » sûr, & du vôtre auſſi; car je ne crois » pas que l'affaire vous faſſe aſſez d'hon- » neur pour que vous en ouvriez la bou- » che. Allez donc; mais attendez un » moment. » Il tira en même tems une bourſe de deux cents louis, qu'il m'avoit déja préparée. « Tenez, pourſuivit- » il, ſoyez témoins de la récompenſe » que je lui donne, & tâchez cette » campagne d'en mériter autant contre » l'Ennemi. » Ils ſe retirerent confus, & moi je fus joyeuſement, avec ma bourſe, rejoindre mon oncle & le Chevalier.

Voilà de quoi vous donner bien à dîner, leur dis-je en la jettant ſur une table, & faiſant là-deſſus une pirouette. Ni l'un ni l'autre ne ſavoit ce que cela vouloit dire; je le leur appris. Le Chevalier m'embraſſa & me félicita. Pour mon oncle, peu s'en fallut qu'il ne me

battît. Je ne voudrois pas, me dit-il d'un grand ſérieux, qu'il vous vînt tous les jours une pareille bourſe au même prix. Et moi bien, répondis-je un peu trop machinalement. Cela le fâcha à un point qu'il penſa s'en aller ſans que je puſſe l'arrêter. Il demeura pourtant, mais en me faiſant convenir que j'avois tort, & que ſi Monſieur le Duc d'Orléans avoit beſoin de quelques avis, ce ſeroit de ne pas s'expoſer ainſi, ni perſonne avec lui. Je voulus leur tenir parole, & les régaler à dîner. J'envoyai au *Mai* dans la rue de Richelieu. Cependant nous fûmes faire un tour dans le Jardin, & l'heure étant venue, nous nous rendîmes au banquet, où nous achevâmes de nous racommoder, mon oncle & moi.

Le Prince néanmoins, prenant de lui-même l'avis dont mon oncle prétendoit qu'il eût beſoin, rabattit un peu de ſon goût pour les lieux publics. La Deſmares s'en trouva mieux pendant quel-

que tems ; Pouſſette de même : c'eſt ainſi que s'appelloit ma Comédienne, qui par un haſard, que je nomme aujourd'hui fatal, ſe trouva niece de celle de mon Maître, & par conſéquent un peu trop à ma portée. Mes premiers louis m'avoient tellement frayé le chemin de ſon cœur, que non-ſeulement il n'en fut plus jamais queſtion, mais qu'elle ne vouloit pas même d'autres préſens. Elle congédia auſſi pour l'amour de moi ſon Mouſquetaire. Elle le fit en ma préſence, & d'une façon auſſi comique que franche. Ecoutez, lui dit-elle un jour que nous étions enſemble, tu n'es pas vieux, mon pauvre Briquenai, mais pourtant tu es ſi uſé, qu'un vieillard & toi reviennent bien au même. J'aime les jeunes gens, tu le ſais, mais ce n'eſt pas tout, il me faut auſſi quelque choſe de plus que l'apparence. Tu conviendras que c'eſt tout au plus ce qui te reſte aujourd'hui. Ainſi contente-toi du paſſé, &

laiſſe-moi, finit-elle en ſe tournant de mon côté & m'embraſſant, jouir ici de ce que je regrette en toi, & que tu n'as plus.

Briquenai (c'étoit le nom de ce Mouſquetaire) répondit à-peu-près ſur le même ton. Je ſuis fâché, ma chere Pouſſette, de ne pouvoir plus faire ton affaire. On ne ſauroit, comme tu le ſais, être & avoir été. C'eſt ce que je regrette encore plus que toi. Mais que faire? je ſens trop que tu as raiſon, & qu'uſé comme je ſuis, il me faut auſſi du plus neuf. Enfin quittons-nous, puiſque le deſtin le veut; mais ſi je ne puis être ton amant, ſouffre au moins que je demeure ton ami. Oh! pour cela oui, répliqua-t-elle. Elle lui tendit la main, & le marché fut conclu.

Pouſſette, jolie, aimable, étoit encore dans le plus bel âge. Loin de me coûter, elle m'eût donné du ſien; mais avec tout cela, elle n'en faiſoit pas moins un fort ſot marché. Elle ne pou-

voit tout au plus compter ſur moi, qu'autant que la Deſmares pouvoit compter ſur le Prince; c'eſt-à-dire, quelquefois en paſſant, & bientôt point du tout. Mais aimer & raiſonner, ſont deux choſes incompatibles. En concluant ſon marché avec Briquenai, nous ſcellâmes le nôtre. Il fut témoin des proteſtations que les jeunes gens ne font que trop facilement en pareil cas, ſi cela ſe peut dire ici, où il ne s'agiſſoit que de ſe voir, de s'aimer: à plus forte raiſon quand il s'agit de ce qu'il y a de plus ſérieux, & où l'on ne débite pas ſeulement des proteſtations, mais des ſermens, comme une monnoie courante. A moins que la mode n'efface le crime, je ne le crois pas moins grand dans le cas d'amour, qu'en d'autres; & quelquefois bien plus, quand on trompe & ſéduit par-là de jeunes perſonnes incapables de l'être autrement. Je ſai que cette monnoie eſt en diſcrédit; mais il s'en trouve

néanmoins tous les jours qui ſavent lui donner de la valeur, ſans beaucoup s'en enquérir pour la conſcience.

Le Prince, après le riſque qu'il avoit couru, ne faiſoit diverſion à la Deſmares, que par les nouveautés que l'Abbé pouvoit lui procurer. Comme il n'en étoit pas tout-à-fait alors, comme il fut depuis pendant la Régence, le fruit nouveau étoit moins commun au Palais-Royal. C'eſt ce qui le rendoit plus aſſidu auprès de ſa Comédienne, où il trouvoit tout-à-la-fois les charmes de la Grece, de Rome, & d'ailleurs, ce qui a même fait croire qu'il l'aimoit alors autant qu'il eût jamais fait. Cependant l'Abbé, qui n'étoit pas moins rebuté que le Prince, des lieux publics, faiſoit tout ſon poſſible pour le guérir de cette envie. Il trottoit & galoppoit de tous côtés, & moi ſouvent après lui. Quand il étoit bien sûr que le gibier étoit de miſe, je n'avois pas cette peine, & il l'amenoit tout de ſuite. S'il étoit

équivoque, alors il falloit ma voix, & on ne tentoit rien que je n'eusse décidé. Ce qui m'avoit attiré ce pénible emploi, c'est que l'Abbé, qui n'étoit rien moins que délicat, & qui piquoit toute sorte de haridelles, avoit voulu plusieurs fois faire passer une laidron pour belle, & une Messaline pour une Vestale. Moi qui n'avois le goût ni gâté ni usé, & qui devenois tous les jours plus connoisseur, j'étois pris pour arbitre, & par-là on évitoit au Prince la dépense & le dégoût.

Parmi celles que l'Abbé coucha de ce tems-là en joue, je me souviens d'une Grisette assez jolie pour qu'il l'eût amenée d'emblée, si elle n'avoit résisté à toutes ses épreuves. Malgré cela il en étoit tellement enjoué, qu'il ne cessoit presque d'en parler, & toujours avec une espece de transport. Le Prince las de l'entendre, me députa pour aller voir ce qui en étoit, & si elle valoit la peine qu'on passât en sa faveur le taux or-

dinaire. Je me rendis donc aux Charniers des Innocens, où elle tenoit une petite boutique de galanteries. Je la trouvai en effet, non pas belle, mais aſſez jolie pour que je m'intéreſſaſſe à ſon ſort. Mon inſpection en avoit déja ſauvé pluſieurs, qui avoient même attiré de la diſpute entre l'Abbé & moi. La pitié m'eût encore fait ſauver celle-ci, ſi notre débat, plus fort qu'à l'ordinaire, n'eût porté le Prince à vouloir s'éclaircir par ſes yeux. Ce fut le malheur de cette pauvre fille. L'aventure eſt ſinguliere, & montre tout ce que peut l'amour, le caprice, ou plutôt la bizarrerie.

Il ſuffiſoit que le Prince regardât ſa réſolution comme un jeu, pour ne penſer qu'à l'exécuter. L'Abbé ne pouvoit l'accompagner, parce qu'il eût tout gâté. Pour moi, qui ne m'étois montré à la Griſette que pour lui acheter quelques bagatelles, je le conduiſis à ſa boutique. Il s'étoit mis à la Bourgeoiſe; & moi

en Petit-Maître, tel que j'avois paru la premiere fois. Chemin faiſant, le Prince ſongea que pour bien jouer la comédie, il falloit nous donner des noms poſtiches. Il prit celui de Lucas, avec ordre de ne point m'y tromper; & pour ne pas tomber dans le cas, il ajouta qu'il m'appelleroit le Chevalier. Nous arrivâmes; je parus le premier, & la Griſette ne me remettoit ſeulement pas.

Monſieur Lucas qui étoit derriere moi, ſe montra. Voici, Mademoiſelle, dis-je à la Griſette, un chaland que je vous amene. C'eſt un Bourgeois de mes amis, fort galant-homme. Il a beſoin de tout ce que vous avez de plus beau, palatines, manchons, rubans, coëffures de gaze, le tout pour faire préſent à ſa Maîtreſſe. « Non, non, Mademoiſelle, » répondit le bourgeois Lucas, Mon» ſieur le Chevalier eſt un Petit-Maître » qui ſe moque; je n'ai, graces à Dieu, » point de Maîtreſſe » Quoi, point de

Maîtreſſe, interrompit gaîment la jeune Marchande ! il faut, Monſieur, en faire une, & m'acheter, s'il vous plaît, toute ma boutique. « Paſſe pour votre bou-» tique, répondit Monſieur Lucas, qui » me paroît belle & jolie ; mais pour » de Maîtreſſe, à moins qu'elle n'ait » vos charmes, ne m'en parlez pas. » Voyez-vous, interrompis-je ? Vous ai-je menti, Mademoiſelle, quand je vous ai dit que Monſieur Lucas étoit galant ? Vraiment non, reprit-elle, & d'ailleurs ſon air le dit aſſez. Mais ce n'eſt pas de quoi il eſt queſtion ; il s'agit, Meſſieurs, de ce que vous ſouhaitez.

« Je ſouhaite, répondit Monſieur » Lucas ; ma foi, Mademoiſelle, vous » me l'avez fait oublier ; montrez tou-» jours ce que vous avez de plus beau, » ainſi que l'a dit Monſieur le Cheva-» lier ; c'eſt ce que je veux. » Mais encore, reprit-elle en riant, que vous faut-il, à quel uſage ; eſt-ce pour homme, eſt-ce pour femme ? « Non,

» non, ma foi, répartit ſérieuſement » Monſieur Lucas, pas pour femme, » mais pour homme. » Là-deſſus la petite Marchande déploya tout ce qu'elle avoit, tabatieres, couteaux, ciſeaux, boucles, jarretieres, cordons de canne; & de tout cela, Monſieur Lucas & moi, remplîmes nos poches.

La petite Marchande n'avoit jamais trouvé de pareils chalands. Pour moi, je lui dis que je n'étois pas Monſieur Lucas, que j'avois une Maîtreſſe, & que je voulois tout au moins lui faire préſent d'une palatine, d'une boëte à mouches, & ſur-tout d'une piece de ruban couleur de feu, pour mettre en déſeſpoir. Tout cela n'étoit que pour alonger le tems, & donner à Monſieur Lucas celui de lorgner tout ſon ſaoul, & de faire l'agréable. Perſonne ne s'y entendoit mieux que lui, quand il vouloit s'en donner la peine. La petite Marchande lui plaiſoit; & il réuſſit ſi bien à plaire lui-même, qu'elle lui

demanda s'il étoit donc marié, puiſqu'il n'avoit point de Maîtreſſe, & dans quel quartier il demeuroit. « Pour marié, » répondit Monſieur Lucas, non; mais » pour mon quartier, quoiqu'il ſoit fort » éloigné, cela n'empêchera pas que je » ne vienne quelquefois vous acheter. » Acheter, répondit-elle! Oh Monſieur! ſans même qu'il ſoit queſtion de cela, vous pouvez, comme bien d'autres, venir quand il vous plaira vous repoſer dans ma boutique, ou même y entrer, ſi cela vous fait plaiſir. C'eſt tout ce que Monſieur Lucas demandoit; il n'en falloit pas davantage. Cela dit, nous ſortîmes, en promettant d'uſer de ſa courtoiſie.

On ne peut s'imaginer à quel point le Prince paroiſſoit ſatisfait, après avoir quitté cette Griſette; il en faiſoit preſqu'autant d'éloges que l'Abbé. « Où » diable avois-tu les yeux, me dit-il, » pour ne pas voir que cette fille eſt » une des plus jolies de Paris? « En effet

effet, Monſeigneur, répondis-je tout capot, je crois que j'avois la berlue. « N'importe, ajouta-t-il, la place ne » me paroît pas imprenable, & je veux » l'attaquer dans les formes. » Hélas! amateur de nouveautés, c'en étoit bien une pour lui; & ſans une ſingularité auſſi burleſque, peut-être n'eût-il jamais ſongé à filer le parfait amour.

Arrivé au Palais-Royal, l'Abbé nous y attendoit. Ce fut alors qu'il triompha de l'éloge que le Prince avoit fait de ſon goût, en dépit du mien. Mais c'eſt tout ce qu'il en eut. Il ne pouvoit entrer dans le projet qu'avoit formé le Prince; il eut tout le tems de barbotter dans les rues, tandis que pendant ſept à huit jours j'eus la plus facétieuſe comédie. Le Prince, ſans rien démordre du plaiſir qu'il avoit réſolu de ſe donner, m'ordonna de me tenir prêt pour retourner dès le lendemain voir ſa Griſette. Et moi, dit l'Abbé, que deviendrai-je pendant ce tems-là? « Tout ce

» que tu pourras, répliqua le Prince. » Pour moi je pouſſe mon aventure » avec le Chevalier, & j'aime mieux » en conter à ma Griſette, & m'en- » tendre appeller Monſieur Lucas, que » de jouir des diſtinctions & des fa- » veurs de la Dame la plus huppée » de la Cour. » Ah! ah! s'écria-t-il, en voilà bien d'un autre; il ne nous manquoit plus que cela. Hé bien, vous irez donc de votre côté & moi du mien. « Oui, dit encore le Prince; mais prends- » garde de ne pas t'aller faire couper » la gorge, comme tu ſais l'avoir déja » échappé une fois. »

Le lendemain, ſans y manquer, nous courûmes à la même heure que la veille, jouir des offres de la Griſette; c'eſt-à-dire, nous repoſer dans ſa boutique, & attendre qu'elle eût auné quelque peu de ruban pour y entrer. L'avantage que nous tirâmes de ce petit retardement, fut d'apprendre qu'elle s'appelloit *Gothon*. « Votre ſerviteur, Ma-

» demoiſelle Gothon, dit Monſieur Lu-
» cas, en mettant le pied dans la bouti-
» que; nous ne négligeons pas, comme
» vous voyez, de profiter de votre hon-
» nêteté. Voilà ce que c'eſt, vous d'a-
» voir tant de charmes, & moi qui ne
» voulois point de Maîtreſſe, de ne ſa-
» voir à préſent ce qui en ſera. » Quoi, répondit-elle, ſeroit-ce bien-là le ſujet de votre viſite? « Aſſurément, répliqua » mon Maître Lucas, demandez plutôt » à Monſieur le Chevalier. » Oh! pour cela répondis-je auſſi-tôt, je puis vous aſſurer, Mademoiſelle, que depuis hier Monſieur Lucas n'a ceſſé de me parler de vous, & qu'aujourd'hui il ne m'a point laiſſé en repos que je ne vous l'aie amené. Quel conte, répondit-elle avec un petit air de ſatisfaction; je ſerois trop glorieuſe, ſi je croyois que mes foibles charmes euſſent tant de pouvoir.

Il ne fut pas difficile à Monſieur Lucas de battre en ruine cette précieuſe mo-

deſtie. Il le fit d'une maniere ſi naturelle & ſi coulante, que Mademoiſelle Gothon ne prit peut-être jamais tant de plaiſir à s'entendre contredire. Cependant ſe croyant obligée de déguiſer, elle appella par minauderie une de ſes amies de la boutique vis-à-vis. On s'imagineroit quaſi que ce mal-à-propos devoit déranger nos affaires. Nous le crûmes d'abord, mais rien au contraire ne pouvoit mieux les accommoder. Je croirois même que Mademoiſelle Gothon l'eût fait à deſſein, ſi ſon amie entrant ne lui eût dit en approchant de ſon oreille, mais aſſez haut néanmoins pour que nous l'entendiſſions : J'ai promis pour toi & pour moi, & l'on viendra nous chercher. Monſieur Lucas, faiſant l'agréable & l'inquiet, voulut ſavoir de quoi il s'agiſſoit. Mademoiſelle Gothon pria ſon amie de n'en rien dire ; mais celle-ci, qui étoit une bonne petite réjouie, & qui ne s'imaginoit pas que ſa camarade voulût faire la réſervée,

s'écria : Bon, bon! plus on eſt de foux, plus on rit. Nous allons, Meſſieurs, continua-t-elle, ce ſoir au Bal, ſi vous voulez être de la partie, je vous dirai où c'eſt. Tu me le paieras, Babet, tu me le paieras, cria la méchante Gothon; mais on voyoit bien au travers de cette menace, que l'indiſcrétion la chatouilloit.

Mademoiſelle Babet, c'étoit le nom de cette petite indiſcrette, remarquant comme toute autre auroit fait, que le danger n'étoit pas ſi grand, acheva, & nous apprit le lieu du Bal. Elle s'offrit même de nous y mener. Trouvez-vous, nous dit-elle, vers minuit à la porte du Charnier, vous nous verrez monter en carroſſe, & vous nous ſuivrez. Monſieur Lucas remercia Mademoiſelle Babet d'une maniere à lui faire approuver encore davantage ce qu'elle avoit oſé dire. Je fis auſſi de mon mieux pour qu'elle n'eût rien à ſe reprocher à mon égard; & afin de me mettre aſſez dans

ſes graces pour que je puſſe m'amuſer avec elle en cas de beſoin. La terrible Gothon néanmoins tenoit toujours bon, & paroiſſoit ſouffrir mortellement de toutes les avances de ſon amie. A la fin elle s'appaiſa, & faiſant la généreuſe, elle dit, que puiſque le vin étoit verſé, il falloit bien le boire.

Monſieur Lucas ne manqua pas de s'épuiſer à reconnoître ce grand effort de généroſité. Pour y faire paroli, ou plutôt pour n'échapper rien de ce qui pouvoit le ſignaler, il offrit maſques, dominos, carroſſes, & le reſte. Il ſe trouva par malheur qu'elles n'avoient beſoin de rien de tout cela, & Mademoiſelle Gothon moins encore que l'autre ; car elle pouſſa la ſévérité de ſes remercîmens, juſqu'à dire qu'elle en avoit trois ou quatre de rechange. Monſieur Lucas fut donc obligé de rengaîner, & de recevoir gratuitement l'honneur qu'on vouloit bien lui faire. Sûr de ne le devoir qu'à lui-même, il n'en étoit

que plus flatté. Je le dis, parce que dès que nous eûmes quitté nos Griſettes, il ne fit aucune difficulté de l'avouer, & de ſe plaindre, comme d'un malheur que dans le rang où il étoit né, on ne pouvoit jamais s'aſſurer ſur quoi tomboient les moindres égards, & qu'on perdoit par-là ce qu'il pouvoit y avoir de plus ſatisfaiſant.

Ayant donc pris congé du Charnier & de nos deux Innocentes, nous fûmes patiemment attendre au Palais-Royal, l'heure de les rejoindre. L'Abbé étoit ſans doute à tenir parole au Prince, & à ſe vautrer dans quelque ſale bourbier. Du moins nous ne le trouvâmes pas. Faute de lui, que le Prince eût peut-être amené ſous le maſque avec nous, nous prîmes un valet-de-chambre. C'étoit un drôle au poil & à la plume; l'homme de l'Abbé, lorſqu'il s'agiſſoit de quelque coup de main, & que la prudence en quelque ſorte obligeoit de prendre. Le Prince l'ayant fait venir,

je lui fournis un habit de maſque, & il eut ordre de nous ſuivre. Moi, j'avois déja pourvu à un carroſſe de louage, ou plutôt j'en avois fait arrêter un par mon valet, & ordonné qu'il m'attendît dans le cul-de-ſac de l'Opéra. Nous l'y trouvâmes ponctuellement. Le Prince monta. Je le ſuivis, après avoir dit au valet-de-chambre où il falloit qu'il fît fouetter.

Je rappelle cette circonſtance, parce que le valet-de-chambre étant venu ſe placer dans le carroſſe, le cocher nous mena en effet aux Charniers des Innocens, mais à une porte au lieu de l'autre. Sans ſonger à cette mépriſe, le Prince ordonna ſeulement au valet-de-chambre d'avertir quand il ſortiroit quelqu'un. Précaution inutile. Nous demeurâmes là depuis avant minuit juſqu'à une heure après. Enfin, las d'attendre, le Prince me dit de deſcendre & de voir. Je le fis. A peine fus-je à bas, que je m'apperçus que le valet-de-chambre,

ou le cocher, s'étoit trompé. Je parlai à celui-ci; il jura qu'il avoit ſuivi ſes ordres. Je remontai, & dis au Prince de quoi il étoit queſtion. Il falloit qu'il eût bien cette partie à cœur, puiſque la croyant manquée, il entra dans une colere où je ne le vis jamais. Ah! que les grands hommes ſont quelquefois petits, quand on les voit de près!

Le Prince ne pouvant s'en prendre qu'à ſon valet-de-chambre, peu s'en fallut qu'il ne le jettât par la portiere du carroſſe. Je ne l'arrêtai qu'avec bien de la peine, & ſur-tout en l'aſſurant que je trouverois le lieu du Bal. En effet, je me ſouvins que les Griſettes avoient indiqué tout près de-là l'Egliſe S. Méri, & la rue de la Verrerie. Ce fut un bonheur pour le valet-de-chambre. Il en fut quitte pour aller, ſuivant mes ordres, écouter de porte en porte, & venir avertir dès qu'il entendroit quelques inſtrumens. Il ne tarda pas de revenir. Le cocher nous mena au lieu

qu'il avoit remarqué. Nous entrâmes, & tout ainſi qu'un enfant qu'un rien fâche & qu'un rien appaiſe, le Prince ſe calma tout-à-fait.

Comme la foule n'eſt pas grande dans ces ſortes de petits bals bourgeois, & que d'ailleurs on n'y garde guere le maſque, nous n'eûmes pas de peine à reconnoître nos Griſettes, & à nous accrocher à elles. Bien m'en prit d'avoir fait le gracieux avec Mademoiſelle Babet; car ne connoiſſant là ame qui vive, j'aurois couru riſque de paſſer une fort mauvaiſe nuit, Pour M. Lucas, il s'en donna à cœur joie; mais cependant ſans lever le maſque; car quoiqu'avec des bourgeois, il eût pu être dégradé de ſa bourgeoiſie, d'où il faiſoit avec raiſon dépendre ſon bonheur.

Mademoiſelle Gothon aimoit la danſe & le bal : ſi M. Lucas n'étoit pas auſſi danſeur qu'elle, elle trouva à s'en dédommager d'ailleurs, & par des choſes mêmes qui avoient rapport à ſon goût,

Outre un air libre & aiſé, des allures & un jargon de maſcarades plus nobles & plus enjoués que tout ce qu'elle avoit encore vu ; outre cela, dis-je, M. Lucas brilloit ſur-tout par ſon ajuſtement, qui quoiqu'un de ſes plus médiocres, étoit néanmoins le plus riche & le mieux ordonné de toute l'aſſemblée. Cela ne pouvoit manquer de donner à Mademoiſelle Gothon une haute idée de ſa bourgeoiſie, & de ſeconder vivement le penchant qu'elle pouvoit avoir pour lui. Quoi qu'il en ſoit, M. Lucas avança tellement ſes affaires cette nuit, qu'il devint l'idole de ſon cœur, & qu'il eut déja tous les erres de ce que l'Abbé n'avoit pu lui procurer.

Cependant l'heure étant venue, il fallut ſe retirer. Mademoiſelle Gothon ſe trouva ſi traitable, qu'elle ne fit aucune difficulté de laiſſer ſon carroſſe pour monter dans celui de M. Lucas, tandis que Mademoiſelle Babet, rigoureuſe à ſon tour, crioit à tue tête, &

j'eus bien de la peine à lui faire ſuivre ſon exemple. Ce fut un bonheur, ſi l'on peut appeler ainſi un malheur tant ſoit peu différé; car dès-lors peut-être il eût été conſommé. Après les avoir remis à la porte du Charnier, le Prince m'en fit de vives plaintes. « Pourquoi, dit-il, » ne m'avoir pas laiſſé ſeul avec cette » fille ? ne voyois-tu pas qu'elle étoit » dans ſon quart-d'heure ? » Hélas! Monſeigneur, répondis-je, avez-vous peur qu'elle vous échappe ? Nous rentrâmes, qu'il y ſongeoit encore. « Va » te coucher, me dit-il amérement, & » prends garde une autre fois à mieux » jouer ton rôle. »

Cette réprimande ne m'empêcha pas de bien dormir, & de ne me lever que lorſqu'il me fit appeler. J'ai lieu de croire qu'il n'avoit pas ſi bien repoſé que moi; car n'ayant que ſon fol amour en tête, il m'envoya ſur le champ au Charnier, pour lui apporter des nouvelles de ſa Griſette, & lui faire agréer un bal qu'il vouloit

vouloit donner lui-même, pour tâcher, me disoit-il, de retrouver le quart-d'heure que je lui avois fait perdre. Il me donna cet ordre en riant, craignant de me voir peſter; mais je ne le fis pas moins, & ſur-tout contre l'Abbé qui étoit là, & qui pour ſe venger animoit encore le Prince à ne me point laiſſer en repos. Oui, oui, Monſeigneur, diſoit-il, il faut le faire trotter, ne fût-ce que pour le punir de ce qu'il ſemble vous envier cette jouiſſance, & vouloir peut-être la garder pour lui. « Eſt-il » vrai, Chevalier, reprit le Prince? » Ma foi, Monſeigneur, ſi j'avois quelque vue, ce ſeroit pour la laiſſer telle qu'elle eſt; mais afin de vous prouver que je n'y penſe, & que je n'y ai jamais penſé, je m'en vai auſſi-tôt que j'aurai les yeux aſſez ouverts m'acquitter de votre commiſſion.

Pour peu que la Griſette eût été auſſi mal diſpoſée que moi, Monſieur Lucas eût été obligé de venir lui-même faire

réuſſir ſon projet; mais je la trouvai en ſi belle humeur, qu'il ſembloit qu'elle eût juré ſon malheur. A peine m'eût-elle apperçu, qu'elle demanda où étoit Monſieur Lucas. Il eſt malade, Mademoiſelle, de la fatigue d'hier; & comme je lui ai dit que je viendrois voir ſi vous ne l'étiez pas, il m'a prié de vous ſaluer, & de lui rapporter de vos nouvelles. Malade, s'écria-t-elle! Qu'a-t-il donc? Pas grand'choſe, Mademoiſelle; & ſurtout point de pluréſie. Oh! pour de pluréſie, interrompit-elle, il ne s'eſt pas beaucoup mis en riſque. Si peu, répliquai-je, qu'il ne demande que la récidive, & que je vous offre un Bal de ſa part. Bal! s'écria-t-elle; il eſt bien honnête ce Monſieur Lucas. Fort honnête, repris-je aſſez ſéchement; ſans un grain de pareſſe, peut-être ſeroit-il venu lui-même vous le marquer: mais ce n'eſt pas de quoi il eſt queſtion, il s'agit d'un Bal; & ſi vous voulez l'accepter.

Je voyois bien que la choſe étoit conclue, & qu'il ne tenoit ſeulement qu'à un petit barguignage. Elle appella Babet comme pour la conſulter. Babet accourut. Toutes deux firent encore quelques ſimagrées. Enfin elles ſe rendirent. Fort bien, Meſdemoiſelles, dis-je alors, je me charge de la fête & du lieu; c'eſt à vous à choiſir le tems, & à faire avertir votre monde : car je vous déclare que ni Monſieur Lucas ni moi n'amenerons perſonne. Pourquoi donc, reprirent-elles? C'eſt, répondis-je, qu'outre l'éloignement de notre quartier, où ce n'eſt guere la peine de venir vous égarer, Monſieur Lucas a des raiſons pour que perſonne de ſa connoiſſance ne ſache qu'il donne ce divertiſſement. Mademoiſelle Gothon entra la premiere dans ce que je diſois. Elle nous laiſſa les maîtres de tout. Je leur indiquai un lieu que j'avois déja en vue, & les quittai en leur diſant de ſe tenir prêtes, elles & leur ſuite, pour le lendemain.

En rentrant au Palais-Royal, j'appris que le Prince étoit ſorti. Comme je ne doutai pas qu'il ne fût allé chez la Deſmares, je fus auſſi me récréer avec ma petite Pouſſette. J'aurois bien pu la mettre de la fête qui alloit ſe donner; mais réfléchiſſant qu'il y auroit peut-être du riſque, je me contentai d'aller enſuite prendre le Chevalier, dont j'étois sûr, & qui pouvoit m'aider à ordonner. Je ne pouvois ignorer que tout rouleroit ſur moi. Sans même en attendre l'ordre, nous nous rendîmes, le Chevalier, & moi, au lieu que j'avois indiqué à mes Griſettes. Nous y ordonnâmes tout, juſqu'à la Muſique, & j'y laiſſai des erres.

Le Chevalier ſe divertit beaucoup, lorſqu'en le mettant du ſecret de cette partie, je lui en dis la cauſe. Il n'eſpéroit pas moins du lendemain. Je le priai ſeulement de bien prendre garde à lui; d'entrer en maſque, comme s'il étoit du nombre des Bourgeois invités,

de s'accrocher à qui il pourroit, & ſur-tout de ne rien dire ou faire qui pût démaſquer Monſieur Lucas. Je l'emmenai avec moi au Palais-Royal, pour lui faire part de ce que me diroit le Prince. Il étoit de retour à m'attendre. Mon rapport fut bientôt fait. Tout ſuccede à vos vœux, Monſeigneur, dis-je en l'abordant. Jamais on ne vit Griſettes mieux diſpoſées. Le Bal eſt déja ordonné : muſique, ambigu, rafraîchiſſemens, tous ſera prêt pour demain au ſoir, & je doute que pour cette fois Mademoiſelle Gothon vous attrappe.

En effet, elle ſe précipita le lendemain dans ſes bras, lorſque nous fûmes la prendre à l'heure. Éblouie d'abord du bon ordre que j'avois mis par-tout, & bientôt échauffée de la danſe, attendrie par la Muſique & le reſte, Mademoiſelle Gothon, qui n'avoit jamais voulu entendre parler de Monſieur le Duc d'Orléans, ſe rendit à Monſieur Lucas. Outre la ſalle du bal, il y avoit à côté

une chambre pour l'ambigu, les rafraîchiſſemens, & plus loin une autre petite chambre où nos Amans ſe gliſſerent. C'eſt-là où Mademoiſelle Gothon étala toute ſa boutique, & ceſſa d'être vierge, ſi elle l'étoit encore.

Notre plus grand plaiſir, au Chevalier & à moi, fut l'attention que nous prêtâmes à leurs allures. Dix fois la petite chambre toujours ouverte avoit été manquée. L'un ou l'autre ſurvenoit. A la fin nous y voyant ſeuls d'importans, le Chevalier & moi, nous décampâmes, & ſur le champ elle fut fermée. La ſeule pitié qui me reſtoit pour cette fille, fut d'empêcher qu'on ne s'apperçût que le moins qu'il ſe pourroit de ſa diſparition. Le Chevalier me ſecondant, nous raſſemblâmes tout le Bal pour faire une danſe en rond, & nous la continuâmes ſi long-tems, que donnant à la fin un coup-d'œil dans la ſalle des rafraîchiſſemens, j'y apperçus Monſieur Lucas & Mademoiſelle Gothon, qui, du moins

auſſi échauffés que nous, s'y rafraîchiſſoient. J'entrai. Tous les Danſeurs étant las & altérés, fondirent preſque en même-tems, & toute la ſalle fut remplie ſans qu'on ſût peut-être qu'il y fût demeuré quelqu'un. Hélas! à quoi bon tant de précaution! Cette petite chambre ſi commode n'en fut pas quitte pour être viſitée une fois. Non-ſeulement Monſieur Lucas y retourna, mais pluſieurs de nos Bourgeois y entrerent avec leurs Bourgeoiſes. Cela devint même ſi commun le matin, qu'on ne prenoit plus la peine de fermer la porte, & qu'il n'y eut pas juſqu'au Chevalier & moi, qui trouvant notre tour, bravâmes cette précaution.

Tous étant peut-être plus que ſatisfaits, on ſe retira chacun chez ſoi. Le Chevalier, qui étoit venu ſeul, s'en retourna avec la Bourgeoiſie dont il s'étoit amouraché. J'euſſe bien voulu quitter tout, & aller plutôt avec lui, pour rire à l'aiſe de tout ce qui nous avoit réjoui;

mais il fallut terminer la fête en reconduiſant Mademoiſelle Gothon avec Monſieur Lucas, & je le devois d'ailleurs à Mademoiſelle Babet. Notre ſéparation fut des plus tendres. Les nœuds de la connoiſſance venoient de s'unir & de ſe ſerrer de la façon la plus étroite. Mille baiſers la ſcellerent encore, & ſervirent d'erres pour ſe rejoindre au plutôt.

« Quelle jouiſſance, me dit le Prince, » après qu'elles nous eûrent laiſſé ! Non, » de ma vie je n'en eus une pareille. Je » ne crois pas que jamais je m'en laſſe ». Quel conte, Monſeigneur, répondis-je : ſi vous vous tâtiez bien, peut-être vous le trouveriez-vous déja. « Non, ma » foi, reprit-il, & je ne me ſens que » plus en goût ». Je le félicitai, & lui avouai que pour moi j'avois plus beſoin de dormir que d'autre choſe. Le ſommeil m'accabloit en effet ; & dès en arrivant j'allai m'y livrer tranquillement. Malgré ce que m'avoit dit le Prince, & qui me faiſoit craindre d'être trop-tôt

éveillé, j'eus le tems néanmoins de ne l'être que de moi-même. Du matin juſqu'au ſoir je ne fis qu'une pauſe. Jugeant qu'il devoit être tard, je me levai pour aller voir comment alloit le Prince. Je le trouvai de même humeur qu'en quittant nos Griſettes. Peut-être que s'il n'avoit craint de déranger la mienne, il ne m'eût pas laiſſé ſi long-tems au lit. J'en juge par le projet qu'il me communiqua d'abord, & qu'il avoit dirigé avec l'Abbé.

« Il faut, me dit-il, à préſent que tu » es frais, aller voir comment vont nos » Griſettes. Ce n'eſt pas le tout, il faut » que tu les réſolves à venir au Bal de » l'Opéra; & comme Gothon m'a dit » elle-même qu'elle n'y étoit jamais ve- » nue, il nous ſera aiſé de la faire en- » trer dans le Palais. Je l'aime, pour- » ſuivit-il; elle m'aime; j'ai lieu de le » croire. Je veux, quand je la tiendrai » une fois, en faire ma Sultane, & re- » doublant ſon amour me faire con-

» noître à elle. Que diable, ajouta-t-il, » ſi elle m'aime comme Monſieur Lucas, » ce ſera bien pis quand elle ſaura qui je » ſuis » ! Ce fut bien pis en effet, ainſi que le lui montra bientôt ſon projet.

Je me rendis, ſuivant les ordres du Prince, au Charnier des Innocens. Je trouvai nos Griſettes toutes deux enſemble. Elles m'accueillirent, comme l'inſtrument de leurs plaiſirs & de leur bonheur. Je leur parlai du Bal de l'Opéra; je leur en relevai le charme; & alléguant que le premier qui ſe donneroit ſeroit le dernier de l'hiver; je les ſollicitai à faire cette partie. Je vous viendrai prendre, ajoutai-je, avec Monſieur Lucas. Pour nous venir prendre, répondit la Gothon, non; parce que je n'oſerois dire à ma mere que je vai encore au Bal, & ſur-tout à celui de l'Opéra. Quoi, interrompis-je, eſt-ce donc que vous avez une mere? Aſſurément, reprit-elle. Babet, bien plus heureuſe, n'en a pas. Si j'étois comme

elle, je ne ſerois guere en peine ; mais il faut que je prenne des meſures ; & comme je ne ſai pas bien l'heure que je ſerai libre, trouvez-vous ſeulement au Bal, & nous nous y rendrons. Fort bien, lui dis-je. La choſe, encore plus facile pour Monſieur Lucas, fut arrêtée & conclue. Je vins lui en faire le rapport ; ſa joie fut extrême, & juſqu'au lendemain au ſoir je fus me divertir chez ma petite Pouſſette avec le Chevalier.

M'étant enfin rendu de bonne heure, j'allai preſque du même pas faire ſentinelle au Bal. Bien m'en prit ; car au lieu d'onze heures ou minuit qu'il commença, il n'en étoit que dix, ou tout au plus dix & demie, quand mes Griſettes arriverent. Gothon avoit peut-être donné une petite doſe d'opium à ſa mere, pour l'envoyer bien vîte dormir. Sans m'en embarraſſer, je les plaçai toutes deux dans une loge, & dès que les inſtrumens commencerent à ronfler,

je fus les mettre en train de danſer. Pour Monſieur Lucas, il prit ſi bien ſa commodité, qu'il n'arriva qu'à minuit paſſé. Il nous reconnut ſans peine, & nous le reconnûmes de même. Cependant il étoit obligé de garder là plus de meſures que dans nos Bals Bourgeois. Certains yeux familiers ne l'auroient pas manqué, & encore moins ce qui ſe ſeroit paſſé avec les Griſettes. Pour obvier à tout, il ſe plaignit à nous en particulier d'un mal de tête, nous montra une loge, s'y retira, & nous dit de l'y venir trouver quand nous ſerions las de danſer.

Il étoit bien trois à quatre heures, avant que Gothon ſe trouvât laſſe & pensât à le joindre. Elle jetoit ſeulement de tems en tems un coup-d'œil ſur lui, comme pour lui demander quartier. Tout dépendoit d'elle, & il falloit attendre ſon bon plaiſir. Enfin elle ſe trouva non-ſeulement laſſe, mais altérée, & c'eſt ce qu'il nous falloit. Alors elle

elle joignit M. Lucas. Se plaignant de ſa fatigue, & ſur-tout de ſa ſoif, il lui offrit des rafraîchiſſemens. On pouvoit en avoir ſans ſortir, mais ils ne valoient rien. On lui dit qu'il y en avoit tout près de bien meilleurs, & où l'on ſeroit beaucoup plus à ſon aiſe. Son cher Lucas, qu'elle brûloit peut-être d'embraſſer, n'eut pas grand'peine à la perſuader. Nous paſsâmes donc tous quatre du bal dans le Palais Royal : il falloit qu'elle fût bien laſſe, ou bien occupée d'ailleurs ; car paſſant par certains endroits, elle auroit dû naturellement faire quelques queſtions. Cependant elle n'en fit aucune, juſqu'à ce qu'elle fut aſſiſe dans l'appartement même du Prince.

Où ſommes-nous, dit-elle alors ? cela me paroît ſi magnifique, qu'on diroit un Palais. « C'en eſt bien un en effet, » dit M. Lucas, & que je vous offre, » ma Charmante, pour y paſſer vos » jours avec moi. » Quoi ! reprit-elle

en ſe levant, c'eſt ici chez vous? Ce mouvement, que le Prince regarda comme l'effet naturel d'un étonnement qui frappe, ne l'empêcha pas de pourſuivre. « Oui, continua-t-il, ce Palais » eſt à votre cher Lucas, ce Lucas qui » vous aime, & qui, ne pouvant vivre » ſans vous, vous prie d'y demeurer. » Je gage, dit-elle alors, que c'eſt ici le Palais Royal? « Oui, répondit le Prince, » & moi, ajouta-t-il, le Duc d'Orléans. » Ah! s'écria-t-elle, que je ſuis malheureuſe! je ſuis trompée, Babet, & me voilà perdue!

« Quoi donc, répliqua le Prince bien » étonné? pourquoi ſeriez-vous per» due? » Oui, s'écria-t-elle encore, je la ſuis, & vous n'êtes qu'un fourbe, un trompeur. « Trompeur, ajouta le Prin» ce; ſi je le ſuis, ce ne ſera que pour » vous rendre plus heureuſe, & vous » prouver que le Duc d'Orléans vous » aime encore plus que Lucas. » Prince, Duc, Lucas, que tous s'en aillent, &

qu'on me laiſſe auſſi aller. Là-deſſus elle ſe leva. Le Prince l'arrêta. Cela eſt inutile, lui dit-elle, à moins que vous ne vouliez me faire violence. « Pour » violence, répliqua le Prince, jamais » je n'en fis à perſonne : mais au moins » dites-moi vos raiſons, & que je ſache » ce qui vous fait tant d'horreur. » Moi-même, interrompit-elle, après ce qui m'eſt arrivé. La premiere fois que je vous vis, continua-t-elle, vous me plûtes ; la ſeconde, je vous aimai ; la troiſieme, vous m'avez rendue folle. A préſent que je le reconnois, je veux ſortir de ce lieu, & ſur-tout ne vous revoir jamais. Adieu. Elle prit Babet par-deſſous le bras & décampa.

Comme j'étois ſeul auprès du Prince, je pris des bougies pour les mieux éclairer. Elles couroient comme des folles, & moi après elles. Mes bougies s'éteignirent : Adieu donc, Babet, criai-je, & je retournai ſur mes pas. Le Prince tout ſtupéfié me demanda ce que je

penſois de cette aventure. Moi, Monſeigneur, répondis-je, j'y trouve, comme chez la plupart des femmes, un aſſemblage d'amour, de caprice & de biſarrerie. Lucas la charmoit, & le Prince lui fait horreur. Elle aime, elle déteſte le même homme pourtant; mais n'importe, elle fuit, lorſqu'au lieu d'un attrait, elle en a cent pour demeurer. Aujourd'hui je croirois qu'elle auroit eu quelque raiſon, ſi déja couverte de blâme, on pouvoit s'imaginer qu'elle ne fût pas venue pour s'en ſurcharger. C'eſt peut-être ce que le Prince, qui, malgré ſes fougues, avoit toujours le ſens droit, entendoit par la réponſe qu'il me fit; que tout ce qu'on pourroit ajouter à ce que j'en diſois, n'étoit pas capable de la juſtifier. « Je ſuis pourtant » fâché, ajouta-t-il, qu'elle m'ait plan» té-là; il eſt vraiſemblable que je ne » la reverrai plus. Je ne veux pas même » le tenter; mais j'ai trouvé tant de » charmes dans mon intrigue avec cette

» fille, que je veux m'en dédommager » par quelque autre ſemblable. »

Le Prince, en matiere de plaiſirs, n'en imaginoit aucun qu'il ne fût prêt à ſe le procurer. Le goût qu'il avoit pris à la griſette, ne permettoit pas de douter qu'il ne cherchât à remplacer celle qu'il venoit de perdre. Auſſi-tôt que l'Abbé ſe préſenta, il ne ſe divertit pas ſeulement à lui raconter ſon aventure, mais il lui ordonna encore de chaſſer au Palais, ou ailleurs, & de lui fournir quelque nouveau gibier digne de le mettre lui-même aux abois. La Griſette prit donc la place de la Grivoiſe; mais avant que l'Abbé eût pris langue, & qu'il eût frayé la route, j'eus le tems de me reconnoître, & de ſuivre mon goût avec mes amis.

Depuis que le Prince m'avoit fait préſent de cinq cents louis, j'étois riche à ne ſavoir que faire de mon bien. Faute d'occaſion, je ne les avois pas ſeulement tous dans la même bourſe, mais j'étois

encore embarraſſé de ce qu'on m'allouoit pour mes menus plaiſirs. Voulant aller voir le Chevalier, j'en pris cent, dans le deſſein de m'en divertir avec lui. Je le trouvai, & je lui dis tout net le ſujet de ma viſite. Sois le bien venu, me dit-il, car ma foi je ſuis à ſec, & ne ſavois que devenir. Pauvre garçon! eſt-ce que tu ne ſais donc pas me trouver quand cela t'arrive, & ſur-tout quand tu ſais que je puis y remédier? Tu mériterois que je te laiſſaſſe mourir d'une auſſi vilaine mort: mais non, partageons, & voyons qui de nous deux tirera le meilleur parti de ces eſpeces. Moi, je ſuis sûr, répliqua-t-il; car faute d'en avoir, je viens d'échapper une occaſion où je puis encore les faire aller grand train. Voilà ce que je recherche, lui répartis-je: dis-moi vîte ce que c'eſt, & partons. Il m'apprit qu'il n'y avoit pas demi-heure que quatre amis, dont Briquenai étoit l'un, l'avoient ſollicité pour une partie toute ſemblable à celle que nous

avions faite pour célébrer les adieux de Gréves ; c'eſt-à-dire, des Femmes, du Jeu & du Cabaret. Bon, m'écriai-je, où ſont-ils ? Décampons & allons les trouver. Pitoyable emportement ! Il n'y avoit que deux jours, pour ainſi dire, que je m'étois condamné moi-même de mon déréglement, & je m'y précipite néanmoins de rechef. Le cas eſt trop commun parmi les jeunes gens, pour ne pas les avertir de mieux employer le retour que leur permet quelquefois le calme de leurs paſſions. C'eſt ſur-tout le tems de raiſonner, & de ſe fortifier plus qu'ils n'ont malheureuſement coutume de faire.

Bien éloigné alors d'avoir reçu cet avis, nous volâmes pour ainſi dire, le Chevalier & moi, où il s'imaginoit trouver encore ſes amis. J'entrai néanmoins en paſſant chez mon oncle. J'avois un air ſi preſſé, qu'il ne pouvoit manquer de m'en demander la raiſon. Je n'avois garde de la lui dire. Un petit

menſonge me tira d'affaire. Je lui alléguai une commiſſion que je venois de faire, & dont il falloit promptement réponſe. Loin de me retenir, il me preſſa lui-même. Sans me le faire dire deux fois, je le ſaluai, & d'un ſaut je joignis le Chevalier qui m'attendoit au coin de la rue.

Nous galoppâmes d'abord chez Briquenai, à l'Hôtel des Mouſquetaires Gris. C'eſt-là où nous nous imaginions de trouver encore la bande joyeuſe; mais elle étoit partie. N'importe, me dit le Chevalier, je ſai où elle doit ſe rendre. Tout ce qu'il y a, c'eſt qu'au lieu d'attendre ici, pour avoir comme eux chacun notre chacune, nous irons les ſurprendre-là. Où donc là, interrompis-je? A Ménimontant, reprit-il: courons ſeulement chercher nos Maîtreſſes, & nous les joindrons avant même qu'ils aient eu le tems de ſe reconnoître. Nous fûmes donc, lui chez ſa Joueuſe, & moi chez ma petite Pouſſette. Ni l'une ni

l'autre ne ſe trouverent. De les attendre, nous courions riſque, ou d'arriver trop tard, ou même de ne pas aller du tout. Paſſons-nous-en, dîmes-nous, pour cette fois, nous irons brochans ſur-tout. Ni plus ni moins nous partîmes.

Plus heureux, en ſtyle de jeunes gens, que nous ne nous y attendions, nous ne trouvâmes pas ſeulement nos amis, mais deux filles de relai, amies des leurs, & qui s'étoient jointes à elles. La ſurpriſe & la joie ſe manifeſterent de part & d'autre. Nous nous accrochâmes ſur le champ aux Nymphes que le haſard nous avoit deſtinées. Si c'étoit une trouvaille pour nous, ce n'en étoit pas moins une pour elles. Tombans ſans choix chacun ſur la nôtre, le vuide fut rempli. Bien nous en prend, dit Briquenai en s'adreſſant à moi; car je ne me ſens pas d'humeur à lâcher ma proie, comme tu te ſouviens qu'il arriva à St. Cloud. Nous ne nous connoiſſons que d'hier, ajouta-t-il à ſa Dulcinée, & foi de Mouſque-

taire je l'aimerai encore tout aujourd'hui. En fidele Page, répondis-je à Briquenai, je jure pour autant : ainſi tout ira bien, & ne ſongeons qu'à nous divertir.

Pour commencer le branle, nous envoyâmes chercher des violons. Tout mauvais racleurs qu'ils étoient, nous nous mîmes à danſer, ou plutôt à gambader. Nous dînâmes, & après le dîner nous recommençâmes. Échauffés alors, & par le vin & par les ſauts, nous fîmes mettre à nos Maîtreſſes leurs vertugadins à bas, & nous les obligeâmes, bon gré mal gré, à jouer à pet-en-gueule. Ce jeu n'eſt pas moins burleſque ou poliſſon que le nom. Ceux qui ſavent ce que c'eſt, peuvent ſe divertir de l'idée ſeule ; mais rien n'approche du plaiſir original que nous y eûmes. Cent fois nos nez ſe trouvans au lieu que la décence ne permet pas de nommer, c'étoient des éclats de rire à laiſſer tomber celle que l'on tenoit au riſque de lui caſſer le col. La Maî-

treſſe de Briquenai penſa ſur-tout avoir ce tragique ſort. Soit peur, ſoit qu'il la preſsât trop vigoureuſement, il lui échappa malheureuſement une vapeur ſi bruyante, qu'il la laiſſa non-ſeulement tomber, mais qu'il la jetta par terre avec violence. Si la pauvre fille ne ſe fût retenue ſur ſes mains, elle eût certainement eu la tête fracaſſée. Malgré cela, tombant d'une autre côté ſur le derriere, elle fut toute mutilée. Cet accident ayant fait ceſſer le jeu, il donna de lui-même occaſion à un autre, où Briquenai ne manqua pas de viſiter la contuſion que ſa Maîtreſſe s'étoit faite, & de nous en divertir encore après.

De l'humeur avec laquelle nous avions commencé, il n'étoit pas apparent que nous quittaſſions ſitôt la joie. Non-ſeulement ſans la quitter, mais ſans y faire la moindre interruption, nous fîmes venir des cartes; & les uns au piquet, les autres au quadrille, nous la continuâmes juſqu'au ſouper. Quoique je

préféraſſe le piquet, que je croyois ſavoir mieux, la plus grande partie de mes louis n'en changea pas moins de maître. Je n'en fus pas moins gai à table. Au lieu de la poliſſonnerie de mains, nous en commençâmes une de contes & de chanſons. Si je n'y faiſois pas chorus comme les autres, c'eſt que je n'étois pas encore tout-à-fait inſtruit. Je ne pouvois comprendre d'où pouvoient venir tant de vilenies. Rien n'eſt plus propre à gâter l'eſprit & le cœur des jeunes gens. Y prêter l'oreille, c'eſt s'expoſer au danger manifeſte de devenir bientôt auſſi véreux que ceux que l'on écoute, & quelquefois autant que les auteurs mêmes de ces puantes productions.

Briquenai tirant un Sottiſier de ſa poche, digne recueil de ſes débauches, nous paſsâmes juſqu'à quatre heures du matin à le feuilletter. Las de chanter, rire & boire, nous rentrâmes dans Paris. Briquenai nous mena, le Chevalier & moi,

moi, coucher avec lui. Après quelques heures de mauvais repos, nous nous levâmes, & je les emmenai au Palais-Royal. Apprenant qu'il n'y avoit rien de nouveau, je leur proposai à dîner chez ma petite Poussette. Nous y allâmes. Le soir voulant quitter, elle me dit que le Prince devoit venir souper chez la Desmares. Restez, ajouta-t-elle, & vous retournerez ensemble. Je fus séduit; j'oubliai que j'avois besoin de me reposer. Le Prince étant venu en effet, je pris congé à son départ; & laissant ma Poussette & mes amis, je rentrai avec lui au Palais Royal.

Comme le Prince étoit accoutumé à me faire rendre compte de mes plaisirs, je le divertis de notre jeu de pet-en-gueule. Il ne savoit ce que c'étoit, & il fallut que je lui promisse de le jouer devant lui avec quelques-uns de mes camarades. Dès le lendemain il me fit tenir parole. L'aventure que je lui avois racontée lui parut alors si comique, qu'il

penſa étouffer de rire, & qu'il jura de ſe procurer une pareille ſcene avec des Femmes. L'Abbé paroiſſant ſur ces entrefaites, il le chargea de la lui ménager. Quelle diable de fantaiſie, répondit l'Abbé ! Ne voudriez-vous pas, Monſeigneur, jouer auſſi vous-même ? *Que t'importe*, répliqua le Prince. Il eut beau s'oppoſer, il fallut obéir. Il eſt vrai que pour l'engager, il eut la permiſſion d'amener quelles filles il voudroit. Sa commiſſion devenant par-là facile, & peut-être agréable, il ſortit ſur le ſoir, & une heure après il amena deux filles.

Ce n'étoit pas le tout. Il n'avoit pas ſongé qu'il falloit quatre acteurs ; & que faute d'un de plus, il ſeroit obligé de l'être lui-même. Sans cela le plaiſir n'eût été que de la peine pour moi ; mais j'en eus un véritable, lorſque malgré ſa réſiſtance, il fut obligé de ſe mettre en quatre comme un chat, & une des filles à côté de lui me recevoit avec l'autre ſur ſon dos. Ses reins uſés avoient de la

peine à nous ſupporter. Il le fallut pourtant, non pas une fois, mais pluſieurs, & par conſéquent aſſez long-tems. Qu'il faiſoit beau voir un futur Prélat ou Cardinal ſe prêter à une pareille poſture! Quand on ſonge que c'eſt encore la moindre choſe qu'il fit pour s'en rendre indigne, on ne peut trop applaudir à cette épitaphe qui courut après ſa mort: *Rome rougit d'avoir rougi le M... qui gît ici.*

Tandis que le Prince paroiſſoit prendre tout ſon plaiſir à nous voir renverſer & culbuter, je n'avois qu'à faire ſentir à Mr. l'Abbé tout ce que je pouvois peſer. Tombant ſur lui, chaque fois je le faiſois crier hai! A la fin, il s'en rebuta tellement, que rien ne put l'obliger à faire plus long-tems le bas dos. Le Prince qui n'inſiſtoit plus que pour la durée, le laiſſa. Pour moi, qui en voulois encore, j'éprouvai bientôt que le divertiſſement mene toujours plus loin qu'on ne penſe, & que j'étois réellement fatigué. Le jeu

finit, les donſelles furent congédiés. L'Abbé tout moulu faiſoit griſe mine. Malgré cela, le Prince, qui ne cherchoit qu'à voltiger d'un plaiſir à l'autre, lui demanda s'il n'avoit pas encore découvert quelque nouvelle Griſette au Palais. Le tems au fond n'étoit guere favorable, auſſi n'en tira-t-il qu'une bruſquerie.

Pour dédommager le Prince, je m'offris, en cas de diſette, de lui procurer quelque choſe de nouveau. A peine eus-je lâché le mot, qu'il voulut ſavoir ce que c'étoit. L'Abbé lui-même dérida ſon front pour m'obliger de parler. Oui, me dit-il, vous nous apprendrez, s'il vous plaît, votre beau projet, ou vous irez tout droit aux arrêts. » Là, là, ré-» pondit le Prince, tu es bien méchant, » donne-lui au moins le tems de reſpi-» rer. » C'eſt bien tout au plus, ſi lui-même me le donna. Sans repriſe il fallut m'expliquer. En promettant quelque choſe de nouveau, dis-je alors, je

crois, Monſeigneur, pouvoir tenir parole, mais *item* c'eſt tout. N'ayant pas les talens de Monſieur l'Abbé, mon miniſtere ne produira pas grand choſe. Il s'agit ſimplement, ajoutai-je, d'une partie de Soubrettes.

En effet, je n'avois en vue que celle que m'avoit fait faire le Chevalier chez ſa Maîtreſſe du Pharaon. La racontant au Prince, il arriva ce à quoi je ne pouvois que m'attendre; c'eſt qu'il ne me laiſſa aucun repos que je ne l'euſſe mené dans ce noble endroit. L'Abbé voulut être auſſi de la partie. A cela ne tienne, lui dis-je; mais gare que vous, qui êtes connu parmi cette gent, comme le loup gris, ne nous trahiſſiez. » Non, » non, répliqua le Prince, je ſuis per- » ſuadé que ſe mettant en homme d'é- » pée, jamais perſonne ne le reconnoî- » tra. Il le ſait; c'eſt une métamorphoſe » qui ne lui a jamais manqué. Pour moi, » ajouta-t-il, je prendrai ſa place; » c'eſt-à-dire, que je me traveſtirai en

» Abbé, & je compte de n'être pas plus » reconnoiſſable que lui.

La partie ainſi conclue, c'eſt tout ce que je pus, que d'obtenir quelque tems pour la rendre auſſi riante qu'elle pouvoit l'être. Je fus trouver le Chevalier. Repoſe-toi ſur moi, m'aſſura-t-il d'abord, & ne t'embarraſſe que d'amener le Prince demain, entre ſix & ſept heures du ſoir. Je pouvois me tranquilliſer ſur ſa parole, & je le fis. En attendant je profitai de l'eſpece de vacance que je gagnois par-là, & je vis mon oncle plus à loiſir que je n'avois fait depuis long-tems. Il étoit ſur le point de partir pour la campagne. Tu viens tout à propos, me dit-il; je penſois à toi pour mes adieux. L'air & le ton mélancolique dont il prononça ces mots, me ſurprirent. J'aurois pu croire que c'étoit un effet de tendreſſe; mais ne lui ayant jamais vu de pareils ſymptômes, je lui demandai ce qu'il avoit. Je ne ſais, répondit-il, j'ai un preſſentiment que je

ne reviendrai pas de cette campagne. Bon, répliquai-je ! pourquoi moins de celle-ci que de tant d'autres ? Ce n'eſt pas, ajouta-t-il, la crainte d'y demeurer qui m'inquiete ; ce ſont certains arrangemens que je n'ai pas pris, & que le tems ne me permet plus de prendre.

Je combattis de toute ma force une triſteſſe ſi mal fondée ; je la croyois telle alors : mais outre que ce preſſentiment ne ſe verifia que trop, j'ai la preuve de tant d'autres auxquels l'événement à répondu, que je ne ſais plus que penſer. Mon oncle ſe ſentoit tellement menacé, que quelque choſe que je puſſe dire ou faire, il ne changea ni de ſituation ni d'idée.

Non, me répéta-t-il, je n'eſpere plus de te revoir ; mais tu auras de mes nouvelles avant, ou même après ma mort. Après votre mort, interrompis-je ! ſongez-vous bien, mon cher oncle, qu'il y a là du paradoxe ! Pas tant, reprit-il,

tu en conviendras un jour ou l'autre ; mais en attendant, gouverne-toi toujours en brave garçon. Sous ce mot, continua-t-il, je comprends tout, ſageſſe, valeur, & tout ce qui convient à un jeune homme de ton eſpece. Domine-toi, regle tes penchans, & ſouviens-toi qu'il n'y en a aucun, qui pouſſé à un certain point, ne précipite tôt ou tard celui qui a le malheur de s'y livrer. Le téméraire ne tombe pas moins dans le mépris que le lâche, & que le prodigue dans l'indigence : l'intempérant, à l'égard des femmes, du jeu ou du vin, tout au moins tombe dans l'infamie, & ainſi du reſte. Voilà comment mon cher oncle, récapitulant les penchans, attaquoit directement les miens. Fondé ſur l'expérience, il n'en parloit pas moins juſte. C'eſt ſur-tout dans un vieil Officier comme lui que ſe trouve l'école du monde, & les regles les plus approuvées de la Société.

M'ayant chapitré en quelque ſorte, il

m'embraſſa la larme à l'œil. Quoique je duſſe le revoir encore avant ſon départ, & que je ne ſongeaſſe à rien moins qu'à ne le revoir jamais après, je ne laiſſai pas que d'être extrêmement ému. Le Chevalier que j'attendois, & qui arriva ſur ces entrefaites, interrompit cette ſcène. La converſation changeant, mon oncle parut abandonner ſes triſtes idées. Mon émotion auſſi ſe diſſipa, & bien m'en prit ; car je n'aurois été guere propre à me prêter à ce que le Chevalier venoit m'apprendre, & encore moins à la partie qu'il s'agiſſoit d'exécuter. Je la communiquai à mon oncle, pour achever de le diſtraire. C'eût été bien autre choſe, s'il eût pu en être ; mais il étoit trop connu du Prince.

Le Chevalier me fit, en ſa préſence, le détail de la maniere dont il avoit conclu & arrangé les choſes. Il me dit que la Maîtreſſe du Jeu avertiroit les Banquiers pour qu'ils augmentaſſent leur banque, qu'elle inviteroit ſes plus belles

Joueuſes, & tiendroit un magnifique ſouper tout prêt. Voilà à quoi cela pouvoit aboutir. Du reſte, c'étoit ſur moi que le Chevalier avoit remis les honneurs. Il avoit prévu que j'y menerois deux amis de Province en état de jouer gros jeu ; que le ſouper néanmoins ſeroit ſur mon compte, malgré le gain que pourroient faire les Banquiers ; mais que la compagnie ſeroit entiérement de mon choix.

Après ce détail, mon oncle parla de Comédie, & nous y mena. J'y vis ma petite Pouſſette qui m'invita à ſouper, mais la partie étoit déja faite. Nous avions en paſſant ordonné chacun notre plat chez un Traiteur, & ſans attendre la fin de la petite Piece, nous ſortîmes pour nous y rendre. Le Chevalier à qui j'avois donné le mot, mit mon oncle en ſi belle humeur, qu'il paroiſſoit parfaitement guéri du funeſte preſſentiment qui l'avoit agité. Il parla néanmoins de ſon départ. Nous bûmes au

ſuccès de la campagne, à ſes adieux; & nous ayant recommandé d'être toujours bons amis, le Chevalier & moi, nous nous levâmes de table, & fûmes le remettre chez lui. Ravi de le voir tranquille, je me retirai, & fus partager le lit du Chevalier.

Le lendemain m'étant rendu au Palais Royal, j'inſtruiſis le Prince de ce qu'il attendoit avec impatience. Je lui dis qu'il n'y avoit qu'à ſe préparer, qu'on l'étoit déja pour le recevoir, ou du moins qu'on le ſeroit entre ſix & ſept heures. Il fut ſur le champ appeller l'Abbé. On convint d'abord des noms. Le Prince jugea qu'il n'en avoit pas beſoin, & qu'il ſuffiſoit de celui que lui donneroit ſon déguiſement. « Pour toi, » ajouta-t-il à l'Abbé, tu m'embarraſſes ». Point, point, Monſeigneur, interrompis-je; s'il n'y a que le nom, je le tiens déja. « Hé bien, reprit-il, voyons, » quel nom lui donnes-tu »? Le plus ſcénique, Monſeigneur; &, ſi je ne

me trompe, Monſieur du Trot. « Fort » bien, s'écria le Prince. Qu'en dis-tu, » l'Abbé » ? Ma foi, Monſeigneur, répondit-il, je m'en rapporte à vous; vous le ſavez, & je ne crois pas que vous puiſſiez vous y tromper. Ce nom ayant paſſé, on n'attendit que l'heure; & dès qu'elle fut venue, on s'habilla & l'on partit.

Nous trouvâmes en arrivant la Banque ouverte, & le Banquier les ponthes déja aux mains. Comme l'on s'attendoit à nous voir jouer gros jeu, trois perſonnes qui occupoient des places pour nous ſe leverent, & nous n'eûmes qu'à nous aſſeoir. Monſieur l'Abbé s'occupa d'abord à lorgner. Monſieur du Trot & moi, nous ponthâmes. Malgré mes préparations, ou celles du Chevalier qui étoient-là, nous penſâmes être vendus & entiérement dérangés. Je ne ſai comment le Garde-du-Corps avec qui je m'étois trouvé la premiere fois, ne nous étoit pas venu dans l'eſprit. Il y avoit cent contre

contre un qu'il reconnoîtroit Monſieur l'Abbé, & que n'étant pas prévenu il pourroit tout gâter. Par bonheur encore, c'étoit lui qui tailloit. Trop occupé pour dire mot, il ſe contentoit de remoucher de tems en tems Monſieur l'Abbé. C'eſt à ſes diſtractions, ſes regards, que je me rappellai le danger. Je lui fis d'abord ſigne de l'œil; mais craignant que cela ne ſuffît pas, je me levai & allai le prévenir à l'oreille. Tranquille, je ne ſongeai qu'à ponther. Monſieur l'Abbé à la fin prit auſſi une carte, & tirant un rouleau de louis, il le mit deſſus. Le Garde-du-Corps, Banquier, qui connoiſſoit le ponthe, & qui craignoit qu'un *ſept & le va* ne fît ſauter ſa banque, demanda quartier. Pardon, dit-il à Monſieur l'Abbé, nous ne tenons pas ſi gros. « Fort bien, répondit-il, » que voulez-vous »? Vingt louis, Monſieur, tout au plus, reprit le Banquier. Monſieur l'Abbé rompit donc ſon rouleau, & prenant ſans compter, il

maſſa ce qui ſe trouva dans ſa main. Que diable, dis-je alors, Monſieur l'Abbé! permettez-moi de vous dire que vous n'y entendez rien. Eſt-ce ainſi qu'on joue chez vous? Je pris moi-même les louis, j'en comptai quinze & les mis ſur ſa carte. C'eſt bien aſſez, ajoutai-je. Allons, Monſieur le Banquier, continuez.

Bien lui prit d'avoir modéré le jeu. Il n'eut pas tourné quatre cartes, que celle de Monſieur l'Abbé vint à gain. Que faites-vous, Monſieur, lui dit-il? Occupé à lorgner, il ne l'entendoit ſeulement pas. Je lui donnai du coude, faiſant le fâché, & je lui dis, ſongez donc à votre jeu. *Quoi? quoi?* répondit-il. Votre carte a gagné, repris-je, & l'on demande ce que vous voulez faire. *Paroli*, ajouta-t-il en rajuſtant ſa lorgnette, & ſans même plier ſa carte. Je me fâchai alors tout de bon. Pliez donc votre carte, lui criai-je. Il revint à lui pour un moment, & tandis que je per-

dois tous mes louis, il en gagna plus de cent de cette ſeule taille.

Pendant que le Banquier mêloit d'autres cartes, Monſieur l'Abbé ſe remit à lorgner. Je craignois que cette affectation qui ſuppléoit à un défaut généralement reconnu, ne vînt enfin à le trahir. Le Banquier commençant une nouvelle taille, j'avertis Monſieur l'Abbé de lui donner revanche. Il étoit ſi occupé d'une jeune Brunette, placée derriere les autres, & qui donnoit ſon argent à jouer, que je ne pouvois lui faire quitter ſa lorgnette. C'étoit préciſément la même avec qui j'avois fait apprentiſſage d'amour. Voulez-vous bien jouer, lui dit Monſieur du Trot, qui ne craignoit pas moins que moi? « Joue toi-même, répliqua-t-il, & laiſſe-moi ». Le danger ne faiſant que croître, je le pris ſur un autre ton. Hé bien, dis-je, Monſieur l'Abbé, lorgnez tant qu'il vous plaira, & moi je jouerai pour vous. Pardonnez, ajoutai-je, Meſdames & Meſſieurs,

c'eſt un Chanoine Provincial qui n'eſt jamais ſorti de ſon Chapitre, & qui eſt apparemment ébaubi de ſe voir ici. Chacun rit; & l'Abbé même, malgré ſa diſtraction, rit auſſi, & profita de cette défaite.

Je n'ai jamais rien vu de pareil au caprice que montra le ſort ou le jeu, pendant cette ſoirée. Tout ce que je maſſois pour Monſieur l'Abbé, je le gagnois; & tout ce que je couchois pour moi, je le perdois. S'il eût lui-même gouverné ſon jeu, la banque eût ſauté dix fois. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que m'étant mis à ſec, & l'avertiſſant en riant du bout des dents, que j'allois maſſer pour moi de ſes louis, je rattrapai preſque tous les miens. Il n'en étoit pas de même de M. du Trot. Malheureux, depuis le commencement juſqu'à la fin, il profitoit de ſon déguiſement pour jurer, tempêter comme un Grenadier. Enfin M. l'Abbé, las d'être aſſis, & la partie d'ailleurs prête à finir pour ſouper, il ſe

leva : nous nous levâmes avec lui, & je le fis entrer dans une chambre voiſine.

Là il me donna l'étiquette de toutes celles qu'il falloit inviter à notre table. Ma Brunette fut nommée la premiere : il n'étoit jamais frappé à demi. « Qu'elle » eſt piquante, me dit-il ; la connois-» tu ? » Mes louis que j'avois rattrapés, les ſiens mêmes qu'il m'avoit fait empocher, & que je prévoyois bien, quoiqu'il m'eût parlé de compte, qu'il n'en ſouffriroit guere ; cela, dis-je, me mettant de bonne humeur, je lui répondis en badinant : Dans quel ſens, Monſeigneur, me faites-vous cette queſtion ? « Dans quel ſens, reprit-il, ma foi » n'importe ; je ne la regarde pas comme » une veſtale : toi, ou un autre ; ſes » connoiſſances ne me font rien. » Quel goût pour un Prince ! mais j'y étois accoutumé : cela me paroiſſoit même du bel air, & ce ne fut alors que la moindre de mes penſées.

Cependant je ne jugeai pas à propos

de lui dire, que c'étoit celle dont je lui avois parlé dans le récit qui l'avoit mis en goût de cette même partie. C'étoit pourtant ce que j'aurois pu lui apprendre de plus clair ; mais je me contentai de lui répondre, que je ne la connoiſſois que pour l'avoir vue jouer quelquefois ; & que ce que je pouvois ajouter, c'eſt que je la croyois une des bonnes Breteuſes de Bretagne. M. l'Abbé rit de tout ſon cœur de mon expreſſion. « Ah » ça, ajouta-t-il, voilà donc la mienne ; » je compte d'en avoir bien aſſez ; c'eſt » à vous deux maintenant à choiſir celle » que vous voudrez. » M. du Trot jura d'abord que cela lui étoit indifférent : moi, je ne jurai pas ſi fort, mais j'en dis néanmoins autant. « Je vois bien, » répliqua le Prince, qu'il faut que j'aie » la peine de tout : je connois d'ailleurs » aſſez vos goûts. Ainſi, ſi vous m'en » croyez, tu prendras toi, me dit-il, » cette jeune robe de damas vert, que » je t'ai vu gracieuſer par derriere ; &

» pour notre ami du Trot, cette Bac-
» chante, avec ſon air enluminé, &
» ſon nez farci de tabac d'Eſpagne. »
M. du Trot & moi applaudîmes au choix.

Mais ce n'eſt pas le tout, dis-je au Prince. Je dois, Monſeigneur, vous avertir que le premier Banquier qui nous a taillé, eſt un vieux Garde-du-Corps qui vous a reconnu. N'avez-vous pas remarqué que je me ſuis levé pour lui aller dire un mot? Je crois, ajoutai-je, que rien ne pourroit mieux lui fermer la bouche que de l'inviter. Il eſt d'ailleurs facétieux, & je ne doute pas qu'il ne contribue beaucoup à la joie. « Fais, » me dit le Prince. Oh! Monſeigneur, repris-je encore, graces auſſi pour un Gentilhomme de mes amis qui eſt là, & qui sûrement ne gâtera rien. « Tout » ce que tu voudras, » répliqua-t-il.

C'étoit bien tout pour moi. Ne voulant rien de plus, je fus trouver la Maîtreſſe du lieu, & lui donnai en mon nom l'é-

tiquette que je venois de recevoir. Pour elle, cela alloit ſans dire. Elle ſe réjouit de ce que j'invitois le Garde-du-Corps qui étoit ſon tenant; mais au lieu de ſa fille, dont le Prince étoit prévenu ainſi que d'elle, je la priai de nous donner la Maîtreſſe du Chevalier. La tricherie importoit peu au Prince, & trop à moi pour la ſatisfaction de mon ami. J'aurois pu même me l'épargner ſi j'avois voulu : mais sûr qu'elle ne pouvoit tirer à aucune conſéquence, je la préférai à la liberté de demander. Cependant je dis à la Maîtreſſe de n'en rien faire connoître; que j'avois à la vérité prévenu mes amis pour ſa fille; mais que le Chevalier, ſa fidele connoiſſance, ayant là ſa Maîtreſſe, il convenoit mieux qu'elle en fût; que ſa fille ſonneroit mal avec lui; & qu'ayant chacun notre chacune, elle feroit encore une plus ſotte figure, ſi elle venoit s'iſoler parmi nous.

Cette belle & bonne Matrône feignit

d'entrer dans mes vues : mais ſoit que ſon vieux routier de Garde-du-Corps l'eût inſtruite de l'honneur qu'elle avoit dans ſa maiſon, & que ſachant l'humeur galante du Prince, elle s'imaginât que les charmes de ſa fille pourroient le tenter ; ſoit qu'elle fût dépitée d'un affront qu'elle croyoit avoir reçu, elle jura de me trahir & de découvrir ce beau pot aux roſes. L'étiquette ayant été communiquée à tous ceux qui en étoient, chacun ſe rendit dans la ſalle où l'on devoit ſervir le ſouper. En attendant, Monſieur l'Abbé accoſta ſa Brune, ou plutôt la mienne, Monſieur du Trot, ſa Bacchante ; & moi, ma robe verte. J'euſſe bien voulu, toute digne qu'elle eût paru au Prince, me rendre le ſervice que j'avois fait au Chevalier ; c'eſt-à-dire, lui ſuppoſer ma petite Pouſſette ; mais cela n'étoit pas praticable. Celle-ci d'ailleurs n'étoit pas aſſez déchirée pour ne pas ſouhaiter d'en tirer parti, & je n'oubliai rien de ce qui pouvoit

la diſpoſer. Pour le Chevalier & le Garde-du-Corps, ils avoient depuis long-tems pris les devans, & nous abandonnerent toute la beſogne.

Enfin le ſouper ſervi, nous nous mîmes à table. Je mis Monſieur l'Abbé, par honneur pour le Clergé, au plus haut bout. Tout le reſte s'ajuſta de ſoi-même, & moi avec les autres. Le Garde-du-Corps connoiſſant le Prince, & ignorant que le Prince le ſût, n'en fut que plus divertiſſant. Allons, Monſieur l'Abbé, crioit-il à tous momens, *vivat*. Le diable m'emporte, je n'ai jamais vu un ſi drôle de joueur que vous. Vous avez gagné pourtant; mais c'eſt l'ordinaire que la fortune favoriſe ceux qui ſe moquent d'elle. Si vous êtes auſſi heureux en amour, parbleu vous trouverez votre paradis dans ce monde. « Je l'eſpere bien, Monſieur du Corps, » répondit le Prince. » Du Corps, reprit le Garde : Diable, M. l'Abbé, vous abrégez bien ma qualité! Je ne ſuis pas

ſeulement du corps, mais de la manche. « Hé bien, M. le Garde-du-corps & de » la manche, répliqua le Prince, qu'en » dites-vous ? » Vous n'y êtes pas encore, s'écria-t-il : du corps, de la manche, voilà un pot-pourri où le diable ne connoît rien. « Si je manque, reprit » M. l'Abbé, prenez-vous-en à ce Mon» ſieur, parlant de moi, qui auroit dû » m'inſtruire mieux. »

C'eſt donc votre faute, me dit-il en me regardant, & craignant peut-être que je n'euſſe dit au Prince qu'il l'avoit reconnu. Oui, répondis-je, mais avec un ſigne de tête qui lui marquoit d'aller ſon train. En effet, le Prince ſe divertiſſoit tellement à l'entendre, qu'il l'entreprît de nouveau. « Dites-moi donc » comment je dois vous appeler ? & » ſur-tout répondez à la queſtion que » je vous ai faite. » Vous m'appellerez, lui répondit le Garde, comme il vous plaira, du corps, de la manche, tout coup vaille. Pour votre queſtion, Mon-

ſieur l'Abbé, ayez la bonté de me la renouveller ; car ma foi je l'ai déja oubliée. « Il s'agit, répliqua le Prince, » du paradis, & ſi vous n'eſpérez pas » comme moi de le trouver dans ce » monde. » Oui, répliqua-t-il ; ſi au lieu de ma paie j'avois quelques bons Bénéfices comme vous ; mais chez nous, c'eſt le diable d'enfer, nous ſommes toujours Meſſieurs d'argent court.

Le Prince, à l'air & aux expreſſions de ce facétieux corps, fit des éclats de rire à n'en pouvoir plus. Il ne les ceſſa que pour les reprendre au moyen de quelques nouvelles queſtions. « Quoi » donc, Monſieur de la manche, lui » dit-il encore, eſt-ce que ce titre, au- » deſſus ſans doute de celui du corps, » ne vous met pas en pied? » Oui par-bleu ! à pied, ſelon le proverbe ; car je n'ai point de bidet. Il eſt vrai, ajouta-t-il, que j'ai comme les autres trente écus à la maſſe : mais mon miſérable Tartare ſeroit bien monté, ſi le Pharaon

raon n'y ſuppléoit. « Tartare, reprit le » Prince. Quel animal eſt-ce-là ? » C'eſt, Monſeigneur, le nom poſitif de nos animaux de valets, appelés à mourir de faim avec nous. Le Prince s'abandonnant de rechef à une mortelle envie de rire, auroit perdu toutes ſes forces, ſi ſe renverſant ſur ſa Brunette, elle ne lui eût peut-être rappellé qu'il devoit en conſerver pour elle.

Pour nous, à qui tout ce que diſoit le Garde-du-Corps n'étoit pas nouveau, il ne nous divertit pas tant que le Prince, à beaucoup près. Mais notre tour vint, du moins à la plupart. Monſieur l'Abbé s'aviſant de récapituler toutes les Beautés que nous avions à table, s'arrêta à la Maîtreſſe du Chevalier. Rien ne pouvoit mieux raccommoder la Matrône pour le tour qu'elle avoit à me jouer. « Je ſuppoſe, lui dit-il, Madame, que » c'eſt-là Mademoiſelle votre Fille. » Ma Fille, répondit-elle ! Vraiment, Monſieur, puiſque vous me le deman-

dez, je ne crois pas qu'il vaille la peine de vous le déguiſer. Je n'en ai qu'une, ajouta-t-elle, mais qui n'eſt point ici, quoique peut-être elle n'eût rien gâté. « Quoi, répliqua Monſieur l'Abbé, ce » n'eſt pas là votre Fille, & nous ne » l'avons pas même avec nous? cela » ne ſe peut. » Non aſſurément, interrompis-je, & Madame ſe moque.

Piqué du tour malin que croyoit me jouer cette femme, il me vint tout d'un coup dans l'eſprit de la turlupiner, & de me venger, en la prenant pour ivre ou pour folle. Le Chevalier ſentoit trop le ſervice que je lui avois rendu, pour ne me pas ſeconder. Le Garde-du-corps même ſe divertit à nous donner la main, & nous la démontâmes. M'entendant dire qu'elle ſe moquoit, elle répondit bruſquement: Non, non, je ne me moque pas. Quoi, repris-je, ce n'eſt pas là votre fille? Parbleu regardez donc! demandez, ſi vous ne m'en croyez pas, à elle-même, à ſon voiſin, au vôtre. Le

Chevalier prenant la balle au bond, dit : Pour moi, Madame, je jure que je ne vous en vis jamais d'autre. Et vous ? dit-il au Garde-du-corps. Moi, répondit celui-ci, s'il étoit plus tard, je dirois que Madame rêve. Quel courage, répliqua-t-elle en s'en prenant à lui seul. C'eſt vous qui rêvez, ou qui continuez à faire le fou.

Parbleu, interrompirent à la fois, Monſieur l'Abbé & Monſieur du Trot ; *voilà qui eſt admirable* ! Nos Maîtreſſes ſe tenant les côtés de rire, n'étoient pas en état de prononcer le mot. Parlez donc vous autres, parlez, leur crioit la Matrône. Que voulez-vous qu'elles diſent ? répondis-je ; elles voient bien qu'il y a du vin ou un grain de folie ſur jeu. N'y pouvant plus tenir, elle ſe leve avec furie, & jure qu'elle va chercher ſa véritable fille. Pendant ce tems, je découvris à Monſieur l'Abbé, & à toute la compagnie, le deſſous des cartes. Comme on ne cherchoit qu'à ſe divertir, on

réſolut de pouſſer la comédie au retour de la Matrône, & de ſe la donner aux dépens de la mere & de la fille. C'eſt Monſieur l'Abbé qui en fit la propoſition. Un autre que le Garde-du-corps s'y fût peut-être oppoſé.

Enfin toutes deux parurent. La fille, qui s'étoit préparée dès avant le ſouper pour faire aſſaut de charmes, & bien aiſe de ratraper l'occaſion qu'elle avoit cru tout-à-fait perdue, entra d'un air triomphant avec une grande révérence, & pluſieurs autres à droite & à gauche. Je me levai ſur le champ, & courant à ſa rencontre la main ſous la baſque de mon juſte-au-corps, je la lui offris pour la faire avancer. Voyez, Meſſieurs, dis-je en la préſentant, ſi la nature même ne jure pas contre Madame? Quelle différence, je vous prie, de cette multitude de graces, à une ſtérilité qu'on n'a jamais guere pu nier? Parlez maintenant, ai-je tort ou raiſon? Monſieur l'Abbé prenant la parole, pro-

teſta que ſi la reſſemblance y faiſoit quelque choſe, la Matrône perdoit ſa cauſe. Quoi, Monſieur l'Abbé, lui dit-elle, vous prétendriez que cette Demoiſelle, en montrant la Maîtreſſe du Chevalier, ſeroit plutôt ma fille que celle-ci? » Pourquoi pas? Je ne ſais même, » ſoit dit ſans offenſer perſonne, ſi vous » n'y gagneriez pas quelques années ». Ah! s'écria-t-elle, vous me la donnez belle! Prenez, prenez votre lorgnette, je ſuis ſûre que vous changerez bien d'avis. » Sans lorgnette, répliqua Monſieur » l'Abbé, je vois aſſez que toutes deux » ſont aimables, mais qu'il y a pour- » tant de la différence d'âge ». En effet, elle étoit bien de vingt à trente années.

Cependant la Matrône ſoutint effrontément qu'il y avoit parité: mais comme ce n'étoit pas de quoi il s'agiſſoit, on revint à la premiere diſpute. Chacun dit ſon mot; mais par malheur pour Monſieur l'Abbé, qu'on auroit à plus d'un égard voulu perſuader, il rentra en liſte

& eut ſon paquet. « Vous avez beau » vous échauffer, dit-il à la Matrône, » perſonne ne vous en croira. Pour moi, » à votre place, il m'importeroit peu » qui l'on voudroit me donner pour » Fille, & j'aimerois mieux croire tout » le monde ivre, que de m'expoſer à le » paroître ». C'eſt-à-dire donc, Monſieur l'Abbé, que ces extravagans l'ont emporté ; qu'ils connoiſſent ma Fille mieux que moi, & que vous adoptez avec eux celle qui ne l'eſt pas ? « Je me » range toujours du côté du plus fort », répondit M. l'Abbé. Fort tant qu'il vous plaira, répliqua-t-elle ; & moi je vous dis que celle qu'ils veulent faire paſſer pour ma Fille, ne l'eſt pas plus que le diable, ni que vous n'êtes bon Eccléſiaſtique.

Monſieur l'Abbé fut le premier à rire de cet emportement ; mais le Garde-du-corps craignant qu'il n'allât plus loin, ſe leva, & prenant ſa vieille Putifar, par-deſſous le bras, il l'emmena avec ſa

peineuſe de Fille. Lorſqu'elles furent diſparues, nous perdîmes en même-tems la diſpute de vue. C'étoit le tour de l'amour. On en vint aux eſcarmouches, & de-là au combat. Ce ne fut pourtant pas ſans obſtacle. La Matrône n'étoit pas-là pour régler les aſſauts, & donner à chacun en particulier ſon champ de bataille. Nous n'avions que la ſalle. Monſieur du Trot s'y eſcrima ſans façon. Mais les autres n'aimant pas les coups d'éclat, ſuſpendoient leur bravoure. Pour remédier à cette eſpece de lâcheté, je criai : Souvenez-vous, Monſieur l'Abbé, que pour faire feu, on l'éteint ici quelquefois. Je ne voulois pas le faire ſans ſa permiſſion. *Le peut-on ?* me dit-il. Oui, je réponds de tout. Sans balancer, il éteignit la plus près de lui. D'un ſouffle je fis le reſte, à l'exception d'une pourtant, que je mis ſous la table, mais qui ne pouvoit guere troubler le myſtere.

La parole nous étant revenue à tous

elle ſervit de ſigne pour retirer de deſſous la table ma ſombre lueur. Je la pris, & ranimant toute la ſalle, nous tâchâmes d'en faire autant, en nous humectant de quelques verres de Champagne. Malgré ce ſpécifique, nous ne parlâmes plus que de nous retirer. Je dis au Chevalier de voir après la Matrône. Jamais elle ne voulut paroître. Pour le Garde-du-Corps, il vint ſe montrer. C'eſt à lui que nous adreſsâmes nos bons ſoirs. Il les reçut pour la Matrône, de ceux qui voulurent l'en charger. Cela fait, & ſur-tout après avoir payé la carte qu'il m'avoit apportée, nous gagnâmes l'eſcalier avec nos Maîtreſſes, que nous reconduiſîmes chez elles.

Le Prince & l'Abbé rempliſſant avec les leurs le caroſſe qui nous avoit amenés, je pris un fiacre pour la mienne. Le Chevalier y monta ſeul avec nous. Je dis ſeul, parce que ſa Maîtreſſe, penſionnaire de la Matrône, étoit demeurée. Je fus ravi d'être à moi, pour me donner

donner à lui juſqu'au lendemain. Ayant remis ma robe verte à ſon domicile, nous fûmes chez lui pour repoſer. C'eſt néanmoins ce que nous ne fîmes guere. Nous paſsâmes la plus grande partie de la nuit à cauſer & à nous divertir de ce qui s'étoit paſſé. Rien n'eſt plus doux que cette ouverture de cœur entre deux amis qui s'aiment. Je puis dire que cent fois ce plaiſir m'a ravi avec le Chevalier : mais s'il eſt tel entre deux amis de débauche, que n'eſt-il pas entre deux amis vertueux, ou revenus du vice ? Je l'ai quelquefois éprouvé ; c'eſt choſe incomparable.

Fin du Tome premier.

BRITISH
10 NO 1900
MUSEUM